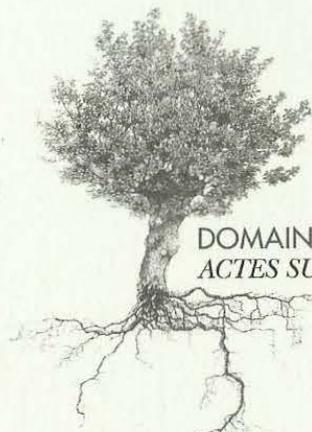


ANDRÉ STERN

... ET JE NE SUIS JAMAIS ALLÉ À L'ÉCOLE

HISTOIRE D'UNE
ENFANCE HEUREUSE



DOMAINE DU POSSIBLE
ACTES SUD

... ET JE NE SUIS JAMAIS ALLÉ À L'ÉCOLE

Ce livre, qui raconte l'histoire d'une enfance heureuse, comble une lacune : jusqu'ici, personne ne savait ce qu'il advient d'un enfant qui, profondément enraciné dans notre société et sa modernité, grandit loin de toute scolarisation, sans stress, sans compétition, sans programme préétabli ni référence à une quelconque moyenne.

Comblant cette lacune permet de tordre le cou à certaines idées reçues. Vivre loin de l'école ne conduit pas à devenir un sauvage analphabète, asocial et incompetent ; les moyens d'accéder au savoir et à la réussite sont nombreux et inattendus ; le cas d'André Stern n'est pas l'apanage d'une famille aisée.

Comblant cette lacune donne la liberté de faire un choix personnel, en toute connaissance de cause, en toute conscience de la largeur du spectre des possibles.

Cet ouvrage ne vante pas une méthode de plus, ne propose pas de recette miracle. Il n'est ni un manuel d'anticonformisme, ni une critique de l'école. Il est un témoignage, une source d'inspiration, un appel à la liberté, à la diversité et à la confiance.

André Stern, né en 1971, grandit dans le respect de la disposition spontanée de l'humain, caractéristique de l'œuvre de son père, le chercheur et pédagogue Arno Stern. Marié, père d'un petit garçon, André Stern est musicien, compositeur, luthier, auteur et journaliste. Il codirige le Théâtre de la Tortue à Toulouse avec Giancarlo Ciarpica depuis 2004. Son livre, ... et je ne suis jamais allé à l'école, a été traduit et publié en 2009 en Allemagne, où il a connu un grand retentissement. Beaucoup d'éducateurs y trouvent l'énergie d'inventer des voies nouvelles dans leur quotidien professionnel. André Stern a été nommé directeur de l'Initiative "Des hommes pour demain" de la Fondation Sinn-Stiftung par le Pr Dr Gerald Hüther, chercheur en neurobiologie avancée.

Le travail d'André Stern dans les médias, ses activités de conférencier dans les universités, auprès des professionnels de l'éducation et du grand public répondent à un intérêt croissant de la part de tous ceux qui, de près ou de loin, vivent et travaillent avec les enfants.

Dessin de couverture : © David Dello, 2011

ACTES SUD

DÉP. LÉG. : OCT. 2011
22,40 € TTC France
www.actes-sud.fr

ISBN 978-2-330-00012-7



9 782330 000127

DOMAINE DU POSSIBLE

La crise profonde que connaissent nos sociétés est patente. Dérèglement écologique, exclusion sociale, exploitation sans limites des ressources naturelles, recherche acharnée et déshumanisante du profit, creusement des inégalités sont au cœur des problématiques contemporaines.

Or, partout dans le monde, des hommes et des femmes s'organisent autour d'initiatives originales et innovantes, en vue d'apporter des perspectives nouvelles pour l'avenir. Des solutions existent, des propositions inédites voient le jour aux quatre coins de la planète, souvent à une petite échelle, mais toujours dans le but d'initier un véritable mouvement de transformation des sociétés.

**... ET JE NE SUIS JAMAIS
ALLÉ À L'ÉCOLE**

ANDRÉ STERN

... ET JE NE SUIS JAMAIS ALLÉ À L'ÉCOLE

HISTOIRE D'UNE ENFANCE HEUREUSE

Edition originale :

ZS Sachbuch

Eine Kooperation der ZS Verlag Zabert Sandmann GmbH
und der Elisabeth Sandmann Verlag GmbH.

www.zsdebatten.com

ISBN original : 978-3-89883-228-1

© ZS Verlag Zabert Sandmann GmbH

Tous droits réservés.

CRÉDITS ICONOGRAPHIQUES :

© Institut Arno Stern : pages 12, 20,

24, 25, 30, 31, 32, 33, 39, 42, 47, 48, 49,

56, 58, 59, 60, 68, 74, 106, 110, 111, 119,

128.

© André Stern : pages 94, 99.

© Actes Sud, 2011, pour la version française

ISBN 978-2-330-00012-7

www.actes-sud.fr

DOMAINE DU POSSIBLE

ACTES SUD

A Delphine.

INTRODUCTION	10
AVANT	12
Papa	13
Maman	16
Maman, papa, Delphine et Eléonore	19
PENDANT	20
Semaines types...	22
<i>La dinanderie</i>	22
<i>La danse</i>	29
<i>La photographie</i>	30
Heures improvisées...	40
<i>Littérature</i>	40
<i>Revenons-en aux "heures improvisées"</i>	43
<i>Les locomotives</i>	46
<i>Les autos</i>	50
<i>Lego Technic</i>	52
<i>Les autos, bis</i>	57
<i>La magie</i>	62
<i>Hiéroglyphes</i>	64
Ce qui deviendra mes métiers	67
<i>Fenoy</i>	67
<i>La musique</i>	70
<i>La guitare</i>	79
<i>La lutherie</i>	89
<i>Le théâtre</i>	100
<i>Le journalisme, l'écriture</i>	105

Les techniques fondatrices	114
<i>Les débuts de la lecture</i>	115
<i>Premières notions mathématiques</i>	116
<i>L'écriture</i>	118
<i>Les langues</i>	120
<i>La culture "générale"</i>	125
<i>L'informatique</i>	129
<i>L'infini pour terminer</i>	131

APRÈS	134
Les questions...	137
<i>La compétence sociale/les autres enfants</i>	137
<i>Les "motivations" de mes parents</i>	138
<i>L'indépendance/la crise d'adolescence</i>	143
<i>Le "passage" à la vie active...</i>	144
<i>Le "rapport qualité/prix"...</i>	146
<i>"Le pour et le contre"/les diplômés</i>	146
<i>Le rêve des parents...</i>	148
<i>A ne pas mettre entre toutes les mains ?</i>	150
<i>Quelques idées fausses...</i>	155
<i>Les choix/la marginalisation</i>	157
<i>La moyenne</i>	158
<i>A généraliser d'urgence ?</i>	160
<i>Coda</i>	163

INTRODUCTION

Tout jeune, lassé des sempiternelles questions posées par les commerçants étonnés de me voir “en liberté” aux heures où les autres enfants sont à l'école, j'avais mis au point une petite phrase type, destinée à me présenter une fois pour toutes :

“Bonjour, je m'appelle André, je suis un garçon, je ne mange pas de bonbons *et je ne vais pas à l'école !*”

Ce dernier bout de phrase provoquait, généralement, un certain émoi. C'est encore le cas aujourd'hui.

Ce livre raconte mon histoire, celle d'un enfant non scolarisé et de l'adulte qu'il est, librement, devenu. Il ne s'agit ni d'une méthode, ni d'un recueil de recettes, ni d'un guide d'anticonformisme, ni d'une autobiographie, mais d'un témoignage.

Ce que ce livre montre, c'est, justement, la multiplicité et l'individualité des intérêts et des manières d'apprendre que la non-scolarisation engendre. Il offre, également, l'occasion de vérifier concrètement si les mille maux annoncés s'abattent réellement sur celui qui ne va pas à l'école, et s'il devient, conformément aux prédictions, un sauvage illettré, végétatif, asocial et isolé.

AVANT



... de vous parler de mon enfance, je dois vous raconter d'où je viens.

Papa

Mon père, Arno Stern, est né en 1924 à Kassel, en Allemagne. Fils d'Isidor et Martha Stern, descendant d'une famille d'industriels allemands, il passera les neuf premières années de sa vie dans un grand bonheur. Isidor Stern, engagé volontaire à dix-neuf ans (à la place de son frère aîné, déjà chef de famille), se bat pour l'Allemagne pendant la Première Guerre mondiale et en revient blessé. Homme déterminé, généreux et d'une foi entière, il fonde un foyer au sortir de la guerre et s'emploie, sans relâche, au bonheur de sa famille, malgré les années noires de l'inflation et de la crise économique.

Mon père nous a toujours fait partager ses souvenirs, très nets, de cette enfance, de ses jeux avec sa maman, de leur collection de cactus, de son papa qui partait le matin avec une valisette de billets pour payer une journée de salaire à ses ouvriers.

Il y a quelques années, j'ai fait partie de l'émouvant voyage au cours duquel papa a retrouvé, presque inchangé, l'appartement de son enfance, dans l'un des rares quartiers de Kassel épargnés par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale.

Dans les années 1930, mon grand-père, informé par ses diverses relations, observe avec inquiétude la tournure que prennent les événements. Lorsqu'il entend, en 1933, le discours d'investiture d'Adolf Hitler, il prend une décision immédiate : quitter le pays avec sa famille.

Il s'est battu pour la patrie, sa famille est allemande depuis la nuit des temps, son héroïsme militaire devrait le mettre à l'abri : mais sa décision est inébranlable. Dans le plus grand secret, une automobile est préparée.

Le petit Arno joue dans la cour de l'immeuble avec sa voiture rouge à pédales. Soudain, sa maman l'appelle : "Arno, viens vite." Il demande qu'on lui laisse le temps de garer son auto, mais Martha insiste pour qu'il l'abandonne

en l'état et la rejoigne tout de suite. Elle n'était plus dans la cour, cette voiture, lorsque nous y sommes retournés, soixante-sept ans plus tard.

Un long voyage vers la France, l'abandon de toute possession, un déracinement complet, une vie d'apatrides, une installation miséreuse à Mulhouse. Puis une autre, à Montbéliard. Isidor lave des carreaux, Martha se fait brodeuse, Arno va à l'école ; il a quatre ans de plus que les autres élèves de la classe, puisqu'il ne parle pas français. Les garçons le battent et le traitent de "sale Boche", mais l'un d'entre eux, le petit Jacques Greys, est subjugué par ce nouvel arrivant. En peu de temps, Arno s'intègre, mène une scolarité brillante, devient premier de la classe, au coude à coude avec celui qui est devenu son ami pour toujours, Jacques.

A la force du poignet, son père reconstruit une existence, tandis que Martha réunit tout son savoir-faire pour donner à leur précarité un semblant d'allure de foyer. En juin 1940, devant l'avancée des troupes nazies, mon père et ma grand-mère quittent Montbéliard, tandis que mon grand-père, qui s'est porté volontaire en tant qu'auxiliaire de l'armée française, tâche de les rejoindre à pied. Après de multiples péripéties souvent dramatiques, la petite famille se réunit à Valence, en zone libre. La tentative de reconstruction ne dure qu'une année : les nazis se rapprochent, la fuite s'impose à nouveau.

Cette fois, c'est la Suisse qui les accueille. Les services d'un passeur et l'instinct de mon grand-père permettent de mener à bien cette entreprise incertaine. Le reste de la guerre se passera en camps de travail pour réfugiés. Mon père et mon grand-père seront internés d'un côté, ma grand-mère d'un autre. Les conditions de vie sont indigentes, le travail est dur, mais la survie est assurée. C'est dans les baraques du camp que le jeune Arno découvre la musique, qui devient sa nourriture essentielle.

A la Libération, la famille Stern retourne à Montbéliard. La France est en pièces, chacun tâche de la raccommoder. Mon grand-père entreprend, une fois de plus, de reconstruire une existence, en partant de rien.

Avec sa femme, il confectionne des épauettes. Peu de temps après, l'entreprise *Aux trois étoiles* voit le jour. Arno, la troisième étoile, en est le

représentant. Il démarché les magasins, se rend souvent à Paris, engrange les commandes. Les épauettes se vendent bien, l'entreprise prend son essor et engage des ouvrières.

Alors que rien ne l'y prépare, on propose au jeune Arno un emploi dans un orphelinat situé en banlieue parisienne. Il accepte ce poste. On lui confie la mission d'occuper des enfants dont les parents sont morts en déportation. Il n'a pas appris ce métier (il n'a appris aucun métier), il peut l'inventer de toutes pièces, avec les moyens du bord – qui ne sont pas nombreux. Il trouve du matériel à dessin et le propose aux enfants : cela les séduit. Ils viennent de plus en plus nombreux, ils sont de plus en plus fervents ; un véritable raz de marée. Il faut faire face, le jeune Arno se consacre corps et âme à développer le lieu et la fonction qui s'imposent à lui. Lorsque l'orphelinat ferme, il décide d'ouvrir un atelier à Paris. Là aussi, le succès est immédiat.

En 1948, son fils Bertrand naît d'un premier mariage. Un peu plus tard, Arno installe son atelier, baptisé l'Académie du jeudi, dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. Sa notoriété grandit, il publie ses premiers livres, ses ateliers sont complets, la presse est enthousiaste.

Au milieu des années 1960, il entreprend, seul et avec ses propres moyens, huit périlleux voyages dans les contrées les plus reculées du globe, à la recherche de populations difficiles d'accès (forêt vierge, Andes, désert, etc.), et, par conséquent, encore entièrement épargnées par l'occidentalisation et la scolarisation, afin de les faire dessiner et peindre. Il en ramène la spectaculaire confirmation de l'universalité de ce qu'il a découvert.

C'est à peu près à cette époque qu'une jeune femme décidée pousse la porte de l'Académie du jeudi. Son nom est Michèle.

Maman

Maman est née en 1939 à Guelma, en Algérie. Elle est le deuxième enfant et la première fille, prénommée Michèle, de Simone et François Arella, un couple scintillant. Tous deux sont venus au monde en Afrique du Nord. François est né à Guelma, Simone, elle, est née Girard en Tunisie. Le père de François avait quitté son Italie natale pour aller construire sa vie, des routes et des ponts en Algérie. Ses nombreux enfants voient le jour dans la grande villa qu'il a bâtie à l'italienne. Ils mènent une vie travailleuse, montent des affaires florissantes, innovent à tout-va et s'entendent à merveille avec ceux qui, comme eux, sont nés ici mais possèdent des racines plus anciennes.

François sait à peu près tout faire, il est élégant, il travaille beaucoup. Lorsqu'il rencontre la merveilleuse Simone, le coup de foudre est mutuel. Ils se marient.

Les parents de Simone font partie des tout premiers colons français nés en Afrique du Nord. Ils perpétuent la vocation de leurs familles respectives : ils sont agriculteurs. Simone est une femme de son époque, accomplie, cultivée, sensible aux arts, élégante et farouche. Elle mène sa maisonnée d'une main de maître, avec sagesse et générosité.

Michèle grandit, comme son grand frère Pierre et sa petite sœur Nicole, dans la grande maison dont elle aime tous les recoins. bercée par la chaleur de l'Algérie, au cœur de la nature exubérante, au milieu des orangers et des figuiers, à l'ombre des hangars roses, beiges, larges et calmes, avec leurs proportions somptueuses, et la lumière d'Afrique qui y pénètre latéralement. Que ce soit à Guelma ou – autre éblouissement – dans la ferme de ses grands-parents maternels, à Sedrata, elle a conscience, dès son plus jeune âge, de vivre au paradis. Elle est entourée d'amour et de sérénité. Les années passent, Michèle est triste car le lycée l'éloigne de son éden, mais elle est une élève studieuse. Une fois ses deux baccalauréats passés, elle doit partir

encore plus loin, quitter sa terre bien-aimée et poursuivre ses études de lettres à la Sorbonne.

Cependant, devant la tournure inquiétante que prennent les événements en Algérie, Michèle interrompt ses études et retourne auprès de sa famille. L'incertitude est grande, tout le monde est aux abois, le corps enseignant manque d'effectifs : elle y entre pour enseigner dans un cours complémentaire. Peu de temps après, elle est titularisée institutrice mais doit, avec toute sa famille, quitter en catastrophe sa terre natale, abandonner à jamais tout ce qui a fait le bonheur de son enfance.

C'est l'heure du "rapatriement". La famille Arella, déracinée, éclatée, trouve refuge à Vichy, chez un oncle. Dans les mois suivants, les parents de Michèle organisent leur survie à Camarès, où ils installent, avec leur fils, une exploitation agricole. Puis, le temps venu, ils se retirent dans une maison ensoleillée, à Lézan, dans le Gard. Michèle, fonctionnaire et célibataire, reçoit l'injonction administrative de s'installer en région parisienne et d'y trouver un poste à sa convenance. Pour elle, qui, dans les faits, ne se sent pas faite pour l'enseignement, il est particulièrement douloureux de se retrouver sans logement et loin de sa famille. Mais en compensation, elle a l'opportunité de choisir un poste qui la convainc, auprès de tout petits enfants, dans une école maternelle d'Asnières.

Michèle traverse une période sombre, sa vie est en lambeaux, elle n'a pas été formée à cette tâche qu'elle désire cependant ; on lui prodigue mille conseils, mais elle voit qu'ils ne correspondent aucunement à la réalité des enfants. Le dessin, surtout, la rend malheureuse ; les exercices graphiques qu'on lui demande de réaliser avec ses petits lui paraissent complètement absurdes.

Un jour, elle dit à son inspectrice combien elle est désespérée dans ce domaine, et qu'elle aimerait comprendre "ce qu'il faut faire". L'inspectrice l'envoie dans une bibliothèque pédagogique avec la mission de se documenter. La bibliothécaire est formelle, il n'y a qu'un seul auteur à lire sur le

sujet : Arno Stern. Elle repart avec tous ses livres. Pour Michèle, c'est une révélation, une manne, un viatique. Ce qu'elle appelait de tous ses vœux, elle le trouve entre ces pages. Pendant un an, elle relit ces livres en boucle. Sa vie et son métier changent du tout au tout.

Un jour, presque par hasard, elle passe devant une galerie où elle aperçoit des peintures d'enfants. Au moment où elle en pousse la porte, elle se rend compte qu'elle entre à l'Académie du jeudi – et que l'homme qui lui fait face est Arno Stern.

Maman, papa, Delphine et Eléonore

Arno et Michèle se marient en février 1971. Je nais en avril de la même année. Quand j'ouvre les yeux, mon monde se compose de trois personnages principaux : maman, papa et Delphine, ma cousine, de quatre ans mon aînée, la fille de Nicole. Nous grandirons main dans la main, presque en jumeaux. Cependant, ma constellation n'atteint sa complétude qu'à la naissance d'Eléonore, ma sœur, en 1976.

PENDANT



... mon enfance, tout allait de soi et tout était souriant. Je me souviens du quotidien, fait de rencontres et de jeux, comme d'un fluide prospère, exempt de mises à l'épreuve. Voici, certainement, ma clef de voûte : j'étais un enfant heureux et plein d'enthousiasmes. Apprentissage et jeu sont, pour moi, synonymes. J'étais un enfant heureux, et mon emploi du temps était paisible et esthétique.

Mes "semaines types", composées, à côté des riches heures improvisées, de nombreuses activités hebdomadaires ou structurées, étaient chargées et pourtant affranchies du stress, de la concurrence, de la course à la performance et du combat pour la bonne note.

Semaines types...

C'est vers douze-treize ans que j'ai vécu des semaines spécialement pleines. Elles étaient rythmées par les activités structurées auxquelles je me consacrais. Depuis ma prime enfance, je peignais une fois par semaine dans le Closlieu, avec papa. Le mercredi en général. Jeudi et samedi étaient des journées attendues, consacrées à la dinanderie.

La dinanderie

J'avais manifesté un intérêt pour le travail du métal. Mes parents, amateurs de céramique et de dinanderie, avaient, discrètement, cherché des ateliers, contacté des artisans, rencontré Guy.

Guy était dinandier et, après quelques réticences envers l'idée d'accueillir un enfant, il se montra prêt à m'initier à son art sans appliquer de méthodes scolaires.

La dinanderie, art de façonner le métal en le battant et non en le soudant, est une tradition menacée d'extinction. Ses rares représentants doivent, bien souvent, comme Guy, se contenter de donner des cours à des retraités en mal de hobby, certes enthousiastes et libres, mais sans ambition, sans investissement et sans désir de connaissances au-delà de celles nécessaires à la réalisation de quelques objets. Guy s'endormait dans la routine de ses cours pour l'ADAC*. Lorsque je suis arrivé, avec ma fraîcheur d'enfant et mon idée adulte d'en faire un métier, ce fut pour lui un vent de renouveau. Entre nous, l'alchimie fonctionna dès la première heure. Oubliant ses préventions, il conjura maman de m'amener à tout prix la semaine suivante. Ranimé, devenu maître, il éprouva une joie immense à m'offrir l'ensemble de son métier. Et moi, transformé en éponge, je devins insatiable. Hors des six heures de cours

* Association pour le développement de l'animation culturelle subventionnée par la ville de Paris, une des grandes idées parisiennes à laquelle je dois beaucoup, comme on le verra par la suite.

hebdomadaires (il m'acceptait à ses deux séances, alors que je n'étais censé venir que le jeudi), je lisais tout ce que nous trouvions sur le sujet et, également, sur "ce que la dinanderie n'est pas". J'étais très puriste et écrivais de véritables pamphlets contre les chaudronniers d'art qui s'autoproclamaient dinandiers.

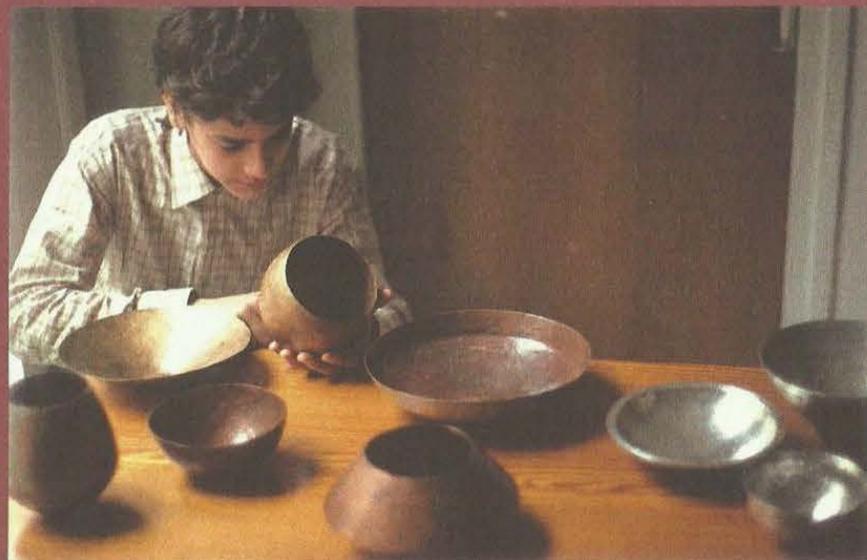
A l'époque, mes enthousiasmes prenaient toujours la forme d'un petit livre ou d'un journal... cette fois, ce fut un "cahier de réflexions" portant le titre *La Dinanderie – ou comment sublimer le métal*. J'avais passé de nombreuses heures à en rédiger les textes, puis à les calligraphier. J'avais réalisé des illustrations en noir et blanc destinées à être colorées au feutre large après photocopie en masse. Je consacrais de nombreuses heures à chercher les boutiques où réaliser ces copies avantageusement, puis à brocher et colorer mon petit fascicule, que mes parents prenaient presque aussi au sérieux que moi – au point que je pus le mettre en vitrine au milieu des autres livres que vendait mon père. J'avais fait un bulletin de souscription, je vendis un certain nombre d'exemplaires, j'en expédiai certains. Je me souviens d'une anecdote intéressante : souvent, maman me signalait qu'il manquait à mes textes des accents et des signes de ponctuation. Je restais visiblement hermétique à ces remarques, faites sans insister et dans cette confiance qu'un moment viendrait où il irait de soi, pour moi, de mettre les accents et les virgules. Un jour, durant un de ces longs étés que nous passions à Lézan, chez mes grands-parents, notre ami apiculteur (que j'avais observé, quelques années auparavant, faire glisser à mains nues un essaim d'abeilles sauvages dans une ruche) entreprit de lire à haute voix mon cahier de réflexions sur la dinanderie. Sincèrement intéressé, il me dit à la fin de sa lecture, à laquelle j'assistai sans perdre un mot : "Il est très bien, très intéressant, ce livre, il lui manque juste des accents et des virgules..." Dès ce jour, il n'a plus jamais manqué un accent ou une ponctuation à mes écrits... le déclic avait eu lieu.

Je me voyais dinandier. Nous avons acheté des outils – Guy veilla à leur qualité – et pas mal de matière première. C'était coûteux, mais nous renoncions

à d'autres choses. Je me souviens de mon bonheur (d'enfant et d'adulte) le jour où papa et moi sommes allés chercher mes marteaux, fraîchement polis. Ma vigilance en les contrôlant permit au vendeur de mesurer ma compétence. Il ne me traita jamais en enfant.

Au cours d'une visite en province, je butai sur ce que chacun aurait considéré comme un simple bout de ferraille. Je reconnus immédiatement une enclume d'un type ancien, particulier et rare, un "tas". Le propriétaire des lieux me laissa emporter sans hésiter ce bout de fer rouillé. J'accordai à cette trouvaille l'importance qu'elle méritait et m'employai à faire polir et traiter contre la rouille cet outil d'une grande beauté. J'étais heureux de l'avoir sauvé.

J'ai toujours aimé les outils, ils m'ont toujours été familiers. Tout petit, j'observais papa lorsqu'il construisait des meubles, simples et efficaces, avec des planches, des vis, de la colle, des clous et des outils. J'observais comment il sciait, je visualisais, magnifié par un microscope intérieur, le travail de chacune des dents de l'outil dans le bois, et je comprenais sans mal l'origine de



la sciure. Je regardais les clous s'enfoncer sous les coups du marteau, je regardais la cohérence géométrique des surfaces assemblées prendre forme, et, sans aucune explication, j'en absorbais l'évidence. Tout comme s'imposait à moi la logique, la chronologie selon laquelle papa montait les divers éléments. Ces acquis ne m'ont jamais quitté.

Papa m'offrit une caisse à outils. Des outils en bois, certes, mais de beaux jouets, fonctionnels et parfaitement réalistes – pas des caricatures disproportionnées, en plastique aux couleurs criardes, avec des oreilles de clown et un nez de vache. Je jouais des heures entières avec ceux que j'appelais mes "moutils", je décortiquais longuement les lois régissant le fonctionnement d'un marteau – cette masse qui, par sa vitesse, gagne un tel poids qu'elle enfonce un clou...

Plus tard, je découvris, chez mon grand-père, la mécanique et son outillage spécifique. Je ne me souviens plus de la première fois que j'ai utilisé un tournevis, une pince ou une clef, mais je sais que je m'y suis mis très tôt, avec beaucoup d'intérêt, découvrant avec ferveur la notion de réparation ; notion qui occupe, de nos jours encore, une place très importante dans ma vie. Je réparai tout d'abord les vélos. Leur garde-boue pour commencer, puis leurs freins, puis leur dérailleur. De fil en aiguille, je menais des explorations et des réflexions mécaniques de plus en plus complexes. Je réparai un réveil, puis un autre, puis un magnétophone. M'appuyant sur les expériences précédentes, je me mis à démonter, puis à remonter des machines de plus en plus raffinées. J'adorais la lente prospection par laquelle on se fraie un accès vers les entrailles d'un appareil ; puis l'exploration prudente qui permet d'en saisir la logique de fonctionnement, et, partant, d'en cerner la panne, la pièce défectueuse, ainsi que l'opération à mener pour réaliser la réparation (qui demande, parfois, beaucoup d'inventivité lorsqu'il s'agit de remplacer une pièce introuvable).

Par la suite, la dinanderie, bien sûr, ainsi que la céramique et diverses autres rencontres, m'offrirent un contact direct et très fort avec les outils de l'artisan. C'est ainsi, par exemple, que je n'eus aucun mal à construire des

lampes en pâte de verre lorsque je passai quelques jours dans l'atelier d'un ami maître verrier. Lui-même, constatant cette aisance dans le maniement des outils et des matériaux, sans se poser les questions que mes douze ans auraient pu lui inspirer, m'offrit immédiatement d'utiliser son matériel pour construire ce dont j'aurais envie. Après quelque temps d'observation, je dessinai une lampe, un patchwork en pâte de verre, d'inspiration 1900, que je construisis avec bonheur, enivré par l'odeur des fers à souder et le bruit du verre que l'on découpe, avant de concevoir et de construire divers autres objets (lampes, miroirs, vases).

J'ai appris, dès l'abord, à respecter et à préserver les outils. Les personnes qui m'ont confié leur matériel n'ont jamais eu à le regretter.

Dans l'atelier de dinanderie, Guy souriait et se piquait toujours davantage au jeu. Il m'apprenait sans hésitation à manipuler un chalumeau à la flamme immense (on doit chauffer le cuivre à blanc entre chaque passe – une spirale de coups de marteaux) et à tremper la pièce dans l'eau à l'aide d'une simple pince. J'adorais le bruit, l'odeur du cuivre incandescent pénétrant le liquide. Il m'apprenait à mélanger acide chlorhydrique et eau, à régler l'autre chalumeau, celui au dangereux mélange. A aucun moment il ne se demanda si ces responsabilités correspondaient à mon âge. A aucun moment il ne cessa de me considérer comme ce que j'étais : un élève passionné à la force et à la compétence croissantes.

Un jour, il dut s'absenter un moment. Je me souviens de sa phrase, lancée à la cantonade dans l'escalier, comme d'une consécration qui fit battre mon cœur : "J'y vais un moment ; si vous avez des questions, demandez à André !"

En dinanderie, l'un des buts principaux – et, donc, l'une des difficultés majeures – consiste à savoir calculer avec tant de précision le diamètre du disque de cuivre initial (nommé le "flan") puis à le marteler avec tant d'exactitude que son épaisseur ne varie pas. Ainsi, même lorsqu'une pièce complexe est réalisée (tel un vase ovoïde), son épaisseur est non seulement la même du pied jusqu'à l'encolure, mais, de plus, identique à celle du flan.

Le calcul géométrique qui permet de déterminer avec une telle précision la taille du flan (on ne peut ni manquer de matière ni en avoir trop) tient compte d'une multitude de paramètres. C'est ainsi, le plus naturellement du monde, que j'acquis de nombreuses connaissances tant en géométrie qu'en chimie appliquée.

J'appris à travailler d'autres métaux, qui se traitent différemment du cuivre. Je réalisais des doublures en étain alimentaire pour des pièces en cuivre – ce qui demande une grande précision et une bonne maîtrise des différences de réaction au martelage, afin que les deux pièces s'emboîtent parfaitement.

Mais Guy fut confronté à des problèmes personnels. Au bout de trois ans, à la rentrée, il ne reprit plus les cours. Ce fut un choc. Le garçon qui remplaçait Guy donnait ses cours au fin fond du XIII^e arrondissement, dans le soubassement sombre d'une des tours de Chinatown. Le trajet était fastidieux, mais ma passion était intacte. J'avais quatorze ans, le nouveau professeur était un peu dubitatif. Malgré toute sa bonne volonté, malgré son désir de me garder dans son atelier, il ne m'apprit pas grand-chose. Venu de la chaudronnerie, soudeur émérite, il employait des procédés qui ne correspondaient pas à mes convictions de dinandier. Je stagnai quelque temps. Après avoir réalisé une pièce particulièrement difficile (un vase au profil de huit), je pris à mon tour la décision de ne pas reprendre les cours à la rentrée suivante, mais de travailler seul dès que l'occasion d'installer un atelier se présenterait. Ce projet, relayé par d'autres, s'est endormi. J'ai encore mes outils et mon cuivre. Je suis sûr que je pourrais m'y remettre à tout moment.

Chaque mardi, je prenais des cours d'algèbre avec un ami anglais. Mon oncle, informaticien, me recevait le mercredi soir et m'apprenait, également, l'algèbre, mais aussi l'informatique, qui en était à ses balbutiements. Le vendredi, avec maman et Eléonore, je prenais des cours de tissage aux doigts (et de diverses autres formes de textiles noués) dans un autre atelier de l'ADAC. Le mardi soir, notre ami céramiste, Philippe, donnait des cours auxquels j'allais,

avec mes deux cousines. Je retrouvais avec joie un monde qui m'était familier, bien que la terre et les émaux soient des matériaux totalement différents du métal.

Je prenais, avec ma cousine Delphine, deux cours de danse par semaine. Nous allions, ensemble également, aux cours de kalaripayat (art martial et médical du Kerala, basé sur l'observation des animaux) donnés par un jeune Keralais rencontré au centre culturel où nos sœurs menaient un apprentissage quotidien du bharata natyam.

La danse

La danse fait partie de ma vie depuis toujours. Papa était très lié à Jerome Andrews, le chef de file de la deep dance en France. Danseur d'origine américaine, élève de Mary Wigman, Martha Graham et Joseph Hubert Pilates, il fit partie des personnages présents en filigrane dans mon quotidien. Il venait souvent à la maison, je passais du temps sur ses genoux, amusé par son accent, ses manières et son parfum. Je savais qu'il était danseur et, de manière presque implicite, alors que je marchais à peine, je savais ce qu'était la danse. Jerome n'enseignait pas aux enfants. Ma tante Nicole prenait des cours avec lui ; maman y allait quelquefois, et je l'accompagnais en spectateur silencieux, assis dans les tissus à côté de Delphine qui, elle, était une habituée de cette situation : elle venait souvent, et Jerome, qui l'aimait beaucoup, l'installait dans les tissus en lui demandant le silence complet.

Mais danser, très librement, seuls ou ensemble, dans la grande pièce de notre appartement dégagée à cet effet, faisait partie de nos jeux ordinaires.

De temps en temps, nous allions voir un spectacle de danse avec papa et maman.

Un jour, Jerome appela papa pour lui indiquer qu'une de ses élèves, Carole, ouvrait à Paris un cours de danse pour enfants. C'est ainsi que commença la danse pour Delphine et pour moi et, peu de temps après, pour nos deux petites sœurs. Depuis ce premier jour, dont je me souviens très bien, j'ai pris

au moins un cours de danse par semaine. Avec Carole pendant l'enfance, puis avec Jocelyne, puis, pendant de très nombreuses années, avec Delphine. Et, à présent, avec Eléonore. Quelques stages avec d'autres danseurs m'ont ouvert d'autres horizons.

La photographie

J'aimais le lundi, jour consacré à la photographie.

Dès mon premier jour, j'ai vu papa nous prendre en photo. Il en a fait des milliers... La photographie faisait partie de ma vie de manière naturelle, sans que j'y aie jamais consacré une attention particulière. Il m'arrivait de tenir l'appareil de papa et d'appuyer sur le déclencheur, sans grand résultat au demeurant. Un jour, je devais avoir dix ans, sont arrivés chez nous de grands et beaux livres, une quinzaine d'exemplaires : *Prestige de la photographie*. Une grande quantité de livres débarquait ainsi chez nous. Papa et maman visitaient leurs fournisseurs plusieurs fois par semaine. Ils bénéficiaient de conditions avantageuses, même sur les livres soldés. Ils ne cherchaient pas de livres particuliers : ils faisaient des rencontres et acquéraient ceux qui répondaient à leurs exigences : de beaux livres, bien imprimés, bien reliés, des livres complets, passionnés, spécialisés, allant au fond des choses ; des livres techniques, attirants bien que parfois incompréhensibles aux non-professionnels que nous étions ; jamais de livres scolaires. Cette incroyable moisson a encore lieu de nos jours. Elle n'a jamais cessé, même dans nos fréquentes périodes de disette. Les livres arrivaient donc en cargaisons régulières. Je les passai en revue ; certains m'intéressaient dès l'abord, d'autres non. Je suis revenu à eux plus tard. Ou pas. J'y ai trouvé la réponse à la plupart des questions que je me suis posées. Eléonore, ma sœur, piochait dans cette manne à sa manière : différente de la mienne, car ses intérêts étaient autres (ou bien décalés, antérieurs ou postérieurs, mais aussi, parfois, concomitants). Les collections *Prestige de la photographie* (EPA) et *Time Life photographie* font partie des livres qui m'ont saisi dès l'abord.

J'ai ouvert la première page du premier volume et n'ai repris mon souffle qu'à la dernière page du dernier volume. On trouvait tout dans ces ouvrages merveilleux. L'histoire de la photographie, des balbutiements de Niepce jusqu'aux derniers progrès de l'époque. Les biographies de tous les protagonistes. L'histoire de toutes les marques, de tous les appareils, de tous les procédés. Il y avait les explications complètes de tous les phénomènes, de tous les processus, de tout ce qui se passe, de tout ce que l'on fait et provoque depuis la préparation de la pellicule jusqu'au séchage du tirage final. Toutes les techniques de prise de vue, toutes celles de laboratoire, toutes les altérations, toutes les corrections et même les procédés de restauration, du daguerréotype au microfilm. Les techniques d'éclairage, de fond, de flash, les lois optiques et les calculs y afférant. Des visites approfondies dans les bureaux d'étude, de fabrication et d'étalonnage des objectifs, des interviews de grands photographes et des reportages qui les suivaient pendant leur travail. Absolument tout. Je me suis imprégné de chaque mot. J'ai dû lire et relire certains passages techniques très complexes. Mais tous ces procédés sont si logiques...

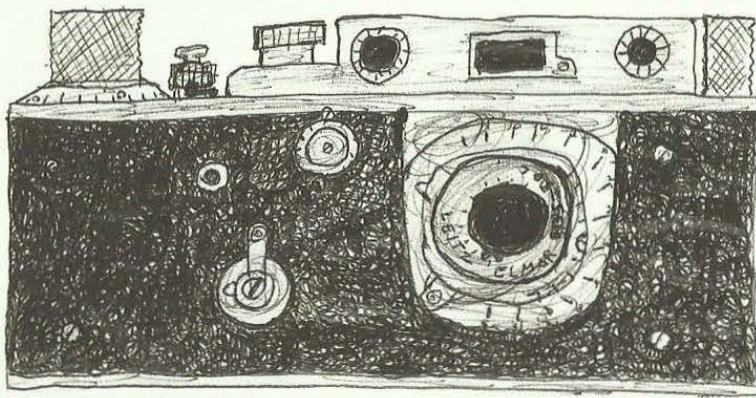
Au passage, je me forgeais une stratégie pour raffiner les minerais extraits de la mine des livres. J'apprenais à *apprendre* en utilisant un matériel dont la fin n'était pas du tout didactique. Tout se mange dans un bon livre, il suffit de cuisiner chaque morceau de manière appropriée. J'ai appris de cette façon à tirer de pratiquement n'importe quel support – pour peu qu'il soit sérieux – les informations dont j'ai besoin. Cette méthode, qui n'est valable que pour moi, m'est utile chaque jour.



Je reconnaissais n'importe quel appareil d'un seul coup d'œil. Le Leica me passionnait particulièrement. J'avais relu plusieurs fois le chapitre consacré à son histoire, j'avais bu chaque ligne, chaque date, chaque image. J'étais capable de dessiner mon préféré, le Leica IIIc, les yeux fermés, à la vis près (car c'est aux vis qu'on peut distinguer une copie d'un original !).

Papa et maman m'emmenèrent au musée de la photographie de Bièvres. Je n'y découvris presque rien de nouveau, mais pus voir *in natura* tous les appareils que j'avais appris par cœur. C'était exaltant. J'allais de vitrine en vitrine et les engloutissais en silence. Papa, maman et Eléonore m'accompagnaient sans impatience, même s'ils n'éprouvaient, personnellement, qu'un intérêt limité pour cet ahurissant bric-à-brac (le musée de Bièvres se composait principalement d'un inimaginable amoncellement d'appareils dans des vitrines surchargées et poussiéreuses – c'était exactement ce qu'il me fallait !).

Je me mis à faire des croquis, des plans, des projets. Je fis des trous minuscules dans des boîtes d'allumettes et utilisai du ruban adhésif transparent mat comme verre dépoli. Puis j'affinai l'expérience et mis une lentille en amont du trou. Avec deux tubes télescopiques en carton, je fis mon premier objectif et expérimentai focale et mise au point. Pas à pas, j'appliquai

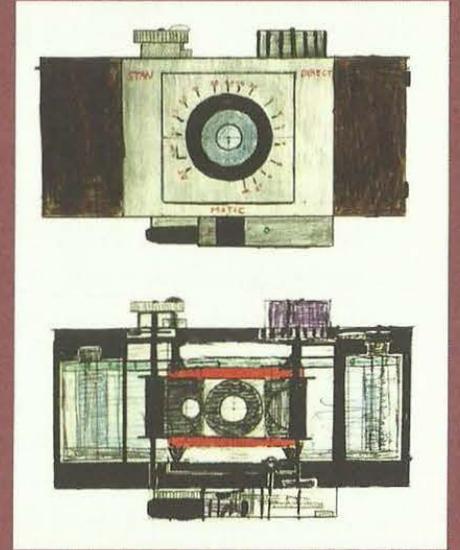
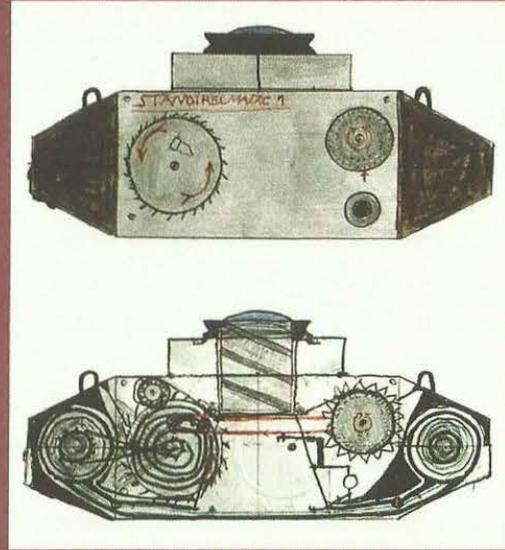
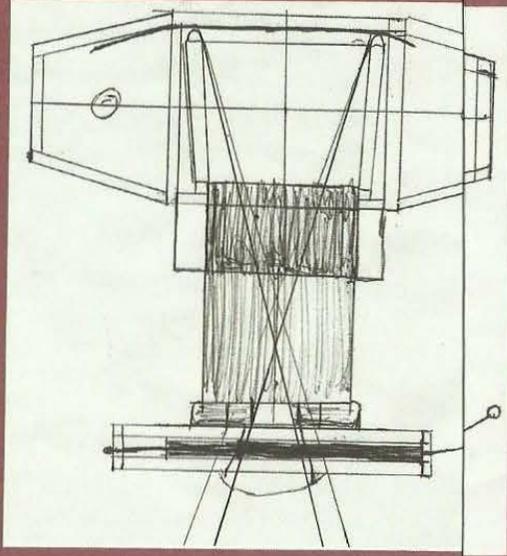
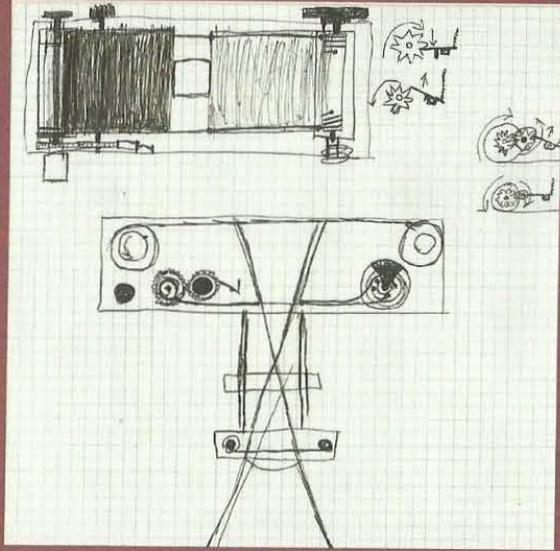


chacune des théories que j'avais englouties. Je construisis, à l'aide d'un ruban cartonné percé d'une ouïe circulant dans un boîtier perforé, mon premier obturateur à guillotine. Puis j'assemblai tous ces éléments un peu disparates et improvisai mon premier appareil photo en carton, Lego et bois... Je peinaï pour obtenir une étanchéité irréprochable de cet équipement. De couche en couche, il grossit. Y installer un film devenait une entreprise compliquée, car il fallait tout démonter. De plus, l'entraînement de la pellicule fonctionnait assez mal, parce que le calfeutrage la serrait trop.

J'y mis une pellicule vierge et réalisai tant bien que mal trente-six prises de vue. Une fois développées chez le photographe derrière Saint-Sulpice (comme le chemin me paraissait long !), elles s'avérèrent inutilisables, une espèce de soupe grise et floue. Je réfléchis au problème et analysai, seul, les causes de l'échec. Personne, autour de moi, n'aurait su m'aider ; et explorer tout cela par moi-même m'intéressait bien davantage que de suivre l'avis d'un spécialiste. Je compris que mes calculs avaient été faussés par divers paramètres et surtout par l'imprécision des matériaux. Je repris donc à partir de zéro, et dessinaï chaque pièce d'un nouvel appareil, que je réalisai en bois.

Parallèlement, je dessinaï les plans d'une invention à laquelle je vois, aujourd'hui encore, une certaine pertinence : soucieux de simplifier le complexe mouvement du miroir et de l'obturateur d'un appareil réflex, j'imaginai un film spécial, alternant surface sensible et pellicule transparente. Dans mon "Stand directmatic", on visait au travers de la partie transparente, on fermait l'obturateur, on déplaçait le film afin de positionner la surface sensible, on ouvrait l'obturateur, le refermait et redéplaçait le film... C'était assez convaincant, mais je finis par comprendre que, tel le moteur Wenkel par rapport au moteur à pistons et vilebrequin, certaines simplifications marchent moins bien que ce qu'elles sont censées améliorer...

Mon appareil en bois, avec son objectif fait du tube noir d'une boîte de film et son entraînement assuré par le cœur d'une bobine de pellicule démontée,



finit par fonctionner suffisamment pour permettre quelques prises de vue reconnaissables.

Satisfait, je n'allai pas plus loin, car pour faire des photos, j'eus le droit d'utiliser l'appareil de papa. Voyant mon expertise dans ce domaine, il me prêta en toute confiance le précieux Pentax avec lequel il a fait le tour du monde.

Pendant que je construisais le second appareil, maman, sans que je m'en sois aperçu, avait parcouru le catalogue de l'ADAC et s'était rendue dans quelques ateliers afin de rencontrer les professeurs de photo. Guilaine lui plut, et réciproquement.

Un lundi, après notre hebdomadaire sortie à la campagne – durant laquelle je fis un premier film entier, en noir et blanc, avec l'appareil de papa, je me souviens encore de cette séance devant notre vieille Simca –, on me déposa au cours de photo que Guilaine donnait dans les caves du centre André-Malraux. C'était une jeune femme très moderne et très dynamique. Sa coiffure changeait chaque semaine, et les combinaisons de couleurs les plus farfelues lui allaient à ravir. Artiste sincère, elle avait développé – en dehors de son art – un aspect, un style, une calligraphie, une orthographe de son nom et un art de vivre personnels, joyeux et directs. Elle m'impressionnait beaucoup, et elle prit sous son aile le gamin passionné que j'étais. Je crois que ma constance et mon entrain furent les premiers points par lesquels je gagnai son amitié.

Nous nous entendîmes à merveille – et notre amitié perdue aujourd'hui. Comme Guy, elle n'a jamais cherché à appliquer à mon envers la moindre méthode scolaire (cela correspondait bien, de toute manière, à son éthique) et, comme lui, elle ne m'a jamais considéré ni traité comme un enfant. Elle reste l'un des trois grands "maîtres" dans ma vie.

Mon apprentissage avec elle se concentra sur le travail en laboratoire (en prise de vue, j'avais vraiment tout appris de l'*Encyclopédie Time Life de la photographie*, où chaque chose était expliquée clairement mais sans chichi, avec quelques métaphores saisissantes). Pendant trois ans, elle tint ses

connaissances à ma disposition, mais ne me les imposa jamais. Souvent, elle se contentait de m'offrir l'infrastructure nécessaire. De temps en temps, quand je restais trop longtemps sans sortir, elle, qui, constamment sollicitée, se tenait dans la pièce d'à côté, passait le sas qui menait au laboratoire pour jeter un œil à mon travail – j'adorais cela. "Je viens voir comment tu vas", disait-elle de sa voix vive en franchissant la deuxième porte, après avoir frappé les trois coups obligatoires. Elle regardait mes réglages, inspectait mes tirages dans leurs baignoires ou dans la rinceuse, disait "très bien", faisait un rapide tour des autres élèves et repartait.

Au bout de trois ans, elle me soutint dans mon projet de monter mon propre laboratoire, estimant qu'il était devenu inutile pour moi de continuer à payer des cours alors que je ne faisais plus qu'utiliser l'aménagement.

Dans ma vie, il y a toujours un étrange processus qui se met en branle quand je prends une décision importante. Il m'a, jusqu'à ce jour, bien souvent permis de parvenir à mes fins, lentement mais inexorablement, parfois à mon insu, comme si, soudain, tout l'univers conspirait et me mettait devant le fait accompli. Cette fois, ce fut le frère philanthrope d'un ami qui m'offrit soudain son vieux Rohen, une merveille de projecteur. Après recherche, papa m'accompagna en voiture à la maison mère, perdue dans la banlieue parisienne, afin de récupérer une pièce qui manquait. Le processus était lancé... Je réfléchis à un aménagement de notre vestiaire et trouvai des solutions qui convainquirent ma famille. Je fis découper une planche et inventai une manière de la placer pour obtenir une surface de travail *ad hoc*. Je passai plusieurs heures à peindre le tout et à étanchéifier la petite pièce. Je parcourus les boutiques du boulevard Beaumarchais et acquis, un à un, les éléments qu'il me fallait. J'étais très exigeant sur la qualité et les prix ; les vendeurs, voyant que je savais ce que je voulais et voyant ce que je voulais, me prenaient au sérieux et me proposaient, souvent, le matériel un peu pointu, un peu "particulier", qu'ils conservaient dans leur arrière-boutique à l'intention des connaisseurs. En quelque temps, tous les éléments furent

rassemblés et mon laboratoire devint opérationnel. Bien que n'étant plus inscrit, je passais souvent voir Guilaine et lui montrais le résultat de mon travail solitaire. Elle s'y intéressait sincèrement et me donna encore beaucoup de précieux conseils. Je passais de nombreuses heures dans les odeurs caractéristiques, les bruits liquides, les moments de suspens et de solitude auxquels ce travail offre un terrain propice. Quelques amis photographes de mon entourage ont, depuis, bien souvent fait usage de mon équipement. Personnellement, je me dois d'avouer ceci : malgré les nombreuses heures magiques que j'ai passées dans la lumière inactinique des laboratoires, malgré le bonheur d'y voir une photo sortir du néant... il se trouve que j'ai fini par trouver le travail en laboratoire un peu fastidieux, et que seule la photo numérique m'a permis de retrouver tout mon enthousiasme et toute ma créativité.

En numérique, le passage au laboratoire est remplacé par le traitement informatique. Cela me replace au cœur d'un de mes environnements favoris et quotidiens, et les connaissances acquises auprès de Guilaine y prennent toute leur valeur.

Je ne puis clore ce sujet sans parler de Delphine. Pour ses vingt ans – j'en avais quatre de moins – Nicole, ma tante, décida de lui offrir un appareil photo. Elle me consulta à ce sujet et je l'accompagnai au rayon occasions de la Fnac. J'y repérai une belle affaire, un Olympus tout simple, un grand classique qu'elle n'a jamais cessé d'utiliser, à côté de son Leica. Quelques jours plus tard, le jour de son anniversaire, Delphine et moi fîmes un trajet en bus d'une demi-heure. Elle venait juste de recevoir son appareil et nous en étions, tous deux, très fiers... Férue de photographie (nous partagions certaines lectures, les arrivages de livres la concernant également), elle n'y connaissait pas encore grand-chose du point de vue technique. Pendant la demi-heure de notre trajet, je lui expliquai tous les processus, tous les réglages et toutes leurs implications, sans exception, d'un seul tenant. Je pensais sincèrement lui faire prendre de la sorte la mesure du sujet et détailler chaque point par la suite. Mais c'est là qu'on retrouve cette notion pleine d'évidence : une

personne non entravée se transforme naturellement en éponge lorsqu'elle rencontre des informations liées – de près ou de loin – à ce qui la passionne. Encore aujourd'hui, je reste étonné de n'avoir jamais eu à réexpliquer la moindre chose à Delphine : elle avait englouti cette avalanche de notions en une seule fois ! Elle devint une photographe tendre et intrépide, qui fait des expositions et vend ses photos.

En dehors de ces activités à la structure hebdomadaire rigoureuse, il y avait toutes les autres heures, les heures "improvisées".



Heures improvisées...

Ces heures-là étaient remplies d'une telle quantité et d'une telle variété d'occupations ou de préoccupations qu'il est, à jamais, impossible d'en faire un inventaire exhaustif. De plus, certains processus d'apprentissage sont intérieurs et restent invisibles, aussi bien aux yeux de la personne concernée qu'à ceux de son entourage. Le propos est, ici, d'en apprécier l'intensité et la diversité.

Beaucoup de ces occupations et préoccupations existaient simultanément et en symbiose, s'entretenant, s'alimentant, s'enrichissant, se stimulant et, parfois, se générant mutuellement. D'autres étaient intimement liées aux occupations "de la structure hebdomadaire", ou en découlaient. Certaines d'entre elles passaient au premier plan et devenaient, pour un temps, quasi exclusives. Cela pouvait durer quelques jours ou plusieurs mois – voire plusieurs années.

Durant les mois où je me consacrais à la littérature, dévorant livre sur livre, il est évident qu'il ne me restait que peu de temps pour d'autres occupations. Je lisais inmanquablement l'œuvre complète d'un certain auteur, ainsi que plusieurs de ses biographies, avant de passer au suivant.

Littérature

Cela commença par la comtesse de Ségur. Maman m'avait lu à haute voix *Mémoires d'un âne* (on lit beaucoup à haute voix, chez nous...).

Parti de là, je lus l'œuvre complète, dans un certain désordre, recevant, attendant impatiemment chacun de ces volumes à la reliure magenta. Lorsque cette première lecture fut terminée (je lisais encore assez lentement), je me lançai dans une deuxième lecture, chronologique. J'effectuai un troisième passage, afin de lire conjointement les volumes apparentés. Ensuite, je lus deux biographies de la comtesse de Ségur. Puis, fouillant ce domaine, je lus les livres, excellents, de son fils.

Lire laissait, à ce stade, encore beaucoup de place aux autres occupations ; cela changea lorsque je rencontrai Balzac. La "méthode" fut similaire, mais je lisais plus de six heures par jour.

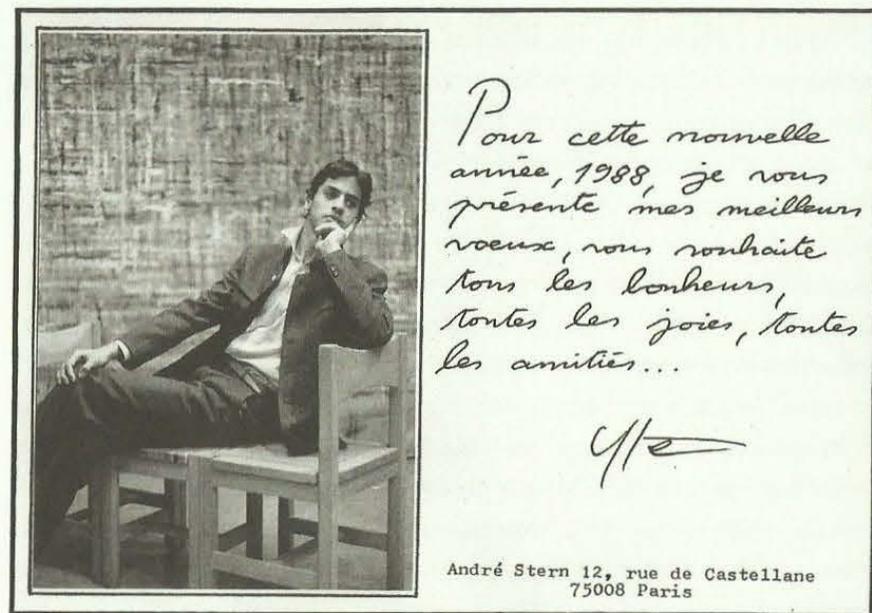
Un matin (j'avais environ quinze ans), papa, en rangeant des livres, ouvrit un assez petit volume ancien, beige et odorant. Cette rencontre le touchait visiblement ; il retrouvait un vieil ami. Il me lut les premiers paragraphes... "Longtemps, je me suis couché de bonne heure..." Proust entra pour toujours dans ma vie. Je rencontrais un univers et, surtout, un regard qui ressemblaient, en bien des points, aux miens – que je découvrais au passage. Proust, en explorant sentiments et situations, m'expliquait ce que, moi-même, je faisais depuis un certain temps. Il ne me montrait pas comment faire, il me faisait découvrir mon propre monde. Il ne m'apprenait pas la géographie de la terre qu'il avait conquise, il m'apprenait à aborder, découvrir, respecter et chérir mes propres continents. Rien de ce qui me fait aujourd'hui n'aurait été possible sans cette sorte de permission donnée, à l'époque, par Proust.

Comme pour toutes mes passions, celle pour Proust m'occupa presque entièrement et s'installa dans tous les domaines. Je veillai à ma coupe de cheveux et laissai pousser ma jeune moustache afin de lui ressembler. J'avais lu un grand nombre de ses biographies et de ses lettres, je m'étais imprégné de chaque photo ; j'avais étudié ses poses, son habillement et sa signature au point de pouvoir les reproduire fidèlement. Non seulement je me fis photographe dans sa célèbre position, mais je n'hésitai pas à circuler dans les rues du Paris d'aujourd'hui en costume noir, chemise blanche et lavallière. J'avais collectionné quelques cannes anciennes et ne sortais jamais sans en avoir une en main ! Je vivais ma passion entièrement et personne ne s'en offusquait.

En écriture, je m'exerçais au "style Proust". Je m'entraînais aux phrases longues et aux mots difficiles que personne ne comprend mais qui existent... J'en cherchais même dans le dictionnaire... Cela aboutissait à un charabia épouvantable – dont je finis par revenir tout naturellement, à un moment donné.

L'auteur qui m'occupa par la suite, de manière moins exclusive, fut Camus, dont le style tranchait nettement avec celui de Proust. Hugo Hartung (en allemand) et Richard Bach suivirent.

Je ne ferai pas ici la liste complète de tous les autres auteurs que j'ai abordés sans, pour autant, lire leurs œuvres complètes ou leurs biographies. Je ne citerai que de manière succincte toutes les collections englouties en ordre serré, et mon penchant, un temps exclusif, pour les contes de toutes les époques et de toutes les origines. Ce qu'il m'importe de faire apparaître, c'est la quiétude et l'intensité avec lesquelles j'ai pu lire. Je ne me contentai pas, comme un écolier, de survoler quelques extraits de chaque auteur avant d'être catapulté vers le suivant, de lire quelques œuvres obligatoires et d'apprendre quelques faits et dates marquants.



Ma vie était imbibée d'un auteur, d'un sujet. Non pas saupoudrée. Je lisais. Parfois dès le réveil, ne m'interrompant qu'aux heures des repas, continuant la nuit, dans mon lit, à la lampe de poche !

Aucune planification, aucun programme, aucune opinion, aucune intervention ne venaient interrompre ma lecture, troubler ma concentration, dévier mon élan ou disperser mon cheminement.

Revenons-en aux "heures improvisées"

Il y eut souvent des cas où je me trouvais, de manière inattendue, en train de découvrir un domaine abordé par hasard au détour d'une recherche originellement différente. Par exemple l'algèbre alors que je cherchais à calculer le nombre d'engrenages nécessaires à ma construction.

Dans ce quotidien tellement ouvert, il arrivait souvent que quelqu'un fasse une proposition imprévue : un ami ou un membre de la famille, qui allait voir une exposition, offrait de nous y emmener ; mon oncle, qui allait au Salon du modélisme, s'organisait pour pouvoir y aller avec moi ; Delphine, qui avait obtenu deux places, passait me prendre pour découvrir un spectacle dont j'ignorais tout... La marge d'improvisation offerte par notre structure permettait, dans la majorité des cas, d'accepter ces propositions au pied levé. Combien de rencontres et de grands moments m'ont été offerts de la sorte !

Il arrivait également très régulièrement qu'au cours de ma "pioche" dans les arrivages de livres, je fasse une découverte inopinée et doive mettre, pour un temps, mes préoccupations du moment entre parenthèses, afin de me consacrer à ce nouveau sujet. Je me souviens particulièrement d'un livre sur la navette spatiale américaine et d'un autre sur la conquête du mont Everest. Certes, la navette spatiale, se rattachant à mon intérêt ininterrompu pour les technologies de pointe et l'astronomie, ne représentait pas, en soi, une véritable surprise ; mais le mont Everest débarquait de nulle part et n'aspirait à vraiment aucune conséquence. Je lus plusieurs ouvrages et me spécialisai un

instant ; je n'en ai rien oublié aujourd'hui et mon amour reste intact, mais cet intérêt-là, comme beaucoup d'autres, reste un îlot autonome au milieu de mon cheminement.

Autre improvisation : un jour – je devais avoir six ans – papa m'annonça qu'il m'emmenait au planétarium. Je ne savais pas à quoi m'attendre, et papa entretenait sciemment le mystère pour que la surprise soit entière. Je me souviens de notre arrivée au palais de la Découverte. Je me souviens de l'attente devant la grande porte, de l'entrée sous cette coupole qui me paraissait immense. J'étais, de loin, le plus jeune dans la salle. Pendant la séance, je ne compris pas tous les commentaires, car j'étais fasciné par deux choses : d'un côté, par la découverte des lois et des raisons du ciel, de son immensité, de son extrême simplicité et de sa complexité surhumaine, que je contemplais à ma manière, comme un spectacle, sans me concentrer sur les explications. D'un autre côté, par l'appareil étrange qui bougeait au centre du planétarium et que je ne lâchais pas des yeux, en décortiquant chaque action. Papa ne cherchait évidemment pas, contrairement à tous les parents zélés que j'ai vus par la suite accompagner leur progéniture dans ce genre de lieu, à me mystifier, à me faire croire en je ne sais quelle magie ou en quel bout de "vrai ciel qu'ils ont mis en boîte pour que tu puisses tout comprendre, regarde !!!" Il ne trouvait pas, non plus, peu rentable ou inopportun que je consacre une grande partie de mon attention à la technique, alors qu'elle était censée se faire oublier et me "mettre la tête dans les étoiles"... J'en ressortis ayant plongé pour toujours dans l'astronomie, et ayant étudié, dans tous ses détails, le fonctionnement d'un planétarium.

Un soir, nous assistâmes tous les quatre à un spectacle de musiques et danses mongoles à la Maison des cultures du monde, que nous fréquentions régulièrement et par laquelle il nous a été donné de rencontrer bien des formes de cultures. A la fin de la soirée, on annonça que les chanteurs offraient, le lendemain, un stage de chant diphonique. Eléonore et moi fîmes

spontanément partie des inscrits. Nous n'avons pratiqué le chant diphonique ni avant ni après ce stage, mais nous n'en avons rien oublié à ce jour.

Mon oncle Pierre m'emmena, un jour, au Salon de l'agriculture. Je ne saurais dire si ma préférence alla aux animaux, aux immenses machines agricoles ou au déjeuner au restaurant... Mais, quelque temps plus tard, Pierre, qui était agriculteur à l'époque, m'emmena dans sa ferme, à la saison des moissons. Le premier jour, je l'observai. Je le regardais se glisser, dans le petit matin, sous l'énorme moissonneuse-batteuse, une grosse seringue à la main, pour graisser la mécanique avant la journée aux champs, je le regardais manœuvrer les tracteurs, préparer les charrues, nettoyer les remorques. Et puis je montai dans la cabine avec lui, et il m'expliqua tous ses gestes, toutes les fonctions, toutes les manettes, tous les boutons, tous les leviers. Je regardais, subjugué, la machine avaler les rangs de maïs, puis rejeter les grains, en un gros jet blond, dans la remorque d'un tracteur roulant à la même vitesse. Dès le deuxième jour, Pierre me confia le volant, un énorme volant très fin, très dur. Il resta à côté de moi, prêt à intervenir, comme il l'avait fait avec ses propres enfants. Puis il m'apprit à contrôler la hauteur du tablier en fonction des irrégularités du terrain, à "tout relever" au moment de faire demi-tour au bout du champ, à adapter la vitesse, commandée par un levier, à la densité des rangs. J'étais fasciné par le poids et la puissance de l'engin jaune que je tenais entre mes mains de jeune enfant. Le demi-tour au bout du champ était une manœuvre complexe pour moi, car il fallait débrayer, passer la marche arrière, manœuvrer le volant, gérer les porte-à-faux. Débrayer, surtout, était ardu, car il me fallait me lever et m'appuyer de tout le poids de mon petit corps pour réussir à enfoncer la pédale. Le troisième jour, parfaitement rassuré par ma concentration et mon adresse, Pierre descendit de la moissonneuse-batteuse et me confia la machine pendant qu'il allait, lui-même, chercher un tracteur et une remorque, qu'il amena à ma hauteur pour que je puisse y déverser le grain que j'avais récolté "tout seul".

Les locomotives

Un jour, mon grand demi-frère Bertrand m'emmena voir une exposition sur les trains, au Centre Pompidou. La première chose excitante fut d'entrer dans ce bâtiment dont je ne connaissais que l'aspect extérieur, et de constater qu'une fois passée la façade et son enchevêtrement de tuyaux, on se tenait dans des espaces d'exposition "normaux". C'était une immense exposition, composée de grands circuits de trains électriques miniatures circulant au travers de paysages impressionnants, de pièces de locomotives, d'illustrations, de reconstitutions, de films en tous genres.

Nous y passâmes la journée, et c'est ainsi que naquit la première des grandes passions de mon enfance : celle pour les locomotives à vapeur.

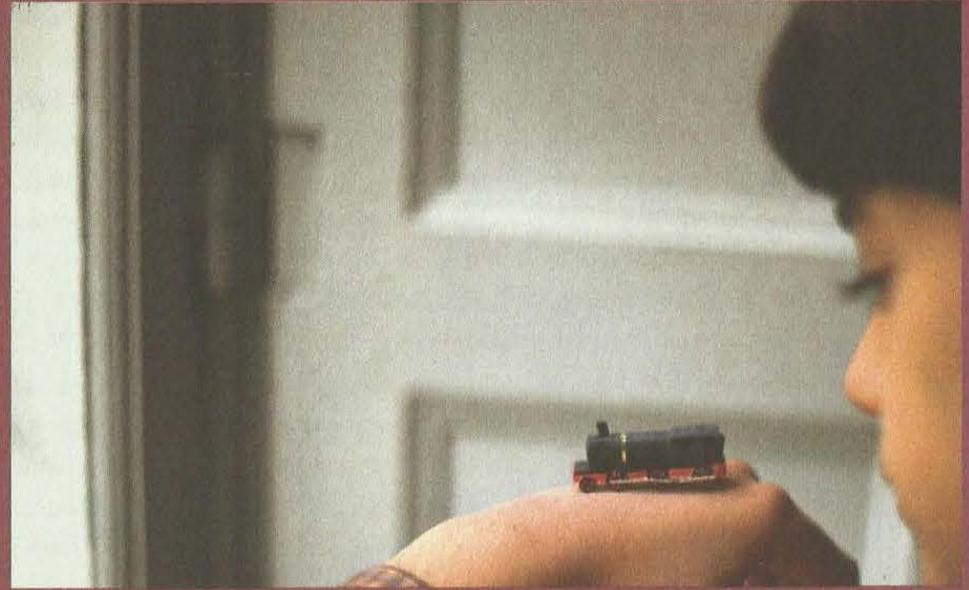
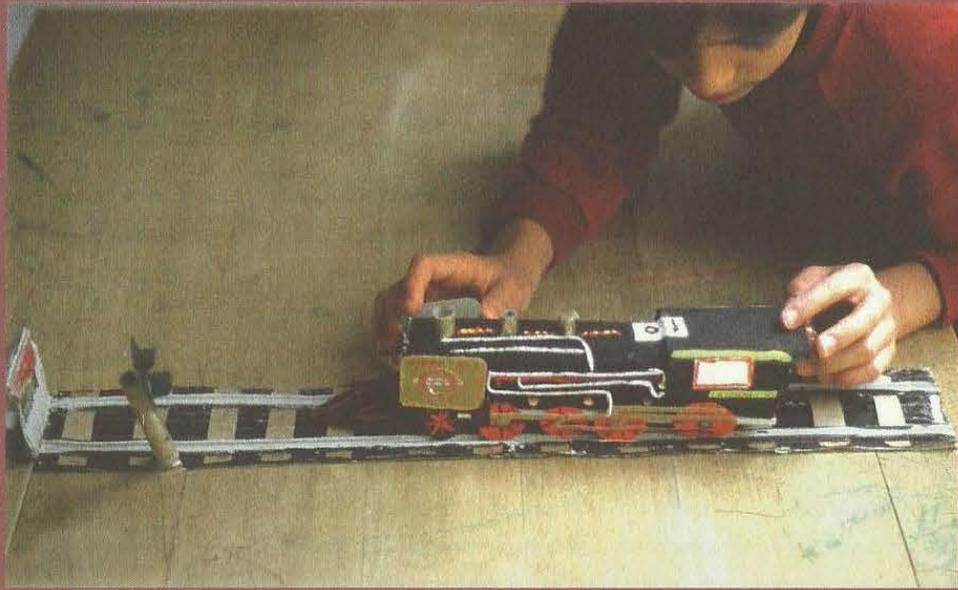
Peu de temps après cette visite, Bertrand et papa m'offrirent des éléments de train électrique de grande qualité, que Bertrand ramena d'Allemagne. Il n'y avait qu'un nombre limité de rails, et seulement trois wagons, mais cela m'importait peu. J'étais occupé à regarder l'aspect et le fonctionnement de ma locomotive avec tandem, à détailler le mouvement de ses bielles et pistons, dont je savais qu'il marchait à l'envers sur ce jouet (la rotation des roues entraînait le mouvement des bielles et non l'inverse), mon grand-père m'ayant expliqué, à ma demande, le fonctionnement d'une locomotive à vapeur. En jouant, j'appris, presque incidemment, à maîtriser les polarités du courant continu ; j'expérimentai comment faire descendre les barrières au passage du train ou comment le faire s'arrêter au pied du signal par la manipulation du + et du - et par l'ouverture ou la fermeture d'un circuit.

J'appris le fonctionnement d'un électroaimant en osant démonter la carrosserie de ma locomotive. Désirant vérifier les conclusions que j'en tirais sans démonter ma jolie machine, je réunis quelques informations auprès de mon grand-père et de mon oncle Jean, puis, ayant trouvé un morceau de métal "blanc", je l'entourai de plastique puis de fil de cuivre. L'expérience échoua la première fois, et je compris rapidement pourquoi. Je passai alors du vernis à ongles sur le fil de cuivre pour l'isoler, et m'employai à l'embobiner

très régulièrement autour de la pièce de métal : cette fois, mon électroaimant fonctionna parfaitement. Avec le temps, j'acquis une seconde locomotive, plusieurs signaux, quelques aiguillages télécommandés ; mais mon jeu préféré, en dehors du démontage, du nettoyage et du graissage de mes machines, était de poser ma tête sur le sol et de voir passer mes locomotives. J'éteignais souvent la lumière, fermais les volets pour créer une nuit – à peine habitée par la lumière verte de mon sémaphore – dans laquelle s'approchaient lentement les trois feux lumineux de la locomotive, puis, une fois qu'ils m'avaient dépassé (dans un bruit que j'imaginai tonitruant), je regardais s'éloigner le fanion rouge du dernier wagon. J'avais tenu à ce wagon ainsi qu'à l'éclairage intérieur des autres voitures, que j'y installai moi-même pour vivre et revivre ce moment qui m'émouvait particulièrement.

Je construisis de nombreuses locomotives en papier puis en carton, m'employant à rouler méticuleusement ce qui allait devenir la chaudière et les tuyaux. Ou à aplatir certaines crêtes d'une plaque de carton ondulé pour former des rails. J'entrepris, par la suite, de retourner, de marteler et de lisser consciencieusement certains tubes de dentifrice (en métal à l'époque), puis





de les découper, de les plier et de les assembler patiemment, pour obtenir une locomotive "tout métal" dont je fus particulièrement fier.

De nombreux livres sur les locomotives se mirent à entrer chez nous. J'accompagnai Delphine à la bibliothèque Fornay, où je consultai une incroyable quantité d'ouvrages spécialisés, photocopiant d'innombrables pages illustrées. J'apprenais les dates, les systèmes (ah ! les grands noms comme Compound ou Mallet !), les évolutions, l'histoire (depuis George Stephenson jusqu'aux premières motrices électriques), les lignes, les anecdotes, les grands chantiers. Je suivis mes locomotives au travers de la France et jusqu'au fin fond du Far West, rencontrant, au fil de pages passionnantes illustrées de photos d'archives, de grands moments de l'histoire. Les locomotives, que je dessinais et peignais à tout-va, m'entraînèrent à leur suite vers de nombreuses œuvres de la grande littérature, dont l'incontournable *Bête humaine* de Zola, où je retrouvai, les larmes aux yeux, "ma" scène d'approche des trois feux blancs dans la nuit...

Les autos

Je ne sais dire avec précision ce qui amorça ma première vague d'intérêt pour les voitures. Probablement un catalogue général Renault que je détaillai de page en page alors que j'étais bien petit. Je me souviens d'une activité à laquelle je me livrais pendant de nombreuses heures : à la nuit tombante, je montais sur le radiateur et, perché sur ce mirador, je regardais, par la fenêtre de notre premier étage, les autos passer dans la rue de Grenelle. Je les regardais venir, détaillant leur face aux phares allumés, puis j'observais leur pavillon pendant qu'elles passaient à mes pieds, et, pour finir, tandis qu'elles s'éloignaient, je détaillais leur poupe et leurs feux arrière, dont la forme et la répartition m'importaient beaucoup. J'appréciais, par exemple, qu'il y ait une "case" par couleur et par fonction : une orangée pour les clignotants, une rouge pour les feux de position, une *autre* rouge pour les feux stop, une blanche pour les phares de recul. Je n'aimais pas les répartitions où les feux de position et les feux stop se partageaient une seule et même "case".

L'encastrement géométrique très réussi des feux arrière de la Peugeot 504 me plaisait tout particulièrement...

Surprenantes et sincères préoccupations de l'enfance ! Personne ne s'en mêla, personne ne les commenta, personne n'envisagea de m'interrompre, de venir me déranger dans mon observatoire ou de m'inciter à le quitter au profit d'autres activités "plus constructives"... Du haut de mon radiateur, solitaire et concentré, j'appris bientôt à différencier toutes les voitures, à distinguer non seulement les marques et les modèles, mais également l'air de famille que partageaient les divers modèles au sein d'une même marque. J'appris, par simple observation, ce qui distingue un break d'un coupé, une berline d'un cabriolet. Je sus bientôt reconnaître toutes les voitures. Mon jeu préféré était de les identifier à leur bruit ou à la forme de leurs phares allumés. J'étais, bien souvent, capable de repérer en un clin d'œil la version (base, luxe, sport) du modèle concerné à divers détails caractéristiques (des doubles phares ronds pour une certaine finition sportive, des clignotants avant blancs pour une Simca de base, les feux ronds ou carrés selon le type de 2 CV...). Ma voiture préférée devint la 2 CV. Je savais en imiter le bruit, j'en appris tous les détails, toutes les versions. Je les dessinais les yeux fermés, et je m'amusaais follement avec les suspensions à grand débattement des modèles réduits que papa m'offrit. Je collectionnais et décortiquais tous les catalogues automobiles. Je mis au point toute une stratégie pour que les concessionnaires acceptent de donner à un enfant leurs luxueux prospectus. Je me mis à observer papa lorsqu'il conduisait. Je détaillai le ballet de ses pieds sur les pédales, de ses mains sur le volant et le levier de vitesse, j'observai le jeu des causes et des effets, des accélérations et du bruit du moteur, du freinage et des changements de vitesse, des clignotants et du tachymètre...

Je me construisis un volant et un tableau de bord en papier, muni des mêmes fonctions que celui de papa, que je collai sur le dossier du siège derrière lequel je m'asseyais. Ainsi, je pus imiter tous ses mouvements depuis ma place à l'arrière...

C'est à cette période que mon grand-père me donna mes premières leçons de conduite, sur sa vieille Ami 6 patiente et indulgente. J'avais environ six ans.

Lego Technic

Pour le Noël de mes dix ans, Delphine m'offrit une grosse boîte de Lego, d'un type que je ne connaissais pas, le "Lego Technic". J'avais joué, depuis toujours, avec mes briques Lego toutes simples, cherchant, pour mes constructions, les combinaisons me permettant de tenir compte de trois facteurs : mon désir de réalisme (difficile à obtenir avec des briques aux formes cubiques), mon désir d'ordre (ne pas assembler pêle-mêle les briques de couleurs différentes) et le nombre limité de briques disponibles (obligation de faire des compromis pour "y arriver" quand même...).

Par ailleurs, le Lego et ses briques basiques me donnèrent, dès mon plus jeune âge, une idée très claire de certaines notions mathématiques et géométriques. Les briques que je considérais comme basiques, me basant sur la forme rectangulaire des briques de maçonnerie, comportaient deux rangées de quatre plots. Il allait de soi à mes yeux, par simple observation de l'assemblage, que la largeur de ces briques correspondait à la moitié de leur longueur, et que deux était la moitié de quatre, lui-même moitié de huit. En faisant chevaucher deux de mes briques basiques sur une seule rangée, j'obtenais une autre vision du même fait. Une demi-brique était, à mes yeux, une brique carrée comportant quatre plots. J'aimais bien les tout petits éléments à deux plots, voire les rares pièces à plot unique. En revanche, les briques à six plots m'embêtaient le plus souvent, sauf alignées par quatre, ou complétées par une pièce à deux plots, ou alignées par deux comme socle à une brique basique en longueur.

La boîte offerte par Delphine était grande, noire, remplie de pièces jaunes et grises destinées à construire un gros bulldozer. Je fus tout d'abord quelque peu perturbé par la quantité et la complexité des pièces livrées. De nombreux

éléments n'étaient ni géométriques ni munis de plots, certaines briques au format familial étaient percées de trous, il y avait des engrenages, des volants, des axes cruciformes, des petits rivets, des crémaillères ; autant de pièces que je découvrais tout autant que leurs fonctions. C'est là que j'appris comment lire un plan de montage et comment respecter l'ergonomie et la chronologie des assemblages. De page en page, pièce après pièce, mon bulldozer, aux aptitudes multiples, prenait forme, me dévoilant toujours plus des lois et des astuces de la mécanique. Je me souviens de l'impression extraordinaire qui en résultait : je faisais mes premiers pas derrière le miroir, explorant un monde que j'appréciais depuis toujours, mais dont les entrailles m'étaient restées mystérieuses. D'un coup, on enlevait pour moi la carrosserie des machines, et on m'en donnait les plans et les pièces, me permettant non seulement d'observer le fonctionnement des organes, mais, suprême outil de compréhension, de les construire moi-même.

Dans un premier temps, intimidé par les pièces et les relations de cause à effet que je ne connaissais pas encore, je me contentais de suivre, méticuleusement, les plans de montage. Ayant achevé, en une journée de labeur indivisible, la construction du bulldozer, je m'employais à le démonter consciencieusement, avant de suivre les indications pour la construction de deux autres machines – qui me plurent moins. Je reconstruisis donc le bulldozer et me rendis compte que tout devenait clair.

Ce jour-là, un ami de mes parents, que je ne connaissais pas encore, vint nous rendre visite, accompagné de sa femme et de ses deux filles, Emmanuelle et Anne. Nous nous liâmes d'amitié tout naturellement. Vivant dans un véritable cosmopolitisme du quotidien, nous n'éprouvions aucune difficulté à rencontrer les "étrangers", petits ou grands, comme de potentiels amis. Cependant, un lien particulier s'établit, dès les premières minutes, entre Anne et moi, la plus jeune des deux visiteuses, de dix-huit mois mon aînée. A mes yeux, c'était une grande fille, très belle, très mystérieuse. Ce sentiment de proximité, dépassant celui des innombrables amitiés, me

touchait, car je ne l'avais éprouvé, jusqu'ici, qu'envers des membres de ma famille.

Je puis assurer que depuis cette rencontre, Anne et moi n'avons jamais plus vécu l'un sans l'autre ; et que, quoique nos vies et nos choix ne nous aient qu'épisodiquement réunis, ils nous ont permis de connaître, dans le meilleur comme dans le pire, tous les avatars possibles d'une relation indestructible.

Signe de cette proximité naissante, je confiai mon bulldozer Lego à Anne (!).

J'observais, pour la première fois, un certain phénomène : Anne *jouait* avec les fonctions de cette machine, elle en faisait monter et descendre la pelle, ramassait des perles en bois en les tassant contre le mur, faisait basculer le godet pour les décharger... moi, pendant la moindre de ces opérations, je décortiquais chacun des mouvements de la mécanique, embrassant la logique étrangement objective qui les régissait. Anne était dans la position de l'utilisateur, j'étais, soudain, dans celle de l'ingénieur. Le virage était pris, je voulais *tout* savoir de la mécanique.

Je commençai par tâcher de reporter les principes du Lego Technic, très schématiques, sur les éléments visibles des voitures qui m'entouraient... J'ouvris quelques capots et commençai à reconnaître les pièces qui dépassaient et, donc, à visualiser, mentalement, leur fonctionnement *à l'intérieur*. Mais bien des éléments restaient énigmatiques. Il me fallait davantage "d'explications", et un bref regard sur le catalogue Lego Technic me fit comprendre que c'était là que je trouverais chaussure à mon pied, idéalement adaptée à ma manière de prospecter. Pour commencer, je compris qu'il me manquait un "vrai" moteur. Lego en proposait un, électrique, alimenté par trois piles et adapté aux briques et aux assemblages maison. J'étudiai méticuleusement, d'après les photos du catalogue, les pièces livrées avec le moteur ainsi que sa morphologie. Je composai, mentalement, les divers assemblages que ce matériel rendrait possibles. Papa et maman me l'achetèrent, un jour étourdissant.

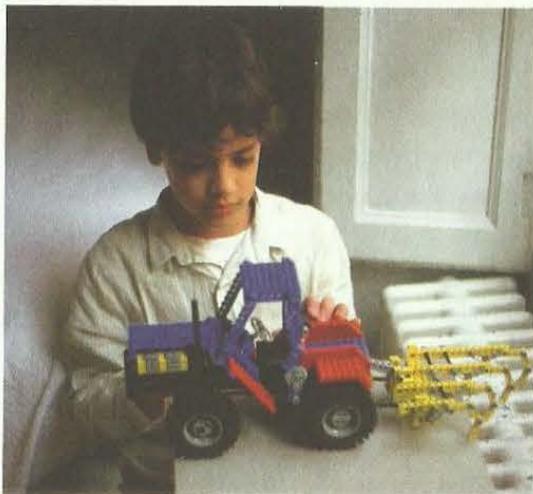
Cette petite boîte arrivait comme un trésor terriblement précieux. Cet axe cruciforme qui tournait si vite marquait le passage à une nouvelle ère, celle où mes jouets quittaient le stade de la simulation manuelle. La boîte contenait quelques pièces et un petit dépliant décisif. On y apprenait comment calculer, d'après le diamètre des poulies ou le nombre de dents des engrenages, la démultiplication obtenue. On y apprenait le nombre de rotations par minute du moteur, ce qui m'amena à vouloir calculer la vitesse théorique d'une voiture très légère que je construisis dans ce but. Il me fallut calculer la distance parcourue par ma roue en une rotation. C'est ainsi que, renseignement pris, je découvris π . Mais, bon saint Thomas, j'éprouvai la nécessité de contrôler le résultat mathématique ; à l'aide d'une bandelette de papier, je fis précisément le tour de la roue puis en mesurai le déroulement avant de m'approprier la justesse de π . Connaissant cette mesure, il me fut facile de la multiplier par le nombre de tours de roues à la minute, puis par soixante pour connaître la vitesse obtenue en kilomètres-heure. Cela me rendait très heureux.

Ma soif de prospection augmenta. Papa et maman y étaient très attentifs. Peu de temps après, je reçus un Fenwick dont j'avais repéré qu'il était "raisonnablement" petit (donc que son prix moindre jouerait en ma faveur au moment d'en parler à maman et papa !), mais qu'il me permettrait de comprendre le fonctionnement d'une direction à crémaillère... Ah ! les heures de découvertes ! Ah ! ces sensations magiques de comprendre, de palper des choses si importantes à mes yeux !

Le modèle suivant que je "briguai", quelques mois plus tard, fut un énorme tracteur bleu, sous le capot duquel tournaient un vilebrequin et des pistons carrés, me promettant de "toucher du doigt" le principe de fonctionnement du moteur à explosion que mon grand-père m'avait expliqué, en quelques schémas très simples et très clairs. Ce tracteur m'obséda pendant plusieurs semaines. J'allais le voir en exposition au *Bon Marché* tout proche, j'en détaillais le prospectus pendant des heures, image par image, je visualisais,

la nuit, sous mes draps, l'aller-retour des pistons dans leur cylindre à section Lego. Lorsque je le reçus, pour mon anniversaire, je ressentis une libération, une joie et une complétude inoubliables. Je jouais des heures, commençant à posséder suffisamment de pièces et d'expérience pour construire mes propres organes mécaniques à chaque fois que je souhaitais mettre en pratique et en forme une connaissance technique glanée au cours de mes recherches quotidiennes. Pour cela, je devais démonter mes modèles. Je mettais un soin tout particulier à remettre chaque pièce dans la boîte du modèle correspondant, même si sa forme et sa couleur étaient les mêmes que celles d'un autre. Aujourd'hui encore, mes boîtes de Lego Technic sont complètes, dans leur état d'origine, avec leurs compartiments, leurs couvercles, leurs plans de montage et, même, leurs catalogues publicitaires d'époque...

De mois en mois, parallèlement à mes connaissances mécaniques, ma collection de Lego Technic augmenta. Cependant, il ne s'agissait aucunement de frénésie consumériste : je ne voulais pas *tous* les Lego Technic, j'en souhaitais, au fur et à mesure, des modèles bien précis, parce qu'ils me servaient à comprendre, à compléter ou à construire un système bien défini. J'avais une pleine



conscience de la valeur de chacune des boîtes que papa et maman, toujours au fait de mes recherches et de mes souhaits, achetaient une à une, par intervalles de temps assez longs ; je savais qu'il s'agissait d'un effort financier de leur part, et mon attente était aussi confiante que fructueuse. Les notions de mérite et de récompense en étaient, bien évidemment, exclues. A aucun moment ne serait venue à l'esprit de mes parents l'idée d'utiliser mon appétit de Lego Technic comme moyen de chantage pour obtenir de moi une quelconque docilité.

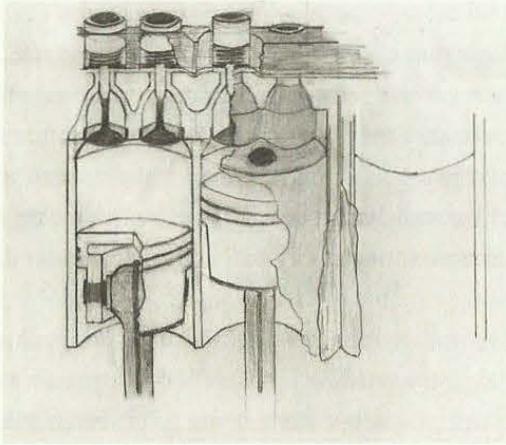
De temps en temps, le jour tant attendu arrivait : maman m'emmenait au *Bon Marché* selon un rituel qui ne faisait qu'augmenter l'excitation et la valeur de l'événement. Nous y allions le mercredi après-midi et attendions, parfois plusieurs heures, que soit annoncée la traditionnelle promotion "moins vingt pour cent au rayon des jouets, pendant une demi-heure"...

Les autos, bis

Mon intérêt pour les automobiles redoubla à partir de cette époque. Je ne m'intéressais plus uniquement à la forme de leurs carrosseries, de leurs feux et de leur aménagement intérieur : je me passionnais pour leur intimité mécanique.

Le jour où Delphine m'acheta, chez le marchand de journaux de Lézan, un exemplaire de *L'Auto-Journal*, l'automobile devint, pour de nombreuses années, une occupation presque exclusive. *L'Auto-Journal*, auquel je m'abonnai quelques jours plus tard (mon premier abonnement à un magazine, ma prudente exploration préalable des tenants et des aboutissants d'une telle décision "adulte", remplir le bulletin, demander un chèque, envoyer le tout, attendre l'arrivée du premier exemplaire...), s'avéra une inépuisable mine d'informations. J'y apprenais tout de la technique, de l'histoire, de la course, du pilotage, des parentés, des origines, de l'actualité, des termes. Et je m'y initiais, presque à mon insu, au journalisme objectif.

L'Auto-Journal était cependant loin d'être ma seule lecture "automobile". D'innombrables livres entrèrent à la maison, racontant l'histoire de voitures



non moins nombreuses, depuis le fardier de Cugnot jusqu'aux Ferrari les plus modernes, en passant par la KDF ou la passionnante saga de l'Oiseau bleu de Sir Malcolm Campbell. Les livres de Jacques Wolgensinger, racontant les aventures de Citroën, me fascinèrent avant même que je rencontre l'auteur et me lie d'amitié avec lui. Cette période chevauchant mon "époque Proust", j'amorçai l'écriture de nombreux romans automobiles, mais ils tournèrent court. En revanche, la rédaction de la *GAZette d'échappement*, dont je parlerai plus loin en détail, ne fit que renforcer mon amour pour tout ce qui avait quatre roues.

Durant ces années, je produisis une incroyable quantité d'écrits, de concepts, de jeux, de dessins techniques liés à l'automobile.

Combinant des carrosseries construites en carton et des châssis en Lego Technic, je créais des modèles fonctionnels autour desquels j'inventais toutes sortes d'histoires, de jeux et de travaux, m'imaginant ingénieur, écrivant des bancs d'essai calqués sur ceux de *L'Auto-Journal*, m'improvisant chasseur de prototypes dévoilant mes propres créations, à la manière des scoops de la presse automobile. L'un de ces modèles, un dragster carrossé comme une

Simca 1100, était si réussi que je le photographiai sous tous les angles. Je plaçai les clichés, au prix d'une mise en forme méticuleuse, au milieu d'un texte laudatif dactylographié avec le plus grand soin, pour obtenir une petite brochure dont je fus très fier. Un de mes concepts les plus réalistes fut le Conseil automobile indépendant. L'idée était simple : beaucoup d'acheteurs, n'y connaissant pas grand-chose, se sentent perdus au moment de choisir une voiture. Trop de marques, trop de modèles, trop de versions, trop d'options, trop de vendeurs, trop de prospectus, trop de subjectivités... Je mis au point un formulaire très complet destiné à être rempli au cours d'un entretien avec ces acheteurs. En recoupant divers critères (budget, type d'usage, kilométrage annuel, environnement, voiture précédente, nombre de places, nombre de

2 LE PREMIER RUN

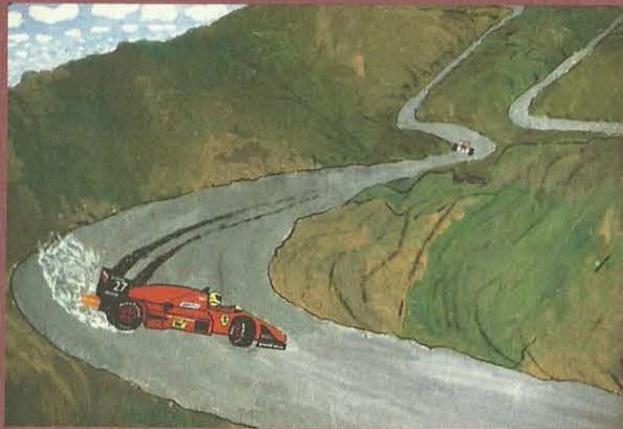
J'avais déjà fait rouler mon drag, mais avec des piles déficientes, peu excitant! Et pourtant le plumage de mon drag donnait envie d'aller voir comment était le "vrai" ramage. Ce fut possible lorsque ma maman m'apporta de nouvelles piles.

Je fus seul dans l'appartement, j'avais à ma disposition les 750 cm de la ligne droite de la grande Cépîe*, je plaçais mon drag à l'un de ses bouts, donnais 3 brefs coups d'accélérateur afin de chauffer les pneus, visais le but et lâchais tout...

...ce fut court: la 1100 bondit en avant en "cirant" un peu, dans un feuleument sourd qui se transforma, croissance du régime moteur aidant, en un rugissement



*Cépîe, anagramme de pièce



portes, préférences personnelles, etc.), je pouvais cerner, en toute objectivité, le type et le modèle de voiture les plus adaptés à l'attente du client. J'ai récemment jeté un oeil à ce formulaire et au petit texte de présentation que j'avais rédigé à l'époque : j'ai été impressionné par le sérieux de ce projet encore tout à fait valable.

Un des points culminants de ma passion automobile fut une visite de l'usine Renault sur l'île Seguin. Je m'étais lié d'amitié avec une famille dont les enfants peignaient dans le Closlieu. Le père était ingénieur chez Renault, et il me proposa de me faire visiter l'usine. Nous y passâmes la journée entière, il me fit *tout* voir, me faisant profiter d'un privilège rarissime. Je buvais tout, les yeux écarquillés, le souffle court ; les bureaux, les stocks, les chaînes, les presses, la tôlerie, la cataphorèse, la peinture, la cantine – où nous mangeâmes à midi –, le montage mécanique, les robots, les dernières opérations, la courte piste d'essai, la terrasse avec vue sur le soleil couchant et sur la Seine... je voyais, en vrai, tout ce que j'avais décortiqué sur le papier. A la fin de la journée, ayant marché plusieurs kilomètres, je rentrai, épuisé, et me jetai sur mes cahiers pour dessiner et noter, de mémoire, tout ce que j'avais engrangé.

Je devins une véritable encyclopédie automobile sur pattes. Je devins la référence que toute la famille consultait – et consulte encore. Et je devins, du haut de mes quatorze ans, un interlocuteur de poids face aux garagistes. Je ne me trompais jamais sur un diagnostic, et j'ai, bien souvent, décelé des pannes avant qu'elles n'immobilisent nos voitures. Deux véhicules spécifiques jouèrent un rôle particulier dans ma vie : la Ferrari 166 MM et la Simca 1100, je parvins à me spécialiser à l'intérieur même de cette spécialisation extrême.

Je restai très longtemps amoureux de la Simca 1100, même après que nous nous fûmes séparés de la nôtre, usée jusqu'à la corde. A force d'observation, j'en connus chaque détail. Je ne sortais jamais sans un petit carnet

sur lequel je notais ou dessinais tout ce que je remarquais de spécifique sur les modèles que je rencontrais. Je “chassais” les exemplaires insolites, ressentant une grande joie à découvrir, garée au coin d’une rue, une version particulièrement ancienne ou particulièrement rare. Je connaissais chaque tableau de bord, chaque volant, chaque barre chromée, je connaissais à quelle finition, à quelle version, à quelle époque tel ou tel détail appartenait, et je dessinais et peignais une pléthore de Simca 1100, comme d’autres voitures, dans toutes les situations imaginables. Personne ne m’a jamais détourné de cette préoccupation inhabituelle, et personne ne l’a jamais trouvée incongrue ou exagérée.

Le temps n’était pas compartimenté en hiérarchies et en chronologies clairement définies. Beaucoup de choses se passaient en parallèle, dans toutes les directions, dans une imbrication, une intrication difficiles à isoler. Et surtout, comme dans chaque enfance, le temps passait lentement. Je me rends compte que la fresque de mon enfance, que je tâche de dresser ici, s’étend sur une période d’à peine huit années, alors que je la ressens, encore aujourd’hui, comme une première moitié de vie. Très tôt déjà, j’étais préoccupé par l’idée que le temps et la vie pourraient être un paysage infini et immobile à l’intérieur duquel nous nous déplaçons. Dire que le temps passe m’apparaissait comme une erreur, la même que celle commise par le passager d’un train disant que le paysage défile par sa fenêtre...

Le temps pour déambuler dans ce paysage ne me manquait pas. A chaque détour m’attendait une nouvelle rencontre.

La magie

Je me promenais entre les rayons du *Bon Marché*, à l’étage des jouets. J’accompagnais maman et Eléonore ; cette fois, nous attendions “L’heure des vingt pour cent” pour acquérir une poupée longuement désirée par ma sœur. Aucune envie d’acheter ne guidait mes pas, je regardais, en touriste concerné, mais sans désir de les posséder, les jouets étalés. Mon goût, affermi par le

soin de nos parents quant à la qualité et au réalisme de nos jouets, me détournait, presque critique, des jouets bâclés, grotesques ou caricaturaux. Je me promenais donc entre les rayons du *Bon Marché*, à l’étage des jouets. Au bout d’une allée, un attroupement de personnes de tous les âges se pressait devant la table d’un monsieur en costume noir. Il montrait des tours de magie. Pas à pas, gagnant une place à chaque personne qui s’en allait, je m’approchai jusqu’au premier rang, fasciné par ce qui se passait là.

Je savais, sans qu’aucune démystification ne soit nécessaire, qu’il ne s’agissait pas de “sorcellerie”, je savais qu’un prestidigitateur (l’étymologie de ce nom ne tarda pas à devenir familière) s’appuie sur la prestance de ses doigts et sur son habileté à se servir de son matériel, et c’était, justement, cette compétence extrême qui me fascinait. Bien que totalement concentré, je ne parvenais jamais à trouver la faille dans laquelle me glisser pour comprendre le “truc”, et, à chaque fois, je me laissais saisir par l’effet magique, l’intense surprise du tour qui réussit, au détour d’une mise en scène plaisante.

A la différence d’un autre magicien, très admiré quelques années auparavant dans un cabaret à Cologne avec mon frère Bertrand, celui du *Bon Marché* était *accessible*. Tous les tours qu’il présentait pouvaient s’acheter, ils étaient étalés sur la table, dans des pochettes rouges portant le nom “Magicolo”. J’observai qu’un spectateur sur trois repartait ayant acquis l’une de ces pochettes. Tandis qu’il présentait ses tours, l’homme m’observait et, parfois, m’adressait une œillade. Il mesurait ma fascination, il savait que c’était son adresse qui aimantait mon intérêt, et non ma crédulité en la magie. Bernard, habitué à jouer les démonstrateurs, se sentait heureux de mon regard, qui allait à sa compétence. A l’encontre du principe qu’il appliquait tout au long de la journée (“Si vous voulez savoir comment cela marche, si vous souhaitez, vous-même, faire ces tours de grande qualité, n’hésitez pas à acheter mes Magicolo, pour cinquante francs !”), lors d’une pause, Bernard m’adressa la parole : “Tu veux que je t’en explique un ? Viens voir !” Nous nous accroupîmes derrière le comptoir, et je découvris, avec admiration, l’explication des deux

tours de magie que j'avais choisis. A partir de ce jour, mon esprit fut colonisé par la prestidigitation. Je lus plusieurs livres, je réalisai du matériel de fortune, je visitai le musée de la Magie, je suivis Bernard dans la boutique, *Paris-Magic*, où étaient confectionnés les Magicolo et une pléthore d'autres tours de magie, du plus simple au plus complexe. Je passais de nombreuses heures dans ces lieux, me mêlant aux habitués et aux visiteurs de ce petit monde, qui me conseillaient, me guidaient, m'entraînaient, amusés par ma disponibilité et mon habileté grandissante.

Je fis mes premières armes devant ma famille, puis lors de goûters d'anniversaire et au cours de soirées chez des amis. Cela me permit de gagner suffisamment d'argent pour acquérir de nombreux Magicolo. Je peaufinai mon programme jusqu'à disposer d'un spectacle d'une demi-heure dont le sérieux charmait le public. Le bouche à oreille fonctionnant, j'ai, à partir de cette époque et jusqu'à nos jours, régulièrement été demandé pour des prestations de prestidigitateur.

Hiéroglyphes

Une grande exposition sur l'Égypte ancienne eut lieu à Paris. Nous y allâmes tous les quatre. A l'époque, les objets n'étaient pas présentés à une hauteur rédhibitoire pour un enfant. Touché, depuis toujours, par les civilisations disparues, je visitai l'exposition à mon rythme, différent de celui de papa et maman. A un moment donné, je me retrouvais devant la même vitrine qu'un assez vieux monsieur, appuyé au bras d'une assez jeune femme. Ce qui me frappa sur le champ fut qu'il *lisait* les inscriptions en hiéroglyphes et les traduisait à sa compagne. J'étais captivé. Je les suivis de vitrine en vitrine. En sortant de l'exposition, je n'avais qu'une idée en tête : apprendre à lire les hiéroglyphes.

Ma première source fut, tandis que papa et maman tentaient de trouver un professeur, le vieux Larousse rose de maman. J'absorbai fiévreusement toutes les informations qu'il pouvait me fournir, commençant à recopier certains

signes et à comprendre leur principe général et l'histoire de leur découverte par Champollion. J'inspectai notre bibliothèque, à la recherche des livres traitant de l'Égypte ancienne. Puis je passai au crible chacun des volumes concernés pour en isoler les informations spécifiques aux hiéroglyphes. Cette prospection, sans être véritablement rentable, m'offrit un fabuleux voyage au travers de l'Égypte ancienne, m'entraînant, la bride sur le cou et les yeux écarquillés, à la rencontre de son histoire, de ses lois, de son iconographie, de ses mythes, de ses dieux, de ses rois, de son architecture, de ses noms et de ses dates.

Je réunis une certaine quantité de matériel, dont une sorte d'alphabet ; toute ma famille, au courant de ma quête, m'aidait doucement en poussant vers moi les bribes d'informations rencontrées au quotidien.

Je comparais méticuleusement certaines phrases à leur traduction, recherchant patiemment – et parfois avec succès – des correspondances et des corrélations, comme lorsque, à force de tâtonnements et de réflexions, je déchiffrais les lettres en écriture codée que Delphine et moi échangeons quelques années auparavant.

Papa et maman firent, bien évidemment, l'acquisition de nombreux livres. Souvent, je les accompagnais chez les libraires pour partager la recherche d'ouvrages spécifiques. Un jour, papa rapporta un très gros livre, très précieux, que j'avais commandé : le fac-similé de la première publication de Champollion. La lecture de ce magnifique ouvrage m'était ardue, voire impossible. Je m'y astreignis cependant, éprouvant un immense plaisir à lire et relire les mêmes paragraphes, illustrés de petits croquis, et à en extraire, à force de les essorer, suffisamment de substantifique moelle pour finir par, un jour, réunir, dans un cartouche cérémonieusement dessiné, les consonnes de mon prénom.

De fil en aiguille, maman et moi nous retrouvâmes au Collège de France, comme je l'évoquais plus haut, au cours d'égyptologie du professeur Jean Leclant. Le Collège de France, nous le fréquentions régulièrement, en auditeurs

libres. Maman fut très heureuse de trouver ce cours entre les pages du programme. Bien que les hiéroglyphes ne soient pas directement son sujet, nous eûmes beaucoup de plaisir à découvrir Jean Leclant, sa voix délectable et son regard fascinant sur l'Égypte. Comme je l'ai indiqué précédemment, ma jeunesse, au milieu de ce public composé majoritairement de retraités, provoqua, au début, la curiosité, puis, très rapidement, la bienveillance. Personne ne demanda comment il se pouvait que je sois présent en milieu de journée, un jour d'école. Je fus très triste le jour où le professeur Jean Leclant, ayant atteint l'absurde limite d'âge fixée par l'Administration, dut cesser son cours.

Mon désir d'apprendre à lire les hiéroglyphes est, aujourd'hui, toujours présent et toujours inassouvi. Il ne fait, pour moi, aucun doute qu'un jour j'y parviendrai. Je sais même désormais par quel moyen...

Ce qui deviendra mes métiers

Fenoy

Le deuxième de mes plus vieux souvenirs remonte à mes trois ans.

L'oreille collée au sol, sur lequel je jouais à longueur de journée, je percevais, au travers de l'épaisseur de la maçonnerie, les sons de guitare qui montaient de la galerie de mon père, située juste en dessous. Mon cousin Olivier prenait ses leçons de guitare. Parfois, sa voix et celle du professeur se mêlaient aux sons, ils commençaient, recommençaient ; plus vite, plus lentement, parfois à une guitare, parfois à deux. Je ne bougeais pas du tout, pour que le bruit du pavillon de mon oreille contre le sol ne recouvre pas ces musiques atténuées, lointaines et envoûtantes. Je suivais, avec la concentration cristalline de l'enfance, la longue chaîne des logiques mélodiques qui se déroulait, là, en bas.

Dans mon souvenir, les intervalles entre les leçons sont effacés : il me semble que cela durait des heures, tous les jours. Or les leçons étaient hebdomadaires et duraient une heure.

Un an plus tard, papa et maman m'offrirent une première guitare. C'était une trois-quarts japonaise, bien trop grande pour moi ; je me souviens comme si c'était hier du moment où papa me la tendit. J'étais assis par terre devant la partie de notre salon qui servait d'entrée. Papa me donna l'instrument d'emblée, sans housse, sans emballage. Je le pris tout de suite, je produisis des sons dont je n'ai aucun souvenir. Papa et maman me regardaient, la tête penchée, en silence. Et puis maman dit : "Il la tient déjà comme il faut."

C'est avec cette guitare, qui m'arrivait au menton, que j'ai commencé, avec le même guitariste, Antonio Fenoy – un vieux gitan espagnol qui consommait son cigare par l'arrière, en le mâchonnant ! Ancien boxeur professionnel, frère de champion, il avait arrêté sa carrière le jour où le combat rendit aveugle son adversaire. Il parlait parfois d'un garçon qu'il avait fréquenté : Marcel Cerdan. Réfugié en France avec ses parents pour fuir le

régime de Franco, il en était revenu à la guitare par je ne sais quel biais. Ce dont je me souviens, c'est qu'il accompagnait régulièrement, en tant que second guitariste, la danseuse "La Joselito", assez en vogue à l'époque. Je me souviens des photos qu'il me montrait, sur lesquelles on le voyait l'accompagner aux côtés de Pedro Soler.

J'ai pris des leçons de guitare flamenca avec lui pendant une dizaine d'années. En définitive, c'est à lui que je dois les fondations de ce que j'ai pu construire plus tard.

Il m'aimait bien, il m'appelait "*flaquillo*" (le maigrichon), il m'offrait parfois la guitare d'un élève, mais ses connaissances guitaristiques finalement rudimentaires, son enseignement technique parfois incorrect et la redondance qui s'installait avec l'avancée de son âge me firent, progressivement, perdre toute motivation.

J'ai connu deux ou trois périodes de zèle, et je me souviens d'avoir travaillé un morceau avec acharnement, parce que je venais juste de comprendre *comment il marchait* et comment utiliser une tablature griffonnée avec application pour apprendre le morceau par cœur. Ce passage du déchiffrage



à la mélodie qui s'emboîte toute seule et coule dans les doigts me fascina. Je découvrais avec gourmandise ce processus au lieu de le subir tel un pensum.

Je me souviens de la sincère surprise et du plaisir contagieux que Fenoy éprouva lorsque, à la leçon suivante, je lui jouai le morceau.

L'autre élan de zèle dont je me souviens fut motivé par l'arrivée d'une nouvelle guitare. J'avais dix ans. Fenoy nous parlait depuis longtemps d'une boutique dans la rue du Château. Il disait que "pour cinq cents francs", je pouvais y trouver une bonne guitare (la mienne était largement dépassée). Je me souviens d'avoir réfléchi que, en échange d'un simple bout de papier rectangulaire portant l'inscription "cinq cents", je pourrais recevoir un bel instrument. Le rapport me semblait disproportionné, et j'espérais que mes parents seraient, eux aussi, frappés par le ridicule des proportions en présence. Ce ne fut pas précisément le cas, cinq cents francs étaient une grosse somme à l'époque, surtout pour nos moyens.

Un jour, nous passâmes par la rue du Château, et, rencontrant la boutique en question, nous y fîmes halte. Le monsieur me fit essayer une guitare, et elle me plut beaucoup. Mais l'affaire en resta là. C'était une Contreras, elle coûtait quatre cent quatre-vingt-dix francs, je m'en souviens précisément. Quelques jours plus tard (on affectionne les surprises, chez nous...), alors qu'il manquait une corde à ma guitare, papa me proposa de jouer un morceau pour mon grand-père François, avec lequel il venait de rentrer des courses. Je protestai que ma guitare était injouable... papa insista en disant qu'un grand guitariste est capable de jouer avec une corde en moins. Piqué au vif, j'allai prendre ma guitare... et trouvai à sa place la belle et grosse Contreras essayée quelques jours auparavant. Ce fut l'un des chocs les plus souriants de mon enfance.

Pendant une semaine, mon occupation principale fut de jouer de cette guitare. J'en avais tellement envie qu'il m'arrivait d'avoir l'élan d'aller la chercher alors que j'étais précisément en train d'en jouer... étranges sentiments irrationnels que j'appréciais comme signes de mon engouement.

Et puis la routine des leçons sans véritable attrait s'installa définitivement. Je finis par ne prendre les cours que par amitié pour Fenoy. Nous piétinions. Un jour, il ne vint pas, et nous fûmes inquiets, car cela n'arrivait jamais. Le lendemain, il téléphona à maman, et lui expliqua d'une voix méconnaissable qu'il allait être hospitalisé pour un problème à la gorge. Il ne revint jamais et mourut quelques jours plus tard.

C'est ainsi que fut clos ce premier chapitre consacré à la guitare, car, dès ce moment, je ne touchai pratiquement plus à mon instrument.

La musique

La musique fait partie de ma vie depuis toujours.

Tout petit, couché dans mon lit, dans l'obscurité de ma chambre, j'entendais la musique que mes parents écoutaient, chaque soir. Dès mon plus jeune âge, j'étais non seulement familiarisé avec de grandes œuvres du répertoire classique, mais, également, avec la notion même d'*œuvre musicale*. Notion claire pour nous, mais pas forcément pour un jeune enfant. Brahms, Dvořák, Schubert étaient comme des amis, des intimes régulièrement invités. Ils faisaient partie de mon paysage, de mon entourage naturel. Parler d'eux était aussi normal que d'évoquer les grands-parents. On le faisait toujours avec grand respect. Pour moi, il allait de soi que de grands hommes, aujourd'hui disparus, que je connaissais par quelques gravures vues sur des pochettes de disque, avaient composé des œuvres que d'autres jouaient aujourd'hui, des œuvres que mes parents écoutaient, des mélodies que je pouvais reconnaître et chanter. En dehors de l'heure de cours hebdomadaire avec Fenoy (probablement ma première rencontre avec le principe devenu plus tard si naturel du "cours une fois par semaine"), il n'y avait pas de pratique musicale dans notre quotidien.

Papa et maman, pour lesquels la musique est vitale, ne jouent d'aucun instrument. En dehors de ma première guitare, peu d'instruments de musique entrèrent chez nous pendant ma petite enfance : je me souviens d'un tout petit

harmonica que maman retrouva dans ses affaires et qu'elle me donna. J'en explorais les possibilités avec intérêt, il devint mon objet préféré pendant quelques jours, puis je le rangeai. Je me souviens également d'un sifflet en buis tourné, de deux petites cymbales aux cordons verts, d'une espèce de sapin schématique en plastique blanc, aux huit branches duquel pendaient huit clochettes que l'on frappait d'un petit maillet... je me souviens d'un xylophone un peu enroué et d'une assez grosse cithare en bois marron, que papa accorda devant moi avec une petite clef. Ce dernier point est intéressant, car papa n'a probablement fait cela qu'une fois dans sa vie. Je me souviens qu'il chantait une note et tournait la clef jusqu'à la retrouver dans le son de la corde en acier.

C'est ainsi que, le jour même ou le lendemain, tandis que nous étions au marché, très incidemment, il m'expliqua que les sons étaient répartis en une gamme dont il me chanta les sept notes en les nommant : *do-ré-mi-fa-sol-la-si...* Je ne sais comment, mais cela entra directement dans mes fibres, tel quel. Il n'a jamais été nécessaire de me réexpliquer la gamme, de me répéter le nom, l'intervalle et l'ordre des notes ; ils sont devenus d'emblée une indélébile évidence. En perchant un second *do* en huitième position, papa me permit, dans la même minute, de comprendre l'idée d'octave. Là aussi, il n'y eut pas davantage d'explication qu'il n'y avait eu d'intention pédagogique de sa part. Je sais, depuis, que papa n'en connaît pas beaucoup plus en théorie musicale et qu'il n'avait nullement l'intention de me "mettre en appétit" : il s'agissait d'une toute simple conversation, dont j'ai extrait, à mon compte, presque fortuitement, une connaissance personnelle majeure. Dans un même ordre d'idée, il ne m'a jamais été expliqué qu'une œuvre classique est généralement composée de plusieurs mouvements. Il ne m'a jamais été expliqué ce *qu'est* un mouvement. Cela a tout bonnement fait partie de la masse de ces connaissances que je qualifie d'*implicites*, celles que l'on acquiert naturellement en respirant l'air domestique.

Nous n'avons, jamais, reçu d'instruments de musique "pour enfants", ces objets de pacotille aux couleurs criardes, "spécialement étudiés pour

leurs petits doigts maladroits”, ces caricatures plus ou moins automatisées qui enferment les enfants dans le rôle unique d’imbéciles incapables de reconnaître et d’utiliser un vrai instrument.

Lorsque nous allions chez mon oncle et ma tante, dans leur maison d’Etampes, c’était pour nous jour de fête, car nous pouvions jouer du piano qui trônait dans la chambre de ma cousine Valéria. Non détournés de la délicatesse naturelle de l’enfant, nous n’avons jamais maltraité cet instrument ou assourdi le voisinage par un fracas aussi tonitruant que chaotique.

Bien au contraire, je me souviens de lentes explorations sonores, touche par touche, qui me permettaient, dès cette époque, de prendre conscience des consonances, des dissonances et de la nécessité de respecter certains schémas pour trouver l’harmonie. Il m’arrivait d’utiliser un magnétophone (machine fascinante à l’époque, et dont j’étais fier de connaître le fonctionnement) pour enregistrer, avec le plus grand sérieux, des improvisations interminables que je commentais en imitant le ton des présentateurs de la radio. Personne ne venait faire irruption dans ce jeu, personne ne l’envahissait, ne le réprouvait ni ne l’encourageait.

Un jour, Jacques Greys, l’ami d’enfance de papa, pianiste hors pair et pédagogue exceptionnel, m’invita à passer quelques jours chez lui à Montbéliard – un de mes tout premiers voyages sans mes parents. Je me souviens que j’observais avec intérêt mais sans convoitise la grande quantité d’instruments déployés dans sa salle de musique. Je l’écoutais et le regardais jouer, observant principalement les conséquences mécaniques des mouvements que ses doigts imprimaient aux touches.

Jacques, qui, une vingtaine d’années plus tard, devint un de mes amis les plus proches, achevait l’invention d’une nouvelle pédagogie de la musique et d’une notation musicale spectaculaire, la “Musique en clair”, aussi abordable qu’une tablature.

Apprendre à jouer du piano sans Jacques et autrement qu’avec sa méthode eût été inenvisageable pour nous. Montbéliard étant trop loin de Paris, le

projet resta en sommeil jusqu’à ce que deux élèves parisiennes de Jacques, Monique et Christine, ouvrent un atelier appliquant la “Musique en clair” à divers instruments. Pendant quelques semaines, la flûte à bec, le carillon, le psaltérion, le triangle et d’autres instruments trouvèrent leur place chez nous. Jacques vint personnellement animer deux stages, auxquels je participais. Mais cette activité musicale n’occupait, à l’époque, pas davantage de place que l’un de mes autres centres d’intérêt – le côté épisodique de certains d’entre eux n’excluant en aucun cas le plus grand sérieux.

Nous allions parfois au concert. On ne nous introduisait évidemment pas en amont, on ne nous distribuait pas de règles de conduite à tenir une fois dans la salle. Papa et maman allaient au concert et nous emmenaient, parce que cela allait de soi. Nous étions vraiment petits. Je me souviens que j’observais avec pénétration les doigts des musiciens, le jeu des archets, les diverses relations de cause à effet entre la gestuelle et les sons ; plus que je n’écoutais la musique, je m’intéressais profondément à la manière dont elle était produite.

Jamais nous n’avons été turbulents, jamais nous n’avons dérangé les autres. Le silence et le respect du public, comme celui de papa et de maman, donnaient le *la* d’une attitude dont personne ne doutait. Un enfant que l’on ne condamne pas au rôle étalonné d’enfant occidental ne se défait pas de sa capillarité primitive. Un soir, nous entendîmes la dame âgée à côté de laquelle nous nous installions marmonner, nous regardant d’un œil sombre : “Ça promet”... Eléonore, sa voisine immédiate, devait avoir à peine quatre ans. Après avoir assisté sans broncher à la première partie du concert, cette toute petite fille demanda à changer de place parce que la dame l’empêchait d’écouter la musique en s’éventant avec le programme...

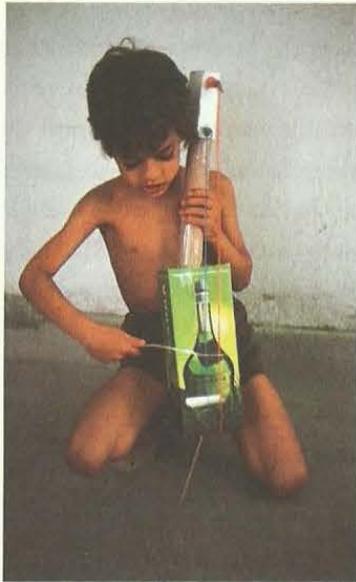
En sortant de certains concerts, il m’arrivait de *jouer* à faire un concert. Il ne s’agissait nullement de produire de la musique, mais bien de mimer tout le cérémonial lié au récital – autre connaissance implicite née de l’observation. J’utilisais pour ce jeu ma guitare, et je mettais en scène un concert ; ou

je construisais, à l'aide de boîtes, de tubes en carton et de tous les matériaux qui m'inspiraient, un instrument dont le mutisme n'avait aucune importance.

Jusqu'à mes quinze ans environ, bien que la musique fasse partie intégrante de ma vie, je n'en écoutais pas. Entendre certaines œuvres, les reconnaître, imaginer comment elles étaient exécutées, tout cela m'amusait ou m'impressionnait. Mais je n'en éprouvais pas véritablement d'émotion, si ce n'est la nostalgie liée à certaines tonalités.

La pratique de la guitare, parallèle, s'apparentait, dans les faits, à un jeu d'adresse. Que je sache accorder mon instrument ne me paraissait pas davantage remarquable que de savoir assembler les rails de mon train électrique.

J'avais donc environ quinze ans lorsque j'effectuai un séjour d'un mois chez mon grand frère Bertrand, près de Cologne, en Allemagne ; à cette époque, il partageait une maison avec le trio dont il était l'imprésario.



Depuis quelques jours, j'entendais, étouffée par les planchers, la musique des trois instrumentistes en train de répéter assidûment à l'étage en dessous. Mon frère me trouva assis dans l'escalier, tentant d'en percevoir davantage au travers de la porte en bois. "Vas-y, me dit-il, entre, ils seront ravis que tu les écoutes." J'entrais discrètement dans un instant de silence ; les musiciens discutaient. Je m'assis, ils me sourirent et se remirent à jouer.

Premier mouvement du trio op. 65 de Dvořák.

Dès les premières notes, je fus saisi par l'émotion, emporté par une vague déferlante, enroulé dans un tourbillon vertigineux. C'était un choc, une révélation, un bouleversement. Pour la première fois, la musique investissait mes fibres, se faufilait jusqu'à mon cœur, le tenant dans sa main, m'étouffant presque. Les gestes des musiciens n'étaient plus les personnages principaux de l'événement auquel j'assistais, mais l'illustration instantanée, la matérialisation des sons qui me chaviraient, me tournebouliaient, me jetaient d'une rive à l'autre des sentiments qu'ils engendraient en moi. C'était comme une langue dont j'aurais, depuis toujours, entendu les sons sans les décrypter et que, pour la première fois, je comprenais dans toute sa splendeur.

A partir de cet instant, je ne sais si c'est moi qui me mis à dévorer la musique ou si c'est elle qui me dévora.

Rentré à Paris, je me ruai sur notre discothèque (qui n'avait représenté à mes yeux, jusque-là, qu'un meuble garni de centaines de disques en ordre serré et qui m'apparaissait, désormais, comme une mine d'or). Je cherchai le trio op. 65 de Dvořák et l'écoutai plusieurs fois, bouleversé de le retrouver, de découvrir à chaque fois de nouvelles nuances qui me ravissaient et dont je comprenais, déjà, qu'elles ne se dévoilaient pas lors des premières écoutes.

Je craignais un peu de quitter cet op. 65 de Dvořák, de ne pas retrouver, ailleurs, ces émotions nourricières. Mais, ne voulant pas "Tuser", accompagné de papa qui trouvait en moi, avec surprise et contentement, un nouveau partenaire mélomane, j'écoutais d'autres œuvres de Dvořák – la

période américaine surtout. Et, là aussi, au bout de plusieurs écoutes, j'étais emporté dans un autre monde, un monde qui me chamboulait et me faisait fleurir.

Mon habituel processus était amorcé : j'écoutai, œuvre après œuvre, tout Dvořák. Bien évidemment, je me mis à lire plusieurs de ses biographies, j'étudiai sa chère patrie, ses inspirations, ses filiations, son style, ses habitudes, toutes les photographies disponibles... j'écoutai plusieurs interprétations de chaque œuvre et les classai selon mon goût. Papa se chargeait, par ses visites régulières chez notre disquaire, d'un approvisionnement régulier en versions différentes et en œuvres méconnues. Bientôt, je l'accompagnai et découvris une nouvelle occupation, une source de joie, d'émotion et de surprises très spécialisée : feuilleter, bac après bac, tous les rayons remplis de disques, extraire certains albums, en discuter avec papa, échanger des opinions, se décider pour telle ou telle version, ramener triomphalement une nouveauté... Je n'eus jamais besoin d'apprendre par cœur le numéro d'opus et le titre de chaque œuvre : ils s'inscrivirent automatiquement en moi, tout comme leurs chronologies et leurs dates. Je compris sur le terrain ce que signifie d'avoir un interprète, un ensemble, un chef d'orchestre favori... de préférer les interprétations du Concertgebouw Orchestra ou du Quatuor Alban Berg à toutes les autres, mais de découvrir celles d'une autre formation – et de commencer à les connaître "toutes"...

L'intérêt pour Dvořák me conduisit automatiquement à Brahms, que je devorai parallèlement, de la même manière. Puis, mû par un de ces thèmes qui, entendus un jour, se gravent en moi, réapparaissent à brûle-pourpoint et m'obsèdent littéralement pendant plusieurs semaines, je me mis à explorer Schubert. Un jeu s'installa entre papa et moi, que nous pratiquons encore aujourd'hui : allumer la radio, écouter quelques notes et dire de quel compositeur, de quelle œuvre il s'agit. A une certaine époque, j'arrivais même, assez souvent, à discerner l'interprète ou l'orchestre.

Au fil des mois, tandis que je lisais toutes sortes de biographies et diverses histoires de la musique, de nouveaux compositeurs me passionnèrent et se joignirent aux autres dans mes écoutes quotidiennes : Mendelssohn, Schumann, Franck (découvert par son quatuor, entendu dans un merveilleux film de Percy Adlon dont le sujet, Proust, ne pouvait m'échapper – un autre témoignage de l'entrelacs des intérêts !). Finalement, je fis la rencontre du miracle Beethoven. En lisant les biographies, les lettres et les écrits de ce dernier, je compris qu'il représentait, à mes yeux, le prototype absolu de l'Artiste. J'étais dès lors convaincu qu'il n'y a jamais eu avant lui – et qu'il n'y aura probablement jamais après lui – d'artiste aussi grand que Beethoven, tous domaines confondus, ni d'œuvre humaine ayant permis à son auteur de s'approcher autant du plus haut destin de l'Homme.

J'étais pétri de musique, elle était mon unique occupation, mon unique préoccupation, elle bouillait en moi ; les sonorités les plus étranges de certaines œuvres de Debussy, de Chausson, de Brahms, macéraient en moi et faisaient vibrer toutes mes cellules. Le silence intérieur n'existait plus, ni de jour ni de nuit.

Disposant de tout mon temps, je pouvais écouter jusqu'à six heures de musique par jour, lire plusieurs biographies de front. La musique n'étant pas considérée, chez nous, comme un passe-temps, mais comme une occupation primordiale, personne ne cherchait à m'en distraire.

Un jour, j'entreprends, tout seul, en silence, sans en parler à personne, de comprendre la théorie musicale. Secrètement, j'espère pouvoir un jour composer de la musique. Mes quelques tentatives de reprendre ma guitare et d'essayer de l'utiliser pour inventer de la musique se soldent par des échecs : les sons que je produis sont laids, malhabiles, naïfs... et les morceaux que

je connais encore sont tout plats et ne correspondent absolument pas à la culture musicale que je me suis tissée entre-temps.

Comme je l'ai souvent fait, j'utilise les moyens les plus disparates et, parfois, les plus malcommodes pour commencer mon exploration de la théorie musicale. Le fameux gros Larousse rose de maman est une première source précieuse. A force d'en décortiquer les informations sèches et strictes, rebondissant de notion en notion, je finis par avoir une première vision assez correcte et assez complète. Une petite publication Assimil, somme toute assez mal faite, à force d'être explorée, reprise, essorée, me permet de comprendre beaucoup de choses.

Têtu et enflammé, j'étudie dans tous les sens, grappillant à droite et à gauche, reprenant, si nécessaire, cent fois le même paragraphe... Pour m'entraîner, je crée un jeu, un outil personnel : j'écris le nom des notes de trois gammes complètes sur de petites cartes. Après avoir soigneusement mélangé le jeu ainsi obtenu, je tire les cartes une à une et inscris, sur des portées tracées avec soin, les notes correspondantes. Je mène ce jeu comme un jeu de société, tantôt en clef de *sol*, tantôt en clef de *fa*, en cherchant à être toujours plus rapide. Cela marche, je suis bientôt très à l'aise. Certains écrits sur la théorie musicale, d'un abord très rébarbatif, me laissent de marbre. J'y grappille pourtant de-ci, de-là quelques informations. Il semble que la source d'apprentissage qui me va le mieux se situe ailleurs. Par exemple, dans certaines phrases attrapées au vol et au hasard dans les biographies... "Lors de son examen d'entrée, le jeune César Franck réalise la prouesse inattendue de jouer l'œuvre imposée en la transcrivant, à vue, d'une tierce..." Cette phrase m'invite à rechercher en quoi cette transcription est une prouesse : j'apprends toutes sortes de notions au passage, dans un ordre radicalement différent de toutes les didactiques programmées.

Autre exemple : lire au détour d'une histoire de la musique que Bach est l'inventeur du tempérament égal ne se borne pas à être, pour moi, un simple fait historique et une date à engranger en vue d'une possible question

d'examen ; cela marque le point de départ de toute une compréhension : celle du fonctionnement, des raisons et des limites du tempérament. J'en gagne, au passage, un immense respect pour Bach, une forme de relation qui n'a rien à voir avec le fait presque impersonnel cité par le livre d'histoire.

Pièce à pièce, un grand puzzle s'assemble, et même s'il manque ici et là quelques pièces, ou quelques secteurs entiers, l'image générale est cohérente et clairement lisible : j'en embrasse peu à peu le panorama.

Ma connaissance de la théorie musicale est, de nos jours encore, en pleine construction. Vivante, elle gagne en clarté et se centre sur mon travail. Elle s'adapte éventuellement aux rencontres, aux marottes ou aux contagieuses passions d'autres musiciens, mais surtout aux usages que j'en fais. Avec le temps, un tri s'est fait, et beaucoup de choses sues, victorieusement conquises dans les livres, se sont paisiblement endormies quelque part en moi – certainement prêtes à revenir au premier plan si j'en ai besoin.

La guitare

Un jour, papa réagit assez vite pour enregistrer un extrait musical qui passe à la radio. Un guitariste de flamenco joue une *soleá* versicolore.

Je l'écoute plusieurs fois, subjugué. Je découvre deux choses en même temps : que le flamenco, ma langue musicale maternelle, peut m'émouvoir autant que la musique classique dont je suis pétri, et que la guitare, mon instrument, peut prendre une dimension symphonique. Il s'agit des deux choses qui, justement, me manquaient si cruellement jusqu'ici.

L'enregistrement est incomplet, mais, aidé par certains des éléments culturels transmis par Fenoy, j'entreprends de "copier" ce morceau, son après son, écoutant en boucle des séquences de cinq ou six notes, rembobinant et décortiquant cent fois les mêmes quelques centimètres de bande (la brave époque des cassettes audio ! et j'avais si peur de voir la bande s'user et se déchirer !), chantant et cherchant la note suivante, mémorisant l'une après l'autre les perles sonores de ce chapelet exponentiel.

J'apprends par cœur le début du morceau. Mais je cale au-delà de la première minute. Je n'arrive plus à jouer ce que j'entends et, bien que cet exercice intensif ait considérablement affiné ma capacité à analyser les relations de cause à effet (d'oreille à doigts), je n'arrive plus à entendre tous les sons de la polyphonie et je ne sais pas à quelle technique attribuer les effets générés par ce guitariste de génie. De plus, le tassement de ma main gauche agrippée au manche, la grimace musculaire de mes doigts mal placés, l'inconfort de mon coude encastré dans mes côtes, mon petit doigt inutilisé depuis mes débuts... Tout cela me donne des crampes, des élancements et des douleurs qui m'empêchent d'aller plus loin.

Bizarrement, cela ne me décourage pas. Je décide de vaincre en premier lieu ma mauvaise habitude de négliger l'auriculaire gauche. A cette fin, j'invente des exercices dont je sais que la répétition quotidienne assurera l'efficacité ; je m'appuie sur un principe taillé sur mesure pour mon caractère, rencontré au détour lumineux d'une lecture : "Goutte à goutte l'eau use la pierre ; un seau d'eau de temps en temps n'a pas le même effet."

Peu de temps après, papa, qui est tenace dans ses recherches, ramène à la maison un disque tout neuf. Grande pochette blanche avec l'image détournée d'un guitariste et, en grands caractères, son nom : Ramón Montoya. C'est lui ! dès les premiers sons, je reconnais la *soleá*, le guitariste, l'enregistrement et même ses "cracs" caractéristiques des vieux soixante-dix-huit tours, dont je connais aussi par cœur les occurrences... Je découvre le morceau en entier, je découvre tous les autres morceaux du disque, je découvre la biographie du guitariste, je commence à cerner les spécificités de son jeu – mais surtout, je détaille l'image de la pochette.

La position de Montoya est frappante : au lieu de tenir sa guitare à l'horizontale, comme je le fais depuis toujours, il la tient dans la position originelle du guitariste flamenco.

Contrairement à la mienne, sa position libère le coude gauche, permet au dos d'être droit, aux deux épaules d'être équilibrées et, surtout, aux mains

et aux poignets de prendre une posture très naturelle, très efficace et très détendue. Dès que je l'essaie, cette position m'évoque de nouvelles possibilités. Une fois les inconforts des premières heures courageusement dépassés, la pratique confirme cette idée : les portes fermées s'ouvrent, les douleurs disparaissent, les techniques inaccessibles deviennent envisageables.

Mon travail quotidien s'intensifie : d'un côté, je persiste dans mon apprentissage note par note de la *soleá* de Montoya (les amis qui m'ont emmené en vacances à Sark cette année-là se souviennent encore avec épouvante de ma constance à écouter et répéter en boucle la même séquence...), tandis que, d'un autre côté, j'ajoute à mes "exercices pour l'auriculaire" d'autres entraînements, inventés au fil des jours et des difficultés techniques rencontrées pendant mes prospections. Dès que je me heurte à une chose que je ne sais pas faire ou qui me rebute, je conçois un exercice idoine et l'ajoute aux précédents pour le rendre indéfectiblement quotidien. C'est ainsi que se constitue, de jour en jour, une série de plus en plus précise, dont la nature et l'existence sont pour moi, d'emblée, aussi logiques et naturelles que les enchaînements d'exercices pratiqués en danse. Je veille à placer les choses dans un ordre de difficulté croissante, pour ne pas brutaliser mes muscles et mes articulations avant qu'ils ne soient chauds. Sensibilisé par mes innombrables heures de danse et par l'attitude qui en découle, je m'ingénie à respecter la logique physiologique des mouvements et des efforts ainsi qu'à éviter les contraintes délétères.

Cette série, publiée entre-temps, constamment développée et affinée, sert, de nos jours encore, d'indéfectible base à mon travail guitaristique quotidien.

Lorsque la *soleá* de Montoya me devient suffisamment familière, je commence à apprendre quelques-uns des autres morceaux présents sur le disque. Je mène toujours le même travail, acharné et solitaire, qui me devient de plus en plus facile. Le soir, je joue le morceau – dans son état présent – à papa. J'éprouve des joies immenses à entendre sous mes doigts ce que j'aime tant écouter sur les disques.

Un autre album m'apporte une jolie moisson de morceaux. Le jeu clair et posé de Román el Granaíno en fait un "professeur" parfait. Je commence à concevoir mes propres interprétations, en hybridant les habitudes des divers guitaristes que j'écoute et en les mêlant à ce que m'inspirent mes préférences personnelles... Je me constitue ainsi, en quelques années, un large répertoire.

Pour l'instant, les parcelles de créativité que m'offrent les structures précises du flamenco me suffisent. Lorsque je m'aventure sur le terrain de la création musicale pure, c'est le grand vide.

Ma technique s'affine. Je découvre que certains morceaux que j'ai appris peuvent se jouer autrement. Je distingue ce principe étrange : un niveau technique élevé permet d'aborder les choses par les chemins simples auxquels un niveau inférieur ne donne pas accès... Je travaille principalement à l'oreille, mais je scrute toutes les photos, tous les documents qui me tombent sous les yeux. Telle pochette de disque montre l'ongle du pouce particulièrement long d'un guitariste, telle autre photo illustre par hasard un mouvement qui me manque... J'explore ces voies avec curiosité, je teste diverses longueurs d'ongles, j'adopte certaines nuances, j'en rejette d'autres. Je commence à fréquenter les boutiques spécialisées, mais je m'y sens mal à l'aise. On me regarde d'un œil bizarre, comme l'extraterrestre que je suis, jeune, venu de nulle part, sans recommandation d'un quelconque professeur. J'essaie des instruments, pour le plaisir, mais aucun d'entre eux ne me "parle" vraiment. J'écoute et observe les guitaristes en visite, je les entends s'étonner de la longueur de mes ongles, me suggérer de la réduire ou d'utiliser d'autres doigtés : aussi étonnant que cela puisse paraître, il est rare que j'adopte leurs conseils. Quelque chose en moi est posé sur des rails, alors que je suis à peine sorti de l'adolescence et que ces guitaristes ont plusieurs décennies d'avance sur moi.

Pour l'instant, je ne pense pas du tout au concert. Jouer pour d'autres personnes que les membres de ma famille m'inquiète. Bien évidemment,

personne ne m'y force, personne ne me contraint à "montrer aux invités ce que je sais faire", cette torture bien connue de milliers d'enfants et d'autant d'invités hypocritement enthousiastes à l'heure de l'horrible démonstration de crinclin ou de flûte à bec.

Ma croissance de musicien se déroule comme mon enfance : dans un écrin de confiance, sans mise en porte-à-faux, sans mise à l'épreuve, sans pression et sans crainte. Un jour, pour la fête organisée dans la grande salle de la Ménagerie de verre en l'honneur des quatre-vingts ans de Jerome Andrews, Carole revient à Paris. Pendant la soirée, elle nous raconte qu'elle se réinstalle dans la capitale avec l'intention de monter une troupe. Sa question est claire : qui est prêt à travailler, dès le lendemain, avec elle ? Delphine, Emilie (la sœur cadette de Delphine) et Eléonore sont d'emblée partantes. De mon côté, j'insiste : je ne suis plus danseur, je suis guitariste. "Très bien, dit Carole sans considérer cela comme un écueil, alors viens avec ta guitare !" Je suis un peu perturbé. A ma remarque prudente que je n'en suis qu'au stade du travail technique, elle répond simplement : nous travaillerons nos techniques ensemble, toi en tant que guitariste, nous en tant que danseuses.

Carole est visionnaire, ce que je ne sais pas encore : bien qu'un peu inquiet, je prends le métro avec Eléonore, dès le lendemain matin, pour tenter l'expérience. Carole mène d'une main de maître ces séances de trois heures, me laissant travailler et observer ce que font les danseuses.

En peu de temps, je sens que je fais partie d'un tout. Nos préparations techniques, nos échauffements, nos séries d'exercices ont lieu en commun, et lorsque "les filles" se mettent à improviser, je m'y mets en même temps, tout naturellement. La prospection créatrice fusionne dès les premiers instants. Au fil des semaines, des danses et leurs musiques prennent forme : un solo avec Eléonore, un autre avec Emilie, un troisième avec Carole.

Carole et moi travaillons cette première *siguiriya*, que j'extrapole du répertoire flamenco, avec une intensité toute particulière. Je la rejoins tous les jours dans une toute petite salle où nous répétons, avec Delphine qui prépare

une autre danse sur une autre musique. C'est un travail de fourmi ; les heures de labeur commun s'entassent, les sensations, les habitudes, les émotions s'installent. Nous préparons chaque détail, je découvre un métier. Je fais une affiche avec des lettrines autocollantes, des ciseaux et de la colle. On m'achète mon premier costume de scène, un Kenzo noir que je ne quitterai plus... Dans les derniers jours de décembre a lieu ma toute première prestation publique. Je fais la connaissance d'un compère dont j'ignorais l'existence : le trac.

Le public est enthousiaste. Ce qui n'avait d'autre ambition que d'être montré lors d'une unique représentation est immédiatement remis sur le métier.

Nous préparons un nouveau spectacle. Cette fois, je fais la musique pour une danse réunissant Delphine et Carole (Eléonore et Emilie mettent au point une danse de leur côté). Nous œuvrons sur tous les plans : les chorégraphies, les musiques, les costumes, les prospectus. Je prépare de grands rideaux sur lesquels je peins, en trompe l'œil, un complément de mur pour camoufler deux ouvertures présentes en fond de scène dans la salle choisie.

Je commence à inventer de la musique, avec un fort accent flamenco. Au cours des répétitions, l'œuvre, issue d'improvisations communes, se cristallise, se fixe, devient millimétrée, maîtrisée dans tous ses détails. Là aussi, l'accueil du public, conjugué à l'intense satisfaction de créer et de présenter ce type de spectacle, nous incite, tout naturellement, à enchaîner les créations.

Plus j'avance, plus il me semble que ma guitare Contreras commence à montrer ses limites. Bien que prudent (ne pas lui attribuer de défauts avant d'obtenir confirmation qu'il ne s'agit pas d'éventuelles faiblesses de ma technique), j'envisage de la remplacer. Papa et maman se montrent prêts à me soutenir si je trouve un instrument qui me satisfait davantage. La boutique de la rue du Château n'existant plus, j'entreprends de visiter les autres magasins parisiens. Voyant que je suis prêt à dépenser une certaine somme, on me fait essayer des instruments haut-de-gamme. A mon grand étonnement, aucun ne me paraît réellement supérieur au mien. J'indique ce que

je recherche, on me regarde d'un air dubitatif. Surtout, on cherche à me faire comprendre deux choses : que c'est à moi de m'adapter à l'instrument (et non l'inverse) et qu'une guitare inconfortable est un gage d'efficacité de l'entraînement ("qui peut le plus peut le moins, si tu maîtrises un instrument difficile, cela veut dire que tu maîtrises tout l'instrument").

Bien que très jeune et ne disposant pas des connaissances qui me permettent, aujourd'hui, de réfuter totalement ces deux arguties très répandues, je ne me laisse pas démonter et je continue ma prospection. J'élargis le cercle de mes recherches. Mais tous les instruments qu'on me propose me semblent trop gros, trop lourds, presque inertes. Je n'ai que mon oreille pour me guider, mais je ressens très nettement – bien qu'empiriquement – que les guitares des musiciens dont je fréquente assidûment les enregistrements sont plus légères, plus fines, plus vivantes.

Le fait qu'aucune guitare essayée ne corresponde à mon attente devrait m'inciter à remanier celle-ci. Il n'en est rien, je suis mû par un instinct impassible. La patronne de l'une des boutiques finit par résumer la situation à sa manière : "La guitare que tu cherches n'existe pas. Tu devrais te la construire toi-même." Elle se veut un tantinet cynique, elle sera prophétique – à son insu certainement.

Alors je patiente et tâche de tirer le meilleur parti de ma Contreras. Je commence à essayer toutes sortes de cordes différentes, j'apprends au passage qu'elles peuvent transfigurer une guitare (dans un sens ou dans l'autre), j'apprends à discerner ce qui m'apporte le meilleur son et le meilleur confort, j'apprends, surtout, à ne pas tenir compte de ce que disent les vendeurs ou, même, les autres guitaristes, car il me paraît évident que je suis le seul à pouvoir trouver l'alchimie juste entre mon jeu, mon goût, ma main et ma guitare...

Un jour, arrivé bien trop en avance, je me promène dans le quartier autour de l'hôtel où Carole et moi répétons. Au 8 de la rue Grégoire-de-Tours, je passe devant une boutique un peu délabrée, totalement désuète,

où, à la bordure d'un bric-à-brac insondable, se pressent quelques personnes. J'aperçois plusieurs guitares anciennes. Cela me donne le courage de pousser la porte et de me glisser dans ce huis clos un brin mystérieux. Je suis gentiment hélé, d'un ton qui laisse penser que je suis un habitué, par un immense monsieur, vêtu d'un costume trois-pièces de couleur crème, tout droit sorti de chez Proust, un de ces hommes à la carrure impressionnante, au regard profond, à la bienveillance souriante, dont on sent, dès le premier contact, qu'ils ont vécu une longue et riche histoire.

Alain Vian, le frère de Boris Vian, expert en guitares anciennes, passionné de jazz, musicologue pointu, humoriste guitryesque, a vu passer chez lui à peu près tout ce qui s'est fait en matière de guitare et de guitariste. Il n'a pas une réputation angélique ; avec moi, il sera d'une générosité sans faille. Il me fait essayer, dès ma première visite, une vieille Ramirez de la fin du XIX^e siècle, une pure merveille, une guitare d'elfe, tendue comme un tambour, légère comme une plume, sonore comme une cathédrale. En quelques minutes, j'obtiens la confirmation que mon intuition était juste, que ma recherche n'était pas vaine, que tout ce qui m'avait été dit était faux, que les guitares anciennes sont non seulement légères et douces, mais aussi confortables – et que la guitare que je cherche existe. Alain Vian sait que je ne pourrai jamais acheter cette Ramirez hors de prix, alors il m'en fait profiter le plus qu'il peut. Et, à chacune de mes visites, il me fait essayer quelque chose de nouveau ; il me réserve des instruments reçus pour expertise, il me raconte des histoires de guitares et de guitaristes (de Django Reinhardt à Segovia, il a vécu au quotidien avec chacun d'eux) et, même, de luthiers. Il est, pour moi et mon appétit de guitare, une mine inépuisable. Grâce à lui, rencontré au détour d'une déambulation imprévue, des éléments décisifs de ma personnalité guitaristique se mettent en place.

De temps en temps, papa et maman passent le saluer. Il aime beaucoup Delphine. Un jour, je lui achète une toute petite guitare, fin XIX^e également, la seule à ma portée. Un soir, il me fait jouer pour ses clients, en leur

annonçant qu'il y a longtemps qu'ils n'ont pas entendu un tel guitariste. Je suis bouleversé, car je sais qu'il en a vu d'autres... Tel autre jour, il m'offre, triomphalement, un capodastre ancien, en ébène, comme je rêvais d'en trouver depuis plusieurs années. Puis il m'apprend à toujours commencer par humer, par la rosace, l'odeur qui émane de la caisse d'une guitare, et à l'analyser, comme celle d'un vin. Un soir suivant, il m'offre un paquet de partitions, des tablatures manuscrites, faites à la plume. Il me dit : "Ce sont peut-être des autographes de Tárrega." Je n'y crois pas trop, mais je photocopie ces partitions et prends un certain plaisir à les déchiffrer. Ce sont mes tout premiers pas dans l'univers de la guitare classique.

Malheureusement, le grand et bel Alain Vian décède quelques années après. Je n'ai jamais eu la possibilité, comme je l'espérais, de lui acheter un instrument aussi miraculeux que la vénérable Ramirez essayée, le premier soir, dans son échoppe.

C'est à peu près à la même période qu'un de mes élèves*, un monsieur passionné de guitare classique, me donne une cassette qu'il a enregistrée pour moi. J'y retrouve certains des morceaux (encore un heureux "hasard" !) présents sur les partitions offertes par Alain Vian. Je découvre, sous les doigts de Narciso Yepes, combien la guitare classique me touche. Mais pour l'instant, je reste auditeur.

En cours d'année 1990, Carole repart vers Venise. Laissés un peu orphelins, Delphine et moi prenons en charge les préparatifs du prochain spectacle

* Très tôt, j'ai voulu donner des cours de guitare. Après avoir fait un joli prospectus, je commence à recevoir quelques élèves. Puis je me rends chez certains autres, n'hésitant pas, dans mon zèle, à traverser Paris pour quelques francs. De fil en aiguille, j'enchaîne des centaines de leçons et me mets à développer, pas à pas, une "méthodologie" que je qualifie de physiologique. C'est ainsi que je rencontre quelques miracles guitaristiques, des personnes (enfants ou adultes) nées pour jouer de la guitare, un peu rebutées par l'apprentissage traditionnel, qui se mettent à fleurir. Elles me renforcent, chaque jour, dans ma conviction que pour jouer de la musique il faut... jouer. Et construire une technique tellement solide et tellement respectueuse qu'on l'oublie très vite.

de la compagnie baptisée par nos soins "Atelier de création chorégraphique et musicale Carole Catelain". Sans perdre de temps à tenter de cerner la viabilité du projet, nous louons une salle, préparons une représentation, un programme, plusieurs danses... il me faut prospecter scrupuleusement pour découvrir comment l'on contacte la presse, comment l'on officialise ce genre d'événement. N'ayant pas suivi de formation dans ce domaine, je ne passe pas par les procédures et les hiérarchies habituelles ; la différence qui en découle nous ouvre certaines portes auprès de nos interlocuteurs.

Pas à pas, j'assimile les activités administratives liées à cette entreprise. Je prends en charge, dans l'ordre d'apparition, les comptes, les déclarations, les papiers. Papa me donne de nombreuses indications, je cherche les autres, j'appelle des comptables, je lis des notices. Nous faisons notre premier envoi en nombre, j'apprends à gérer un fichier. Les réservations se multiplient, je découvre la billetterie. Carole arrive quelque temps avant la représentation avec ses danses, qu'elle a préparées à Venise. Ce nouveau spectacle est un vrai succès. Carole repart, définitivement, mais Delphine et moi avons compris que notre métier est là. Au cours des mois suivants, nous fondons l'Atelier de création chorégraphique et musicale Fusion. Je découvre et exécute, une à une, toutes les démarches officielles nécessaires à la création de la compagnie, depuis l'écriture des statuts jusqu'à l'ouverture d'un compte bancaire.

Delphine cherche des salles, travaille aux décors, passe des heures à choisir des tissus, à les coudre. Nous invitons d'autres artistes, nous recherchons des spécialistes et nous les gagnons à notre cause : tel éclairagiste vient faire la création lumière, tel photographe travaille à nos photos ; Jeanne Moreau lit un texte, rédigé par une jeune écrivaine, en ouverture de l'une de nos danses. Les régisseurs des théâtres nous soignent, nous recommandent aux directeurs d'autres salles. Notre public est fidèle, les journalistes sont séduits, les portes de l'international s'ouvrent. Et cela ne s'arrête plus.

Delphine et moi, après notre enfance main dans la main, nous retrouvons unis dans un enivrant travail de fourmi. Et pris dans un tourbillon

qui nous entraîne toujours plus loin, toujours plus haut. Je compose sans arrêt, nous montons un spectacle après l'autre, nous multiplions les heures et les lieux de répétitions. Parfois, nous arrivons le matin dans un grand studio délabré de la porte Dauphine et ne repartons qu'à la nuit tombée, après des heures entières de travail, dans la lumière frileuse de quelques néons. D'autres fois, nous nous retrouvons à six heures du matin dans un petit studio à Convention, pour répéter deux heures, avant l'arrivée de ceux qui louent à des horaires "décentés". La puissance de Delphine devient fascinante. Nous vivons nos vies, chacun de notre côté, mais nos heures les plus créatives, les plus constructives, les plus inspirantes, les plus précieuses, nous les passons ensemble, presque chaque jour. Parfois, Eléonore et Emilie travaillent avec nous. D'autres fois, c'est mon amie, chanteuse, qui, pour un temps, se joint à nous. Delphine et moi sommes invités pour des représentations à Nîmes (où Carole s'est finalement installée), à Saint-Etienne (où nous irons jouer chaque année en décembre), un peu partout en France, puis en Espagne, en Suisse...

La lutherie

Après les répétitions, nous allons souvent au cinéma. Pendant les préparatifs du spectacle avec mon amie chanteuse – qui passait quelques mois à Paris en tant que jeune fille au pair – nous allons voir un film tout juste sorti, *Un cœur en hiver*, de Claude Sautet. J'y vais pour les acteurs, j'y rencontre la lutherie, j'en reviens avec une nouvelle appartenance. Dans ce film, la lutherie, qui n'est que l'arrière-plan de l'histoire, est traitée avec amour et respect. Elle est montrée comme l'univers dans lequel vivent les protagonistes, sans chichi, comme si cela allait de soi. Pour moi, c'est une révélation. Je reste quelques jours dans un état étrange, fait des émotions transmises aussi bien par les comédiens que par les ambiances de facture instrumentale. La précision des actes, la finesse des opérations, les conséquences presque magiques que peut avoir un petit geste, le calme qui régit les interventions, la

concentration radieuse qui en émane... tout cela me fascine. Je retrouve des sensations rencontrées chez Alain Vian, ou au détour d'une lecture, mais elles ont trouvé une nouvelle signification.

Je n'ai pas encore cerné ma volonté de devenir luthier, mais, dans les jours qui suivent, je ressors un gros ouvrage, *Le Grand Livre de la guitare*, de Mary Anne et Tom Evans, dans lequel je retrouve tout un chapitre dédié au travail du luthier José Luis Romanillos. Je dévore ce passage, je décortique chaque détail, je bois chaque photo. Puis je lis tout le livre, dont je découvre qu'il documente, de manière amoureuse et précise, toute l'histoire cosmopolite de mon instrument.

Je fais le tour de tous les écrits dont je dispose, mais je me rends compte que je n'en apprendrai pas beaucoup plus par ce moyen-là. Je feuillette le catalogue de l'ADAC : je n'y trouve rien de satisfaisant. Internet n'existe pas encore, je ne rencontre aucune personne susceptible de me renseigner, j'avance à tout petits pas, mais, étrangement, je ne suis pas du tout pressé.

Ma première idée est d'aller, à nouveau, dans les boutiques parisiennes. Je commence par celle tenue par la dame qui m'assurait que la guitare de mes rêves n'existait pas, car je sais qu'un luthier y travaille de temps en temps. Il n'y est pas lorsque je m'y rends. On m'accueille sans grand enthousiasme quand j'explique ce qui m'intéresse. Plus exactement : on s'emploie à me décourager. On m'explique que la lutherie est un métier difficile, auquel il faut se consacrer exclusivement depuis toujours. On en vit mal, alors à quoi bon ? Il faut savoir choisir : soit on est un bon guitariste, soit on est un bon luthier, on ne peut pas faire les deux. En lutherie, on se blesse, on se casse les ongles, les luthiers ont les mains abîmées... Autant de choses dont je sais, aujourd'hui, qu'elles sont totalement fausses. Ces dires ne me découragent nullement : j'ai appris, pour ce genre de choses, à ne faire confiance qu'à ce que j'expérimente personnellement. De plus, mes lectures et l'expérience acquise grâce à Alain Vian me rendent très sûr de moi.

Je vais au Salon de la musique pour rencontrer la plupart des facteurs de guitare français. Leur accueil est glacial, leurs argumentaires sont uniformément fallacieux. Cependant, je regarde les outils, je grappille quelques informations perdues au milieu des vidéos vantant les qualités de tel ou tel produit.

Chacun de ces luthiers, alors (et c'est particulièrement drôle) qu'ils sont, pour la majorité, autodidactes, me dit : "Si tu veux vraiment devenir luthier, il faut que tu commences par une formation de menuisier (trois ans), puis que tu affines ton apprentissage par une formation d'ébéniste (deux ans), puis que tu te rendes dans une école de lutherie pour faire une formation «violon» (trois ans) puisqu'il n'y a pas d'école de lutherie «guitare»... alors tu pourras revenir me voir et entrer en apprentissage chez moi..."

Quelque temps plus tard, en vacances dans les Grisons, en Suisse, avec mon amie Franziska, je feuillette les pages jaunes régionales. Je me souviens d'avoir rendu visite à un jeune facteur de guitares, quelques années auparavant, à Coire, la capitale du canton. Je trouve deux noms, deux numéros de téléphone. J'appelle "pour voir"... il n'y a personne, je referme l'annuaire. Désireuse de m'aider, mon amie appelle un facteur de pianos qu'elle connaît et lui explique ma recherche. Là aussi, elle se heurte aux explications les plus décourageantes. Il lui explique que personne ne vit de ce métier, et que les deux luthiers de Coire sont des dilettantes.

... Je ne suis pas pressé, je ne renonce pas davantage à mon projet qu'à la manière de le réaliser. Je ne me contenterai pas d'un compromis, une confiance profonde règne : un jour, je parviendrai à mes fins, à ma manière.

Quelque temps plus tard, papa et moi sommes à Coire. Incité par un ami libraire, je retourne vers la boutique du luthier rencontré quelques années auparavant. J'y vais presque négligemment. J'ouvre, sans aucune arrière-pensée, la porte vitrée (on ne passe pas ce genre de seuil en se disant : ceci est un instant décisif...), je plonge dans un univers fait de couleurs, d'odeurs et de sons qui correspondent exactement à ma vision onirique de la facture instrumentale. L'homme qui travaille, penché sur une guitare ouverte, les

main dans le corps de l'instrument, tenant un outil fin et longiligne, lève la tête et me salue simplement.

Je viens de faire la connaissance de Werner Schär. Après quelques politesses d'usage de part et d'autre, je lui décris l'objet de ma visite, comme je l'ai fait, déjà, des dizaines de fois, d'un ton presque badin tellement je m'attends à la réponse :

“... Et me montreriez-vous comment vous construisez une guitare ?

— Oui.”

Je reste bouche bée.

Dans ma vie, les grands événements arrivent généralement par la petite porte, sans tambour ni trompette.

Je reprends mon souffle :

“Dès cet automne, à la rentrée ?

— D'accord.”

Nous convenons encore de quelques détails, et je repars, dix minutes à peine après être arrivé.

Pour mes proches, tout semble aller de soi. Je ne recontacte pas Werni pendant les semaines qui suivent, mais je m'organise afin de pouvoir m'absenter de Paris pendant un certain temps. A la fin des vacances d'été, je ne reprends pas mes activités parisiennes, j'ouvre officiellement une parenthèse de quelques mois. En septembre, je m'installe chez mon amie chanteuse, Franziska, mon premier amour d'adulte, qui habite à trente kilomètres de Coire. Une fois installé, je rappelle Werni. Pendant quelques jours, il atermoie. Puis il me donne un premier rendez-vous dans son atelier. Depuis, je sais qu'il ne s'attendait pas, à l'époque, à ce que je mette véritablement en œuvre le projet évoqué au printemps. Il me reçoit un après-midi et me montre diverses choses, à la manière d'une petite visite touristique. Mais ce *sightseeing* ne m'apporte rien de plus que mes lectures. Il s'en rend compte. Il se rend compte que je ne suis pas un vacancier venu collecter des cartes postales. Soudain, je le vois qui sort une pile de bois doré et la pose sur un établi. Et puis il va chercher son

précieux rabot et le pose à côté. Et il me dit : “Tiens, voici du bois, voici mes outils : mets-toi à construire une guitare. Je suis en train d'en construire une moi-même, je peux donc te faire voir tous les gestes, toutes les étapes ; mais JE NE PEUX PAS T'APPRENDRE CE MÉTIER, JE NE PEUX QUE TE LE MONTRER.”

Merveilleux Werni ! Il vient de me livrer la formule même par laquelle je peux, dorénavant, décrire ma vision du maître, celui qui vous accompagne, pas à pas, sur le chemin de l'apprentissage, de plain-pied avec la vie, sans vous précéder, sans vous assommer d'une méthodologie préconçue, sans vous distraire de votre cheminement en préemptant votre force vive pour une suite d'examens, sans vous imposer de questionnaires à réponses multiples ni de parcours chronométrés...

Notons qu'il ne m'a pas tendu du bois de qualité médiocre et des outils de pacotille : il a mis dans mes mains, dès l'abord, ce qu'il y a de meilleur.

Werni ne m'a prescrit aucun exercice préliminaire, à blanc ou sur des matériaux de rebut. Je n'ai pas eu, comme certains apprentis, à “me faire la main”, à me traîner dans les bas travaux, à réaliser cinquante pièces identiques avant de passer aux choses sérieuses. Werni m'a confié ses outils sans commencer par un cours théorique. Il m'en a dit les noms, sans me faire passer le fameux test du “et ça, tu sais ce que c'est ?”.

Il m'a montré un geste, une action, et il m'a passé l'outil.

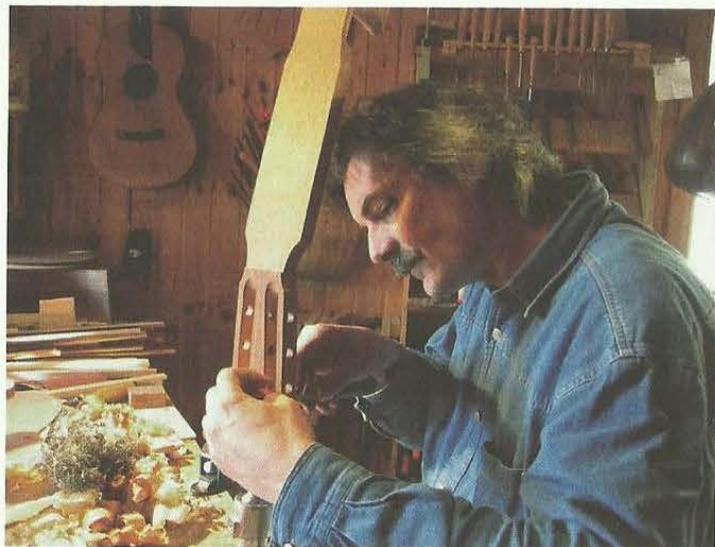
Il est resté à mes côtés pour observer ce que j'allais en faire. Le cas échéant, il a corrigé ou complété ce que je faisais. C'est tout.

Dès ce premier jour de travail avec Werni, j'apprends à percevoir les différentes nuances sonores rencontrées en tapotant diverses planchettes d'épicéa. A cette époque, je n'ai pas, bien évidemment, l'expérience qui me permet, aujourd'hui, de “prévoir” les états par lesquels passera le bois, au cours de sa métamorphose, avant d'aboutir aux caractéristiques sonores de l'instrument terminé. Mais, incité par Werni, je suis mon instinct, mon goût – et les quelques avis que les bois choisis lui inspirent.

Ensuite, il m'apprend à utiliser la varlope pour assurer une jonction absolument parfaite des deux planchettes qui forment la table. C'est un travail long et minutieux, qui fait appel à tous les sens du luthier. Je découvre les copeaux, j'apprends à décrypter les informations qu'ils nous livrent.

Enfin, Werni me montre comment utiliser une presse pour coller ces deux planchettes, sur lesquelles je dessine, ô instant magique, la forme de la guitare ! J'utilise à cette fin des gabarits : j'apprends qu'ils sont des descendants directs de ceux du grand Torrès, et que Werni a suivi une formation auprès du luthier José Luis Romanillos – celui-là même dont j'ai décortiqué le travail dans le livre du couple Evans ! C'est ainsi que s'achève l'une des journées les plus fructueuses et les plus décisives de ma vie.

Je rentre chez Franziska, habité d'une joie, d'un enthousiasme et d'une "impatience" indomptables. Au cours des semaines suivantes, un rythme régulier et merveilleux s'installe ; je prends le train presque tous les jours, je travaille avec Werni, je déjeune d'un pique-nique immuable (entre les



outils et les copeaux, dans l'atelier silencieux et odorant), je rentre le soir, fatigué, heureux et reconnaissant. Pas à pas, je gagne la confiance de Werni : notre amitié se construit à mesure que ma guitare prend forme. Il me confie la clef de l'échoppe, pour que je puisse travailler en dehors de ses heures de présence. Du coup, je commence à accueillir les clients qui passent lorsque je suis seul. Mes expériences précédentes et l'amour inconditionnel que je porte à tout ce qui se fait dans cette boutique me permettent d'être immédiatement opérationnel. Werni est ravi.

Un après-midi, je suis seul, et j'ose prendre en main une guitare construite par Werni, juste arrivée pour révision. L'occasion ne s'est encore jamais présentée, je ne connais de lui que la guitare dont il mène la construction devant mes yeux. J'ouvre le couvercle de l'étui. La guitare est magnifique, en bois d'olivier ; dès que je la soulève, je retrouve la sensation de sustentation éprouvée avec la Ramirez d'Alain Vian.

Je joue quelques notes et suis saisi d'un grand émoi. Confort, esthétique, sonorité, puissance, légèreté : tout cet instrument me bouleverse. Je ne m'attendais pas à cela. Je ne m'attendais pas à rencontrer pareille chose ici. J'étais en train de découvrir la compétence de Werni, me voilà en train de découvrir qu'il est un luthier de la trempe de Torrès.

Au cours de nos heures de travail commun, voyant que les choses qu'il me dit me "parlent", voyant que je les assimile et les applique avec tendresse, il m'explique de plus en plus de nuances, il me montre de plus en plus de "secrets". J'apprends à affûter les outils jusqu'à en faire de véritables rasoirs, à régler les rabots avec tant de précision qu'aucune force n'est nécessaire pour obtenir des copeaux parfaits – gage de non-violence envers le bois.

Car Werni m'apprend à ne jamais brutaliser la matière, à ne jamais contraindre le bois, à le comprendre et à le "sentir" avant de le travailler, à observer le sens de ses fibres pour éviter de "passer" en force. Je constate avec ravissement qu'il fait appel à la même finesse lorsqu'il joue de la guitare. Il se concentre de tous ses sens pour produire des sons aussi ciselés,

aussi soignés que les pièces de bois qu'il façonne sans impatience. Je comprends qu'on m'a évidemment raconté des balivernes et qu'être un luthier de haut niveau n'empêche en aucun cas d'être un guitariste accompli ; de toute évidence, les deux métiers se complètent, s'enrichissent mutuellement, affinent notre conscience de leurs implications réciproques.

Le calme nécessaire à la lutherie s'empare de moi. Les jours passent avec une grande douceur, une grande régularité. Entre septembre et décembre, ma première guitare vient au monde. Avec elle s'achève la mission que je m'étais fixée, celle que Werni avait acceptée. Il est temps de tout ranger, de rentrer à Paris et d'inventer un avenir, une direction à prendre avec le nouveau monde que je tiens dans mes bras. Quitter l'atelier, quitter ce quotidien, me séparer de Werni me chagrine au plus haut point. Lui-même (qui a, jusqu'ici, apprécié la solitude de son atelier) ne cache pas une tristesse qui m'émeut. Je m'accorde quelques semaines de réflexion. Le quotidien parisien reprend ses droits. Delphine et moi partons à Nîmes jouer un spectacle mis au point en quelques jours. C'est l'occasion de passer sur scène, pour la première fois, avec cette guitare de facture personnelle.

Ces représentations confirment une impression qui me tenaille depuis que je suis parti de Coire : cette guitare, bien que très belle, ne correspond pas à mon attente. Pour l'instant, je ne m'imagine pas les conséquences heureuses de ce constat. Il m'accable, me taraude.

Courant janvier, je retourne voir Werni. Nous décortiquons ensemble les causes de mon insatisfaction. Il est formel : je dois construire une seconde guitare. Le fait qu'il me soit impossible de me réinstaller longuement à Coire ne lui paraît pas rédhibitoire : il m'invite à acheter des outils, à aménager ma chambre en conséquence et à travailler chez moi. Il a, lui-même, commencé de la sorte, sur la table de sa cuisine. Sa conviction entraîne la mienne. Dans le même après-midi, ma décision est prise : nous choisissons du bois dans son stock. Je note quelques cotes, je copie à main levée certains schémas, Werni m'offre un de ses précieux pieds à coulisse. Rentré à Paris, j'explore les boutiques

du faubourg Saint-Antoine, souvent accompagné par papa. J'y trouve, l'un après l'autre, tous les outils dont j'ai besoin. Je glane, de-ci, de-là, quelques informations ; mon cousin ébéniste m'oriente vers certains fournisseurs, dont je gagne la bienveillance et quelques conseils. Ces messieurs un peu âgés sont ravis de rencontrer un jeune homme plein d'ardeur, de respect et de suffisamment de désuétude pour s'intéresser sincèrement à leur expérience.

Ma chambre se remplit de copeaux. Je dois aspirer chaque soir pour ne pas envahir toute la maison ou détériorer les appareils et les livres engrangés dans mes armoires. Je travaille plusieurs heures par jour, en sus de mes autres activités. Je n'ai presque rien oublié des procédures, des gestes et des chronologies appliqués chez Werni – certes une unique fois, mais avec passion. Et lorsque j'ai un doute, je consulte les innombrables photos prises dans l'atelier de Coire ou, dans certains cas, je téléphone à Werni. Pour pouvoir m'envoyer certains documents, il s'achète un fax...

J'avance à grands pas. Un soir, je rentre tard de répétition, il y a un mot sur la table d'harmonie dont je viens d'incruster la rosace : "Compliments pour la beauté et la précision de cette incrustation, papa." Ma famille suit mon avancée étape par étape, et serre les dents dans les moments bruyants ou poussiéreux. Il y a quelque chose de magique à voir une guitare naître dans ma chambre. Un soir, Eléonore et moi allons au cinéma, voir un petit film charmant, *Mauvais garçon*. Dans ce film apparaît un guitariste, et l'on entend *Adelita* de Tárrega. Cette musique nous séduit, nous habite dans les heures suivantes. Je me souviens que j'en ai la partition, dans la liasse de tablatures offerte par Alain Vian. Je la ressors et me mets à la déchiffrer, avec grand bonheur. Incidemment, je viens de faire mes premiers pas dans la musique classique pour guitare. Ce mouvement ne s'arrêtera plus, j'apprends les morceaux les uns après les autres. Werni se pique au jeu et transcrit en tablatures, pour moi, certains morceaux. Je sais déchiffrer une partition traditionnelle, mais je me sens plus libre avec une tablature. Le dévouement de Werni me touche.

La construction des éléments de ma guitare est presque achevée. Je n'ai pas acheté de gros outillage : pour le pliage des éclisses et l'assemblage final, j'emporte les pièces terminées chez Werni. En avril, je commence le vernis, monte les cordes et découvre que, cette fois, je tiens dans les mains la guitare que je désirais... Werni en inspecte la construction, le vernis. Et me propose de devenir son associé, ce que j'accepte avec beaucoup d'émotion.

Nous convenons de mon retour à Coire pour deux mois, après les vacances d'été. Mais en chemin, ma vie change complètement. Franziska et moi nous séparons, je rencontre une jeune femme qui m'apprend à me servir de mes ailes, mais qui ne peut voler à mes côtés. Déjà très malmené par ces événements, je dois, le cœur gros, annoncer à Werni que je n'ai plus d'hébergement en Suisse.

Ce qui caractérise Werni, c'est sa capacité à prendre immédiatement les choses en mains lorsque sa tribu est concernée. "Aucun problème, répond-il. Viens, on te logera. Mais ne renonçons pas au projet." Je fais mes valises, et je pars.

Werni et sa famille viennent de s'installer dans une maison, à dix kilomètres de la ville. J'y suis accueilli à bras et à cœurs ouverts, comme le quatrième fils du foyer. Un quotidien féerique se met en place. Je me lance dans la construction d'une troisième et d'une quatrième guitares. Je prends en charge certaines réparations, Werni me guide là où je manque de pratique. Profitant de mon expérience de la scène et des médias, je m'emploie à susciter l'intérêt de la presse et du public pour le travail de Werni. Je suis heureux de voir que cette "campagne" porte quelques fruits. A l'atelier, nous travaillons dans un certain silence. Mais le soir, puisque nous habitons ensemble, nos conversations, auxquelles se mêle Cecilia (son épouse), deviennent de véritables voyages, toujours plus intimes, toujours plus profonds. Je découvre la sagesse qui habite Werni et qui est pour moi, parfois, décisive.

En plus d'être mon maître, il devient l'ami le plus vrai, le plus intense que j'aie jamais eu. Une véritable instance, une protection. Et cette tendresse

venue du ciel est réciproque, et la joie qui en découle nous renforce et nous porte tous les deux. Ce conte de fées s'est prolongé. Les années ont passé, notre lien ne s'est jamais distendu, notre partenariat s'est renforcé, nous avons, tous deux, pris beaucoup de décisions et d'orientations nouvelles, mais jamais sans nous consulter mutuellement. Nous nous téléphonons presque tous les jours. Et s'il nous est impossible de communiquer, nous savons que nous sommes là l'un pour l'autre, inconditionnellement.

Je ne puis achever ce chapitre consacré à la lutherie sans parler de mon premier élève, Jean-Marie. Un soir, au cours de l'une de nos conversations, pris d'un de ces accès de reconnaissance qui me submergent bien souvent, je dis à Werni : "Comment ferai-je pour, un jour, te rendre autant que tu m'as donné ?" La réponse de Werni est limpide : "Tu ne peux rendre ce qui t'a été donné, alors fais-toi une mission de le transmettre." Conscient de l'importance de cette mission, je décide d'attendre une rencontre me permettant



de la réaliser. Un jour, un jeune homme m'appelle. Recommandé par un ami commun, il m'explique qu'il aimerait apprendre à la fois la guitare et la lutherie. Comme à tous les luthiers, on me fait régulièrement cette demande. Cette fois, le contact est agréable, je propose à Jean-Marie de venir, dans un premier temps, faire de la guitare.

Au cours de nos leçons, nous abordons régulièrement le sujet de la lutherie. Il regarde mes outils, mes bois, mes photos, mes livres. Un jour, sans "rendez-vous", nous décidons d'aller dans le faubourg. Je l'accompagne, il achète son premier matériel. Il choisit du bois dans mon stock, je lui confie certains de mes outils. Son petit appartement se transforme en camp retranché pour luthier passionné. En quelques mois, tandis que notre confiance s'installe et que notre amitié se sculpte, Jean-Marie construit sa première guitare et montre son aptitude innée. Je l'accompagne avec la rigueur et la tendresse rencontrées chez Werni. Jean-Marie aura la chance de recevoir des commandes dès sa deuxième et sa troisième guitares.

Le théâtre

Au même titre que les concerts, le théâtre a, depuis toujours, fait partie de ma vie. Ce que j'ai décrit de notre conduite au concert s'applique, bien évidemment, également au spectacle. Dès les premières fois, fasciné et jubilant, je me suis ingénié à observer et à décortiquer tous les fonctionnements et tous les rituels du théâtre, depuis le ballet des ouvreuses jusqu'aux saluts sous les applaudissements, en passant par les trois coups, le jeu du rideau et celui des acteurs, leurs entrées et leurs sorties, le principe des actes, etc.

Souvent, surtout à Lézan, chez mes grands-parents, où la famille se trouvait réunie, nous faisons, comme tous les enfants, "des pièces de théâtre", auxquelles nous conviions toute la maisonnée.

Un peu plus tard, ayant entendu et enregistré à la radio une diffusion intégrale de la délicieuse pièce *Le Mot de Cambronne* de Sacha Guitry, nous décidâmes de l'apprendre et de la jouer en famille. J'écoutai et réécoutai la

pièce jusqu'à savoir imiter la moindre des intonations de Sacha Guitry, dont j'avais choisi le rôle.

Il en alla de même pour *Topaze*, de Marcel Pagnol. Papa en possédait un enregistrement réalisé dans les années 1960. Il devint, pendant plusieurs mois, notre disque favori. A force de l'écouter et de le disséquer, nous finîmes par le connaître par cœur, scène par scène, inflexion par inflexion.

Par la suite, je me fis une spécialité d'apprendre les sketches de mes humoristes favoris et de les produire devant le public familial. Plus tard encore, nos amis Zelda et Némoto pratiquant le théâtre en amateur avec leurs parents, Eléonore et moi fûmes régulièrement mêlés, avec beaucoup de plaisir, à leurs préparatifs. Pris au jeu, j'ai même rédigé une pièce à leur intention, *Le Cheval noir*.

Malgré tout cela, je n'ai jamais envisagé de pratiquer le théâtre en tant que comédien.

Quelques années plus tard, lors des mêmes vacances avec Franziska, dans les Grisons, où je feuillette les pages jaunes régionales à la recherche du numéro de téléphone de Werni ; notre amie Kristine, jeune Allemande avec laquelle nous sommes venus de Paris, m'explique qu'elle prépare – avec les élèves de son cours de théâtre – une pièce d'après Shakespeare. Elle m'explique, également, qu'ils recherchent un musicien pour ce spectacle.

La proposition me plaît d'emblée. Dès le retour à Paris, je rencontre la petite troupe et son metteur en scène, Giancarlo. Le contact est bon. On me prévient que Giancarlo n'est pas toujours commode. Je ne constate rien de tel, je suis impressionné par sa compétence, par son professionnalisme, par sa rigueur – qui rappelle celle des métiers scéniques "à risque", tels la danse ou le cirque. Lorsqu'il me demande de jouer, je fais appel aux techniques d'accompagnement que j'ai développées pour la danse, en y ajoutant l'attitude musicale que m'inspire, sur le terrain, la présence de partenaires qui *parlent*.

Cela plaît à Giancarlo. Nous décidons de collaborer sur ce projet.

Au cours des heures de répétition, j'observe Giancarlo avec beaucoup d'attention ; le métier de metteur en scène, que je découvre, se met à me fasciner.

Après l'unique représentation de cette pièce, je reste en contact, plus ou moins soutenu, avec Giancarlo. Nous nous invitons mutuellement à nos spectacles, mais aucun nouveau projet ne se dessine.

De son côté, Delphine travaille avec un ami commun, qui dirige une petite compagnie et un petit théâtre parisien, en plein cœur du bâtiment désaffecté des frigorifiques de la SNCF, loué et rendu vivant par un fourmillement d'artistes en tous genres. Nous y répétons de temps en temps. Delphine chorégraphie quelques spectacles de cette compagnie. Puis on me propose de la rejoindre et de participer à un double projet. L'alchimie marche bien, je compose et interprète toute la musique des deux spectacles. La compagnie connaît justement une restructuration. On nous propose d'y entrer. Ce que nous faisons avec enthousiasme. Il n'y a pas vraiment de hiérarchie, tout le monde porte de grandes responsabilités et les rôles se partagent – ou se choisissent. Peu de temps après, la décision est prise de peaufiner la salle, d'en faire un vrai petit théâtre et d'organiser un festival. La compagnie est cimentée par une grande rigueur et par l'amitié profonde que se portent ses membres. Notre ACCM Fusion s'y associe, nos spectacles sont créés et présentés en commun. Je passe un cap important avec l'aide de Werni : celui de l'utilisation d'un convertisseur numérique relié à ma guitare. Ma musique prend une nouvelle dimension, je fonde l'electroclassic® et en dépose la charte*. Je vivrai six ans dans ce théâtre, avec Delphine et nos deux sœurs, presque au quotidien. Nous répétons tôt, avant les autres, vers sept heures du matin.

* Par le terme electroclassic® est désigné le genre musical reposant sur les principes suivants :

- hybridation entre la musique classique et l'électronique ;
- chacune des notes est jouée par l'instrumentiste au moment où on l'entend, la machine intervenant sur la conversion des sons, mais non sur leur production ni sur leur nombre ;
- les techniques de studio ne sont utilisées que pour optimiser la qualité des rendus ou des enregistrements, mais nullement pour superposer des pistes enregistrées séparément.

Et nous repartons, souvent au milieu de la nuit, en bouclant la salle après une journée de festival.

Je m'y initie à tous les métiers du théâtre. Car nous y faisons *tout*. La cuisine. La couture. L'accueil du public. La gestion du stock, du magasin, des lampes. L'installation des gradins. Le montage des lumières. Le démontage des lumières. Les maquettes de prospectus. Les corrections de texte. La construction des décors. La conception des costumes. La peinture. La mise en scène. L'écriture. La musique. Les chorégraphies. Les réparations. Les courses. La programmation. Les castings. La comptabilité. Les répétitions. L'administration. Les affiches, la billetterie, les programmes.

J'y suis tour à tour musicien, régisseur, compositeur, barman, caissier, directeur, correcteur, technicien, téléphoniste, professeur, producteur, répétiteur, menuisier, designer, interprète, soudeur, électricien, découpeur de gélatine, teneur d'échelle, chargé de relations publiques, rongé de trac, plein d'allégresse...

Pour notre festival, j'ai l'idée de faire venir la troupe de Giancarlo. Cela fonctionne bien, et Giancarlo devient l'un des fidèles de notre structure.

Un jour, tandis qu'il présente un spectacle avec une nuée d'élèves, il me prend à part et me dit : "André, aurais-tu envie – au pied levé car le musicien initialement prévu vient de nous lâcher – de faire la musique de mon prochain spectacle ? La première est dans trois semaines ; après, nous t'emmenons au Festival d'Avignon. Seras-tu assez fou pour dire oui ?" Ma confiance en Giancarlo est aussi grande que mon désir de travailler avec lui. Partir au Festival d'Avignon m'enchante. Relever le défi de composer et de mettre en place une heure trente de musique dans un laps de temps aussi court m'excite. J'accepte.

Lors du premier week-end de répétition, je demande à Giancarlo et sa troupe de me présenter la pièce une première fois. Je reste simple spectateur. La pièce, de Xavier Durringer, me surprend et me touche. Lors du deuxième filage, je fais quelques propositions musicales, posées çà et là. Lors du troisième passage, j'achève de composer la musique. Nous sommes

remués et heureux. Après les premières parisiennes, nous partons en Avignon.

Nous jouons un mois durant, tous les soirs. Je suis aux anges : découvrir Avignon et ses traditions est, entre les mains de Giancarlo, un bonheur de tous les instants. L'année suivante, nous revenons avec deux spectacles et une troupe élargie. Je ne suis plus seulement un invité, je suis devenu l'un des membres de la compagnie. Dans de nombreux domaines, l'expérience acquise sur le terrain me permet, au quotidien, dans le plus grand naturel, de prendre en charge des rôles qui sortent du cadre de mes attributions initiales.

La part de responsabilité que Giancarlo me confie grandit de jour en jour. Notre relation devient franchement amicale. Je le considère comme le meilleur des capitaines, je suis fier d'être officier à bord de son navire. Plus je l'observe, plus je suis impressionné par la multitude et l'intensité de ses compétences. Il sait animer, par un travail méticuleux, par une empathie silencieuse, le meilleur en chacun d'entre nous. Après ce second Festival d'Avignon, l'exploitation des spectacles commence. Il faut professionnaliser et structurer la compagnie. Bien qu'allergique aux papiers, j'en deviens l'administrateur.

Mon quotidien se partage entre l'ACCM Fusion et mes deux autres compagnies. Mais, sauf si cela correspond à une date de représentation, je mets un point d'honneur à travailler une semaine par mois avec Werni.

Au fil des années, le visage des compagnies évolue : tandis que l'une est mise en sommeil, je quitte l'autre, "mon" théâtre, sur un gros désaccord avec son président, laissant sur place six années de ma vie.

Mais Giancarlo et moi continuons à monter des spectacles main dans la main. Tout n'est pas toujours rose, nous connaissons les crises, les accidents, les annulations, les trahisures, la presque faillite, mais aussi la bravoure, l'abnégation, la passion, la reconnaissance, le succès...

Dans l'adversité comme dans la joie, le lien qui nous unit se resserre. Aujourd'hui, nous n'envisageons plus de faire de spectacles l'un sans l'autre,

ni de passer une journée sans nous parler. Nous avons fondé une nouvelle compagnie, choisi de nouveaux partenaires, endossé tous les rôles, investi tous nos moyens, fait valoir notre expérience et nos compétences afin de créer sans concessions, d'éperonner la réussite et, par-dessus tout, de rester fidèles à notre éthique.

Le journalisme, l'écriture

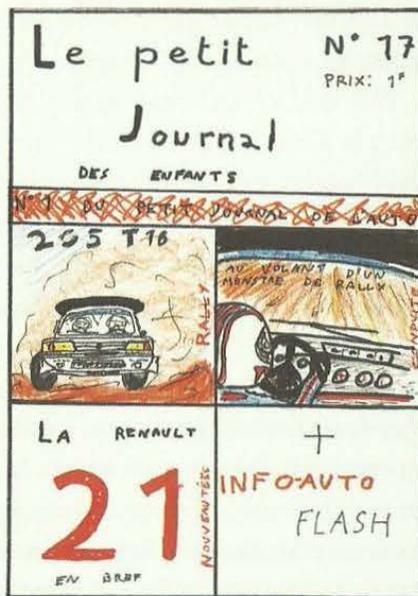
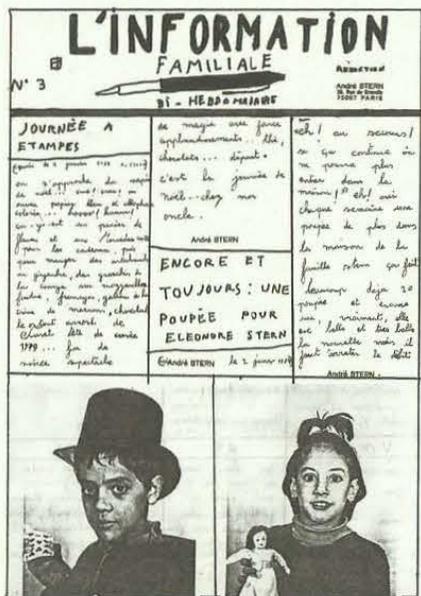
J'ai, de tout temps, vu mon papa écrire ; les livres ont toujours fait partie de notre paysage, et, parmi eux, il m'a toujours été naturel d'en trouver quelques-uns écrits par lui.

Dès mon plus jeune âge, j'ai joué à écrire. Parfois à côté de papa. J'ai confectionné d'innombrables volumes en pliant et en remplissant des feuilles de papier. Parfois, je les cousais au milieu avec l'aide de maman, pour en faire de "véritables" livres que je remplissais de zigzags réguliers et, plus tard, de lettres éparses. On ne m'a jamais expliqué les notions de couverture, de titre, de page de garde ou de quatrième de couverture : la simple observation les a rendues évidentes dès le début.

Plus tard, j'ai consacré un petit fascicule à chacun de mes centres d'intérêt : à la Rome antique, à "Toco" mon robot en Lego (auquel j'inventais toute une histoire), à la dinanderie, aux voitures, au Leica, à la Simca 1100, à mon dragster, à la photo et à pratiquement toutes mes autres préoccupations, qu'elles soient durables ou non. J'ai, également, écrit de très nombreuses histoires. En général, après le premier brouillon, je me donnais la peine de les calligraphier proprement, voire de les dactylographier. Je veillais à la mise en page, au respect des règles typographiques, à l'utilisation de papier plus épais pour la couverture. J'avais toujours le même plaisir à regarder et reregarder le fruit de mon travail. Très tôt également, je me suis découvert un penchant particulier pour le journalisme. J'ai toujours adoré les journaux, les revues, les gazettes. Papa en recevait quelques-unes, dont je décortiquais systématiquement la forme, avant même de savoir en déchiffrer le fond.

Dès que j'ai su écrire, j'ai conçu et réalisé, tout seul, une dépêche d'information familiale, régulièrement expédiée à mes grands-parents. Là aussi, j'apportais une grande attention à la "charte graphique", à l'insertion de photos (généralement prises à l'automate du *Bon Marché*), à l'immuabilité du "design" et des rubriques. J'engageais maman comme corédactrice et Eléonore comme illustratrice. C'est par cette *Information familiale* que j'ai goûté aux joies de mes premiers bouclages... Quelques années plus tard, inspiré par quelques lectures délicieusement désuètes, j'ai fondé *Le Petit Journal des enfants*, dont Eléonore était l'unique destinataire.

Je travaillais d'arrache-pied à trouver des idées d'articles, à les rédiger dans un langage sciemment adapté "aux enfants", à les illustrer en couleurs, à livrer le petit journal dans les délais. De temps en temps, je prenais grand plaisir à "moderniser" le design de l'ensemble et à l'annoncer par une bannière "nouvelle formule" placée en travers de la couverture.



J'avais environ quinze ans et ma passion pour l'automobile battait son plein ; Némó (de quelques années mon cadet) entreprit de diffuser auprès de ses connaissances, des membres de sa famille et des clients de son père, un petit journal culturel nommé *L'Hebdomadaire*. J'en fus tout d'abord lecteur. Puis je proposai à Némó de créer un supplément d'une page, consacré à l'automobile. Il accepta et je me mis à rédiger ce feuillet supplémentaire, que je nommai *GAZette d'échappement*. Là aussi, je mis le plus grand soin à créer et à peaufiner la charte graphique et les rubriques. Je développai une calligraphie qui s'approchait de l'écriture d'imprimerie et mis au point un "ton" et un style d'illustration spécifiques.

L'aventure m'entraîna plus loin que prévu. De son unique page initiale, la *GAZette* passa progressivement à quatre, voire huit pages. La rédaction des articles me prenait beaucoup de temps, tout comme la réalisation des illustrations. Les lecteurs posaient des questions très pointues auxquelles je mettais un point d'honneur à répondre, même s'il m'en coûtait de longues heures de recherches. Mais ce qui me prenait le plus de temps, c'était la mise en forme de l'ensemble. Perfectionniste presque maniaque, je passais des heures entières à calligraphier mes articles, sans tolérance pour les lignes irrégulières ou penchées. Puis, une fois le journal photocopié en noir et blanc, je créais des pochoirs pour colorer, en série, mes illustrations ! (Ce qui impliquait une préparation en conséquence desdites images, à la manière des bases pour coloriage.)

Ma *GAZette d'échappement* devint une véritable obsession. L'ampleur de l'entreprise, la quantité des rubriques (dont un feuilleton qui me permettait de donner libre cours à un côté plus romantique...) conjuguées à la nécessité de tenir le délai hebdomadaire m'amènèrent à consacrer six jours par semaine à cette tâche (je m'accordais un repos le mercredi, jour de sortie officielle) et à connaître mes premiers vrais stress.

Némó, de son côté, s'essoufflait également. Nous passâmes à un rythme bimensuel. Puis le journal s'éteignit doucement, sur un dernier numéro solitaire de *GAZette d'échappement*. Il m'en reste un souvenir ému, et une certaine fierté. Je vous en livre quelques pages :

Quelque temps plus tard eut lieu notre premier spectacle. Ma passion pour la musique, tout d'abord parallèle à celle pour l'automobile, passa, dès lors, au premier plan. Pendant deux ou trois ans, écrire s'est limité, pour moi, à la rédaction quotidienne de quelques lignes ou de quelques pages dans mon journal intime. Depuis janvier 1986, pas une seule journée ne se passe sans que je consigne, simplement et systématiquement, les événements et les sentiments que je traverse.

C'est à la suite de mon premier gros chagrin d'amour que je me suis remis à écrire, lors de mon premier séjour dans la famille de Werni. Je pensais "simplement" romancer les amours croisées et orageuses que je venais de traverser ; en quelques semaines, j'assistai, presque à mon insu, à la naissance d'une histoire, d'un paysage, d'un univers totalement cohérents, séducteurs, venus de nulle part. Je m'en sentais le simple reporter et, parfois, le spectateur ahuri. Comme pour la musique que je compose, je me sentais (et me sens toujours) happé par une "chose" utilisant mon travail comme intermédiaire vers une forme visible, sans être du tout ma création.

Sans trop me demander quelle serait la suite, j'entrepris de taper tout l'écrit sur le premier ordinateur de notre entreprise, nouvelle recrue contemporaine de cette incroyable période. Même mis en forme et méticuleusement aligné en "times" comme savait le faire la machine, mon manuscrit couvrait encore près de deux cents pages. J'en restai bouleversé.

La dernière main à ce manuscrit à peine mise, une idée encore plus inattendue se mit à faire le siège de mon esprit. Je m'assis directement à l'ordinateur et l'écrivis d'un trait, découvrant, avec surprise, qu'un style s'imposait à moi. Contrairement à mes tentatives d'adolescent, j'avais la sensation que ce style, certes influencé par mon amour pour Proust, Balzac, Camus, etc., cessait de se cantonner à les imiter gauchement.

Pendant la gestation de ce deuxième manuscrit, je me rendis compte qu'il prenait, tout naturellement, la suite du précédent. Je m'appliquai donc

à en assurer aussi bien le rattachement que l'indépendance, afin que l'on puisse lire les deux histoires aussi bien l'une sans l'autre que l'une à la suite de l'autre.

La brèche de l'écriture était rouverte. Chaque jour, j'écrivais au moins une page de fax à Werni et sa famille. J'y racontais, en allemand, mon quotidien et mes sentiments ; une sorte de petit frère public de mon journal intime, à la forme plus soignée. J'écrivis également deux longs articles sur Werni, destinés à la presse des Grisons. Puis, peu de temps après, je rédigeai tous les textes de son site Internet. Il me fallait être concis et abordable tout en respectant les attentes, les exigences, les désirs de Werni et Cecilia : ce défi me plut, tout comme de remettre mille fois l'ouvrage sur le métier.

Ecrire en allemand occupait une bonne part du temps laissé libre par la musique, le théâtre et les spectacles. Pendant les répétitions, il m'arrivait de mettre chaque pause à profit pour modeler, en pensée, des phrases en attente ou en gestation.

Guinevere, jeune femme virtuose de l'allemand, cinéaste et auteur, m'écrivit un de ces soirs-là. Elle m'avait vu lors d'une émission à la télévision suisse, et elle voulait me poser quelques questions. C'est ainsi que commença la plus grande aventure d'écriture bicéphale que j'ai jamais connue. Ce qui avait commencé comme un échange de correspondance se développa en épopée épistolaire. Bien qu'ayant chacun une vie professionnelle chargée, nous nous précipitions, dès le matin, sur nos ordinateurs, pour lire ce que l'autre avait écrit. Et, parfois, la rédaction des réponses, ruminée toute la journée, nous amenait jusqu'au milieu de la nuit. J'étais (et suis encore) terriblement flatté que Guinevere partage cette fièvre, cette intimité créatrice, ce jeu impétueux, ce rythme endiablé. Cette déferlante d'écriture s'acheva le jour où nous nous rencontrâmes. A moins que ce ne fût l'inverse ?

Les années suivantes furent consacrées à l'enivrante rédaction de deux derniers volumes, et à celle, plus prosaïque, de divers petits articles et textes en allemand.

C'est encore grâce à Guinevere que je suis tombé amoureux d'une forme moderne d'écriture publique : le forum Internet. J'ai découvert, un soir, presque par hasard, que les lecteurs de sa rubrique hebdomadaire commentaient ses écrits au fil d'un forum. Les discussions y étaient brillantes. Je commençai par observer les acteurs et les habitudes de ce microcosme, puis j'y entrai à mon tour, inventant tout un personnage, très métaphorique – probablement un peu trop pour le pragmatisme de certains habitués –, qui fit son trou avec constance. Je connus la même impatience, la même fièvre, la même curiosité qu'à l'époque de la correspondance avec Guinevere. Sauf que, cette fois, l'anonymat était complet et l'écrit public.

Je ne suis pas resté très longtemps actif sur ce forum, mais j'ai pris goût à cette forme de communication. Elle réveillait en moi l'amour pour le journalisme. Presque inconsciemment, je jouais avec l'idée imprécise de conjurer certains de mes mondes préférés : ordinateur, musique, guitare, écriture, journalisme, Internet... Je pus bientôt constater que l'étrange processus cité plus haut s'était, une fois de plus, mis en marche dès l'apparition de ce nouvel intérêt : à mon insu, tout l'univers avait conspiré pour me concocter une proposition tangible. Je rencontrai un nouveau forum, francophone, consacré à la guitare. Je m'y sentis tout de suite heureux, et m'y installai avec enthousiasme.

En plus du plaisir de communiquer publiquement, d'écrire au sujet de mon instrument bien-aimé, je découvris celui d'apporter une aide concrète et désintéressée à toutes sortes de guitaristes passionnés, venus de tous les horizons. Pendant trois mois, je m'appliquai à répondre à toutes leurs questions, à peaufiner aussi méticuleusement la forme que le fond de chacune de mes contributions, à affiner une éthique où la rigueur ne devait avoir d'égal que la clarté et l'absence d'*a priori*. Je passais des heures à réfléchir à chaque idée, à polir chaque texte, à préparer, insérer et commenter des illustrations très ciblées.

Ce forum étant, par définition, un lieu de cosmopolitisme (on y rencontre des guitaristes de toutes les origines, de tous les âges, de tous les niveaux ;

on y côtoie tous les types de guitares, donc toutes les sortes de musiques), j'y trouvai un terrain idéal pour mon travail de comblement des clivages absurdes que beaucoup de guitaristes entretiennent jalousement, oubliant que la guitare est, historiquement, le plus hybridé, le plus évolutif et le plus diversifié des instruments.

Abolir le racisme entre les familles de guitares, abattre les cloisons entre les débutants et les avancés, lancer des ponts entre les générations, permettre aux amateurs et aux professionnels de profiter les uns des autres, faire tomber le voile de certains secrets de Polichinelle... tel fut mon travail. L'équipe de modération remarqua assez vite mon travail. Trois mois après mon entrée dans cette communauté, je reçus un courrier de Didier, le rédacteur en chef du magazine associé au forum. Il me proposait de travailler dans son équipe. De manière inattendue, un rêve d'enfance devenait réalité. Je fus aux anges. Je publiai quelques articles, puis Didier me proposa d'y adjoindre un cours mensuel. Cela me permit d'adapter ma série d'exercices aux possibilités du multimédia. Le travail amorcé dans le forum trouva, dans le magazine, une continuité toute naturelle ainsi qu'un rythme précis et régulier.

Quelques mois plus tard, j'entrai au comité de rédaction du magazine. Et lorsque Didier devint directeur de l'entreprise, il me nomma rédacteur en chef.

Les techniques fondatrices

Lecture, écriture et mathématiques sont, sans aucun doute, les techniques fondatrices de la culture occidentale.

Sans l'outil qu'est la lecture, je n'aurais, par exemple, jamais pu mener les apprentissages autonomes qui ont fait de moi la personne que je suis aujourd'hui. Mais ce sont, justement, ces trois techniques de base, du fait de leur omniprésence, qui peuvent s'acquérir de la manière la plus naturelle qui soit, sans aucune nécessité d'intervention extérieure. Nous avons, tous, appris notre langue maternelle à notre manière et à notre rythme. Au même titre que nous avons appris à marcher, ou à employer à bon escient les mimiques et les gestuelles de notre culture. Sans méthode, sans organisation extérieure ; par simple observation, par vigilante écoute, par sincère imitation du monde alentour. On sait également que si l'on vous abandonne demain au milieu d'une tribu parlant une langue inconnue, vous comprendrez et parlerez cet idiome en quelques mois, même s'il n'y a pas d'écriture, pas d'école et pas de leçon numéro un... Personne, donc, ne s'étonne que vous ayez appris votre langue maternelle de façon implicite, à votre manière, à votre rythme, au cœur de votre famille. Pourquoi devrait-on, alors, trouver étonnant que j'aie appris à lire et à écrire de la même manière ? Beaucoup de parents témoignent, au quotidien, du fait que leur enfant savait lire avant d'entrer à l'école, alors qu'eux-mêmes ne lui avaient rien appris. Il est surprenant qu'aucun d'entre eux, en faisant ce constat (qui apporte la preuve que je suis loin d'être un cas isolé), n'ait imaginé que les choses pourraient continuer à aller de la sorte dans tous les autres domaines, à un moment ou à un autre, si on laissait l'enfant libre de ses rencontres et de ses découvertes entre-reliées.

Pourquoi trouve-t-on normal d'agir comme si la faculté d'apprendre par soi-même se bornait aux domaines de la marche, de la parole et de la lecture ?!

Les débuts de la lecture

Vers trois ans, regardant intensément une page d'écriture, je m'exclamai : "Oh ! il y a des œufs et des coquetiers !" Maman et papa, intrigués, s'approchèrent. Je leur montrai du doigt la combinaison des caractères "C" et "O" !

Voilà : les premiers signes d'écriture que j'ai rencontrés étaient C et O. Je suis probablement le seul sur Terre à avoir commencé de la sorte, et il vous paraîtrait certainement aberrant d'imposer à tous les enfants de la planète une méthode commençant par C et O... mais alors... quid de celles qui commencent par A et B ?! Si je décris ici comment j'ai acquis ces techniques fondatrices, c'est précisément pour souligner qu'il y a autant de manières d'apprendre qu'il y a d'individus. Aussi naturelle qu'elle soit, la manière qui fut la mienne n'est en aucun cas généralisable. Pas davantage qu'une quelconque autre méthode. Peu après, je constatai la présence d'œufs sans coquetiers et de coquetiers sans œufs. Puis celle d'œufs avec une queue (Q) et de queues sans œuf (I), etc. Je voulus savoir de quoi il s'agissait. Et on me l'expliqua sans fioritures. Comprenant le rôle de ces signes, je voulus connaître le nom de chacun d'entre eux ainsi que le son correspondant ("Comment ça souffle ?", demandai-je...).

Mon premier jeu fut de les repérer. Ce faisant, je remarquai qu'il y avait des groupes de lettres, et on m'expliqua, de manière toujours aussi dépouillée, de quoi il s'agissait. Ainsi, dès trois ans, je sus décrypter les mots. Cela devint même une occupation favorite. J'en rencontrais partout, et je m'employais à les déchiffrer : "llll... lllllll... lllllllvvv... lllllllvvvrrrr... lllllllvvvrrreee... livre !"

Papa et maman acquiesçaient. Personne ne commentait, personne n'applaudissait, personne n'émettait de "bravos" enthousiastes. Personne, non plus, ne suggérait un autre rythme, un autre mot, une autre manière. Et personne ne s'alarma de l'apparente stagnation de mon niveau de lecture pendant de nombreuses années. Cinq ans, six ans, huit ans... d'autres se seraient arraché les cheveux sur la tête, se seraient demandé "mais André

saura-t-il lire un jour ?!" en auraient fait un problème, une pathologie, une obsession. Papa et maman avaient une pleine confiance. Pour n'avoir aucun doute, il leur suffisait d'observer mon quotidien florissant comme une corne d'abondance, et mon incoercible force d'apprentissage dans l'ensemble des domaines qui me préoccupaient.

A cela s'ajoutait qu'ils ne voulaient pas risquer de piétiner, par ignorance, un processus invisible. Bien les en prit ! Vers huit ans – je m'en souviens comme si c'était hier –, j'ouvris le petit volume *La Famille Flopsaut* de Beatrix Potter et le lus couramment. A haute voix. Sans stade intermédiaire. Maman me l'avait lu mille fois, je ne parlais pas à l'aveuglette. Et pourtant, je restais moi-même déconcerté par la facilité avec laquelle je "sentais" les mots en les rencontrant. Je ne les déchiffrais plus, j'en voyais le son. Je saisis un autre livre d'elle, *Sophie Canétang*. Celui-là, j'étais loin de le connaître par cœur. Mais, là aussi, la lecture coulait toute seule. La maturation avait eu lieu à couvert, intérieurement, silencieusement.

Ce nouvel outil me ravissait. Je le mis à l'épreuve sur d'autres livres, pris au hasard.

Le premier "vrai" livre que je lus, quelques jours plus tard, fut *Un condamné à mort s'est échappé* d'André Devigny. L'histoire, que papa m'avait brièvement racontée quelques années auparavant, me fascinait au point que je confectionnai, comme l'auteur, des cordes à base de tissu et de fil de fer. Je doute que cette histoire fasse partie des premières lectures habituellement recommandées...

Ensuite, je m'attaquai aux *Mémoires d'un âne* de la comtesse de Ségur. Vous connaissez la suite.

Premières notions mathématiques

S'il est vrai que les mathématiques avancées nécessitent un apprentissage spécifique, la *sensation mathématique*, elle, s'installe toute seule. En ce qui me concerne, comme je l'ai décrit précédemment, toutes les notions d'addition,

de multiplication et de division me sont devenues familières par la manipulation et la combinaison des plots sur les briques Lego.

Cependant, j'avais abordé le calcul bien avant, d'une manière complètement personnelle ; les faits sont rapportés par mes parents, je n'en ai aucun souvenir, ils sont très caractéristiques. Assis à table, vers 4 ans, je regardai mes deux mains et dit : "5 est la moitié de 10." Fermant les pouces, je poursuivis mon observation : "4 est la moitié de 8." Continuant à replier des doigts, symétriquement, je terminai mon décompte : "3 est la moitié de 6... 2 est la moitié de 4... 1 est la moitié de 2." Il est particulièrement intéressant de noter que j'ai abordé le calcul par la division. L'école n'offre qu'une seule première approche : l'addition, imposée à des millions d'enfants, pourtant chacun potentiellement détenteur d'une logique différente.

Pendant quelques années, j'ai glané, incidemment, par les moyens les plus anodins, une grande quantité d'outils mathématiques de base : une phrase, entendue au détour d'une conversation (" $5 \times 5 = 25$ "), des observations personnelles (le nombre 80 contient vraiment quatre 20, "20 %" dit de lui-même "10 pour 50" donc "1 pour 5", il reste toujours 2 œufs dans la boîte de 6 lorsque maman en cuisine 4...), des situations du quotidien (la monnaie rendue par les commerçants, un de mes gros centres d'intérêt !), de petites astuces fournies par l'entourage (utiliser 10 et faire une soustraction pour les multiplications par 8 ou 9...), etc.

Avec les années, mon besoin de maîtriser certaines notions mathématiques s'est précisé. Je voyais souvent maman faire des additions sur une feuille de papier. A ma demande, elle m'expliqua comment elle procédait. Le jeu me plut énormément et je tins, pendant quelque temps, à additionner tout ce qu'il était possible d'additionner. Par exemple les prix des articles pendant les courses, quitte à retarder un peu le passage en caisse...

Maman me montra également comment elle faisait les soustractions et les multiplications. Mais ces jeux-là, pour lesquels je ne trouvais aucune application pratique dans mon quotidien, ne me plurent pas, et je les laissai

de côté. Plus tard, j'assimilai, sur le terrain, les calculs géométriques nécessaires à la dinanderie, puis les opérations mathématiques permettant de maîtriser certaines lois d'optique pour la photographie. Mon intérêt pour l'algèbre, apparu un peu plus tard, était apparenté à mon jeu incessant avec la mécanique, les outils et l'informatique. Mes deux professeurs, cités plus haut, mon oncle et un ami anglais, ont très vite constaté que je buvais comme du petit lait les exemples rapportés à des situations et des utilités de mon quotidien.

L'écriture

Le tout premier outil que je saisis fut un stylo. A peine capable de le tenir, je dessinais déjà. Sur de vraies feuilles blanches que l'on glissait devant moi, et que l'on changeait dès que j'avais fini. Le plus grand sérieux était apporté à cette activité. Je m'installais à mon petit bureau, et le rituel était toujours le même. Mes parents se tenaient près de moi (pour manipuler les feuilles, ranger les dessins terminés, etc.), me consacrant toute leur attention mais, bien évidemment, ne commentant ni n'intervenant jamais. Je ressentais leur présence, je n'avais nul besoin d'attirer leur attention. Une fois le jeu terminé, on rangeait le stylo et je passais à autre chose. Comme papa l'explique par ailleurs, le jeu de dessiner et de peindre du petit enfant, pour peu qu'il soit entièrement respecté, consiste à manipuler quotidiennement les Figures primaires qui s'imposent à lui – comme elles s'imposent à chaque enfant. Or il se trouve que les caractères de l'alphabet latin sont, tous, apparentés à ces Figures primaires. Au même titre que l'enfant, arrivé à un certain stade de son évolution, joue avec les ressemblances qu'il constate entre les Figures primaires et les objets de son quotidien, cette parenté entre les lettres de l'alphabet et ces signes familiers l'amuse prodigieusement.

Pour moi, ce jeu prit plusieurs aspects. D'un côté, je m'amusais à combiner des lettres et à tâcher de déterminer le son qui en résultait. Ne parvenant généralement pas à trouver de rapport avec un vocable connu – et pour

cause ! –, je me tournais vers les "grands", qui, alors, produisaient les sons les plus curieux... Au passage, je gagnai de nouveaux amis très divertissants : les digrammes. Par ailleurs, je prenais un grand plaisir à reproduire, lettre à lettre, certains titres de livres ou certaines enseignes. Armé de mon stylo, je me souviens avoir passé un très long moment à transcrire sur ma feuille le titre complet d'un livre de papa. Je pus, ensuite, le déchiffrer et fus ravi de constater que cela voulait réellement "dire quelque chose".

Un troisième jeu consistait en l'écriture de petites missives destinées à mes grands-parents ou à la communication quotidienne (liste de commissions par exemple, ou mot pour le retour de papa). Pour ce dernier jeu, j'appliquais trois méthodes différentes. Soit je demandais à maman de m'épeler le mot que je voulais écrire ; soit je dictais la phrase à maman en lui demandant de me l'écrire pour que je puisse la recopier ; soit, un peu plus tard, je rédigeais tout le message de manière phonétique avant de le faire corriger par un "grand" et de le copier "au propre" (il était très important pour moi que le message soit parfaitement correct au moment de son arrivée chez le destinataire). Dans les trois cas, la différence entre la phonétique primaire



que j'imaginai et la manière d'écrire que l'on m'indiquait m'amena à rencontrer de nouvelles notions : l'orthographe et la grammaire.

Ces deux nouvelles venues me demandèrent un peu d'accoutumance. Elles m'apparurent presque empiriques, et, en tout cas, régies par des lois complexes et mystérieuses. Ma première manière de les assimiler fut donc passive. Cependant, lorsque papa et maman relisaient, à ma demande, les brouillons que je voulais recopier au propre, ils prenaient le temps de m'expliquer le pourquoi et le comment des corrections qu'ils apportaient. Loin d'être redoutées comme source de châtement, les fautes servaient de tremplin à toutes sortes de compréhensions. Pas à pas, je gagnai en familiarités et en références. J'avais, bien sûr, mes prédilections : infinitif du premier groupe, "s" au pluriel et terminaisons en "ent" furent parmi mes premiers fidèles... Le processus était lent. Lorsque, au bout de quelques années, je me mis à lire couramment, mon savoir-faire en grammaire et en orthographe fit un bond en avant. Cependant, la vraie maîtrise de ces outils ne me vint que beaucoup plus tard, avec les langues étrangères. Les règles que je rencontrai au fur et à mesure de ces apprentissages (surtout en ce qui concerne l'allemand et le latin) fournirent un socle stable à ma connaissance du français. C'est d'ailleurs ainsi que se développa mon amour de la grammaire, de l'orthographe et de la syntaxe – ainsi, d'ailleurs, que celui de la typographie et de la ponctuation.

Les langues

L'existence d'autres langues a toujours été naturelle pour nous, parce que papa parlait allemand avec ses parents – lorsqu'ils venaient en visite ou lorsqu'il leur téléphonait.

Je ne comprenais que les quelques mots dont j'avais demandé la traduction, mais je reconnaissais assez clairement le sens général de la conversation, grâce aux inflexions, si familières, de sa voix. Parfois, papa accueillait en stage des étudiantes étrangères. Elles nous emmenaient au parc, dans

des expositions, etc., et c'était l'occasion de passer du temps avec des personnes parlant un autre idiome. C'est à dix ans que je fus, pour la première fois, dans la situation d'apprendre réellement une langue. Je passai un mois chez Bertrand, dans sa maison près de Cologne. Il m'emmenait partout avec lui ; chez notre ami maître verrier ; aux répétitions de sa compagne cantatrice ou à celles de "son" trio ; à la fête foraine ; à ses conférences ; chez un ami passionné de trains miniatures ; dans le café où œuvrait un prestidigitateur... je l'observais s'occuper de ses abeilles, j'appris à utiliser sa mobylette, je m'occupais avec ferveur du poulailler et des poules, et, le soir, je jouais avec les enfants et les jeunes du village. Aucune des personnes que je rencontrai et fréquentai au cours de ces journées riches et neuves ne parlait français. J'étais immergé dans l'allemand, et Bertrand m'aidait à apprendre, chaque jour, un mot, une phrase, une notion nouvelle. La construction particulière de la langue allemande ne me prenait pas au dépourvu : j'avais maintes fois entendu papa traduire pour maman, à haute voix et mot à mot, des écrits et des livres en allemand.

En rentrant en France, je constatai avec ravissement que certaines connexions se réalisaient d'elles-mêmes et que, malgré l'entourage francophone retrouvé, l'allemand gagnait du terrain dans mon esprit.

Quelques mois plus tard, je trouvai, dans les livres de maman, une méthode au titre prometteur : *L'Anglais en quatre-vingt-dix jours et quatre-vingt-dix leçons*. Séduit, je décidai de tenter l'aventure. Mais la méthode ne me disait vraiment rien. Je demandai à un ami de m'aider, la tentative fut infructueuse. L'alchimie ne marchait pas. Je mis les langues de côté. Pourtant... Maman s'intéressa à une méthode de latin. Je m'y intéressai avec elle. Nous parcourûmes quelques leçons, maman m'expliqua les "cas", un morceau coriace pour mes onze ans. Je finis par connaître toutes les formes de la rose et du verbe être. Les cassettes qui accompagnaient les leçons m'amusaient le plus, j'y appris quelques chansons populaires *en latin*. Mais je "n'accrochai" pas non plus à cette méthode, très scolaire. Je retournai chez Bertrand trois ans

après mon premier séjour : engourdi entre-temps, l'allemand revint au premier plan. Loin de le maîtriser, j'en connaissais cependant assez pour communiquer, le soir, de façon rudimentaire, avec mes amis du village – qui avaient autant grandi que moi. Mais la découverte de la musique, racontée plus haut, prit toute la place.

De retour à Paris, je me consacrai à la musique, et l'apprentissage des langues s'assouplit à nouveau. Un jour, un jeune Anglais passa la porte de la galerie de papa. Il proposait de faire des traductions pour financer ses études. Papa n'en avait pas besoin, mais il lui fit une proposition :

“Parlez anglais avec mes enfants.

— Non-non-non ! répondit David, je ne suis pas professeur d'anglais !

— Justement ! répondit papa, justement, c'est ce qui m'intéresse...”

Mais cette idée était trop insolite pour David ; il repartit... et revint le lendemain en expliquant qu'il avait eu une idée et qu'il voulait bien essayer.

Au début de ses études, il s'était consacré au théâtre et au mime. Il proposait d'utiliser cette base pour nous faire pratiquer l'anglais. L'idée fonctionna à merveille : il choisissait avec soin des scénettes désopilantes ou des anecdotes liées aux bons mots de Winston Churchill, nous les mettions en scène et riions tous trois à en perdre haleine. Ses mimiques extraordinaires, son faux flegme, sa bonne humeur étaient irrésistibles, tout comme son jeu avec l'anglais. Malgré nos rires, il peaufinait nos prononciations, élargissait notre vocabulaire et veillait à notre compréhension grammaticale.

Aux deux séances hebdomadaires consacrées à l'anglais s'ajouta, pour moi, une heure d'algèbre, car c'était le sujet de ses études. Mais la carrière de David prit, peu de temps après, une direction et un essor inattendus. Grâce à son travail avec nous, il retrouva le goût de ses premières amours : motivé par notre enthousiasme, il ressortit tous ses sketches et constata que, décidément, le métier d'acteur lui allait bien. Enhardi, il se présenta à un casting pour la télévision. Il commença par s'asseoir à côté de sa chaise et provoqua l'hilarité générale. Immédiatement repéré, il se lança dès lors

dans une carrière d'acteur qui ne lui laissa, bientôt, plus de temps pour nous...

L'apprentissage des langues fut, pour moi, une fois de plus mis en jachère. Jusqu'au jour où je rencontrai la méthode Assimil. Il s'agissait d'un livre ancien, l'une des toutes premières éditions de *L'Anglais sans peine*, exclusivement rédigé par son inventeur, M. Chérel père, et accompagné de trois cassettes à l'ancienne.

Ce fut un déclic. La méthode, débarrassée de tout pensum (il ne faut rien apprendre par cœur) et basée sur l'assimilation quotidienne, m'était comme taillée sur mesure. Je la suivis à la lettre, lisant ma leçon quotidienne, visualisant sans peine la prononciation phonétique et l'accent tonique, écoutant les enregistrements correspondants, admirant la finesse du travail de M. Chérel, lisant toutes les notes, rencontrant, en plus de la langue, de nombreux détails des cultures britanniques et américaines. Et progressant à pas de géant. La sensation miraculeuse de commencer à comprendre les paroles des chansons, à lire les modes d'emploi, à suivre les films en version originale...

La seule contrainte de la méthode (parcourir une leçon par jour, sans exception) correspondant parfaitement à mon propre fonctionnement, j'engloutis le premier volume en quelques mois. Le deuxième volume arriva comme une manne, ainsi que le troisième et dernier volet de *L'Anglais sans peine*, composé d'histoires anglaises et américaines. Un séjour dans les îles anglo-normandes, avec Zelda, Némoto et leurs parents, me permit bientôt de constater “sur le terrain” combien l'anglais s'était installé en moi – et combien les langues me passionnaient.

Quelques mois plus tard, papa m'offrit la méthode Assimil pour l'allemand. Connaissant mes préférences, il l'avait cherchée et trouvée dans sa version ancienne. Cette langue, approchée à maintes reprises, fréquentée depuis toujours, m'apparut dans toute la splendeur de sa structure. Mus par une vague de fond, les fragments épars de ce que j'avais appris jusqu'ici, telles les pièces d'un grand puzzle, s'ordonnaient sous mes yeux, s'assemblaient

et, dans une évidence qui me frappait, trouvaient leur place au milieu de la multitude des connaissances nouvelles, récoltées de jour en jour, de page en page, avec ravissement.

J'étais insatiable. Au lieu d'une leçon quotidienne, j'en parcourais cinq ou six. Personne ne m'interrompait, aucune autre matière "obligatoire" ne venait entraver cette priorité, je consacrais la moitié de mes journées à l'allemand et, le soir venu, je lisais à papa mes acquis du jour, peaufinant avec lui ma prononciation et ma compréhension.

Je me sentais des liens génétiques avec l'allemand. Papa, qui, parallèlement, retrouvait sa culture germanique (il l'avait occultée au sortir de la guerre), partageait mon enthousiasme et me faisait découvrir les trésors de la poésie allemande. J'étais fasciné par le jeu que permettent les innombrables réglages de cette langue.

En trois mois, j'avais terminé la méthode. Alors commença ma véritable collaboration avec papa. A partir de cette époque, je l'accompagnai, chaque année, dans ses tournées estivales de conférences et de stages. Deux mois sur les routes, dans divers pays, mais surtout en Suisse, en Autriche et en Allemagne, pays germanophones. J'étais son assistant, je m'occupais de la technique, je vivais une immersion totale dans son métier, dans ses découvertes, dans sa manière virtuose d'en parler, de les faire connaître. Je découvrais, dans toute son ampleur, dans toutes ses implications, l'importance de l'œuvre de mon père, l'inextinguible courage, la loyauté scientifique, l'incroyable objectivité qui régissent son travail – et j'en conçus une admiration profonde et paisible.

Et nous parlions allemand vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Entre nous (dès le passage symbolique de la frontière) et avec les gens qui nous entouraient. Prudent au début, je fus vraiment surpris et rapidement conquis par l'aisance que j'éprouvais dans cette langue. Ce fut pour moi un bonheur étrange de constater que je pensais et rêvais en allemand. Je me mis à lire certains livres que papa me conseillait. Je ne rencontrai aucune difficulté

particulière, me contentant de rechercher dans le dictionnaire les mots qui m'échappaient. Je lus d'autres livres, des grands classiques allemands, je découvris Rilke, Goethe, Borchert, Matthias Claudius et tant d'autres ! Et mes favoris : Heinrich Heine et Hugo Hartung, dont j'ai presque tout lu.

L'allemand, ma langue paternelle, n'a rien perdu, aujourd'hui, de sa portée structurelle dans ma vie. Quelques années plus tard, j'ai, bien évidemment, fait appel à la méthode Assimil pour apprendre le latin, puis l'espagnol. Il ne m'a pas été possible de pratiquer le latin, mais l'espagnol a pris une grande importance pendant mes tournées avec Delphine, au milieu de notre cohorte flamboyante.

L'apprentissage d'autres langues reste l'un de mes objectifs. Et je viens de voir qu'Assimil propose, depuis peu, une méthode pour apprendre les hiéroglyphes...

La culture "générale"

C'est principalement l'art (sa progression, sa chronologie, ses généalogies, ses filiations, ses mouvements, ses époques, ses protagonistes, ses œuvres caractéristiques) qui m'a servi de fil conducteur au travers de l'Histoire.

Très tôt, j'ai su rattacher les artistes qui m'intéressaient à leur époque, ou situer une époque par rapport à son actualité artistique. De nos jours encore, les biographies de "mes" artistes me servent de points de repère pour, rapidement, situer une date dans l'histoire.

Par ailleurs, la littérature et la peinture, que j'ai toujours côtoyées, regorgent de références historiques. Utilisant ces tremplins, rebondissant d'une question à l'autre, d'une anecdote à la suivante, j'ai assimilé, par capillarité, des pans entiers de l'histoire. Sans jamais ouvrir un livre didactique à son sujet. Bien évidemment, lorsque l'on s'intéresse à certains sujets de manière aussi approfondie, on rencontre et combine automatiquement les événements historiques qui les entourent, ou qui les accompagnent, ou qui les caractérisent, ou qui les induisent, ou qui en découlent.

Je ne fournirai ici que quelques exemples : j'étais tout petit quand, dans les musées où papa et maman nous emmenaient régulièrement, j'ai découvert, bouche bée, les toiles des grands maîtres représentant le vieux Paris, ses maisons sur les ponts, ses fortifications, ses encombrements... Sans qu'ils soient jamais les sujets d'une quelconque leçon, je détaillais les attelages, les costumes, les parures de l'époque, je m'imprégnais des mimiques et des attitudes attribuées à chaque corporation, à chaque statut ; j'explorais les intérieurs raffinés, les échoppes en clair-obscur, les soldats et les canons. Je fus particulièrement frappé par l'enlèvement des Sabines, le sacre de Napoléon, les grands thèmes de la mythologie, la nuit de la Saint-Barthélemy, Jeanne d'Arc, le Minotaure, le Centaure, les martyrs chrétiens, les scènes de bataille, les natures mortes, le caravagisme, l'esclavage... Dans d'autres salles je découvris les icônes, les céramiques grecques, les sculptures étrusques, les bijoux égyptiens, les fossiles et l'archéologie, l'architecture du Moyen Age, l'iconographie de la Renaissance, l'art africain, *La Joconde*, *Guernica*... Avant de savoir lire, j'avais appris à différencier le roman du gothique ; Ravillac m'était aussi familier que Danton ou Marie-Antoinette ; Hitler faisait autant partie de mes références que Long Lance, la dentelle de Chantilly, les boucles de chaussure et les camées.

Les voyages furent une autre source de découvertes et d'apprentissages marquants. Les châteaux de France et de Navarre (dont, bien sûr, ceux de la Loire), les cathédrales, les églises, les villes fortifiées, visités régulièrement, introduisirent dans ma vie, de la manière la plus naturelle qui soit, des notions aussi diverses que la cuisine médiévale, les armures, les attelages, les chaudrons, les tapisseries, les meurtrières, les poutres ornementées, les grandes cheminées, les petits carreaux, les vitraux, les chaises percées, les sabres et les épées, le fer forgé, les clavecins, le baroque, le rococo, les passages secrets, les encorbellements, les colombages, les colombiers, les douves, les ponts-levis, les écuries, les éperons, les tisonniers, les paravents,

les parchemins, les lits à baldaquin, les bibliothèques, les dorures, les escaliers d'honneur, les lustres en cristal, la dentelle d'Alençon, les prie-Dieu, les calvaires, les tabernacles, les autels, les reliques dans leur châsse, les vierges à l'enfant, les crinolines, les guéridons, les confidentes et les indiscrets, les psychés, les salles de gardes, les jardins à la française, les mouchettes, les serrures ouvragées, les corsets, les carrosses, les cupidons, les alcôves, les éventails, les forges, etc.

Bayeux et sa tapisserie me préoccupèrent longtemps. J'allai jusqu'à réaliser une tapisserie épique, en cousant bout à bout quelques bandes de tissu blanc sur lesquelles je brodai proprement toute une histoire, inventée en m'inspirant des faits historiques. Les mosaïques et l'art du verre, découverts à Venise, me fascinèrent tout autant que l'architecture de la cité des Doges, et je ne saurais dire lequel, du Campanile, de la sirène de Copenhague, du Manneken-Pis, de la galerie Vittorio Emanuele, de l'appartement d'Anne Frank ou des marionnettes de Salzburg, a le plus marqué mon enfance. Un voyage en Normandie me donna la possibilité de rencontrer "matériellement" la Seconde Guerre mondiale, déjà rendue très familière par une émission d'Henri Amouroux (*L'Histoire a quarante ans*) et par tout ce que papa en racontait au quotidien. Cet intérêt fut étayé, un peu plus tard, par de nombreuses expositions, conférences et projections de films historiques, dont certaines à la Cinémathèque, où Delphine m'emmenait régulièrement.

Nous avons entrepris certains de nos voyages pour aller sur les traces de "nos" grands hommes : Dvořák à Prague, Van Gogh à Amsterdam, Georges Sand à Nohant, Brahms à Thun, Mozart à Salzburg, Rilke à Raron, Jeanne d'Arc à Reims, etc.

Comme je l'ai raconté à plusieurs reprises, un grand nombre de livres monographiques, approfondissant les sujets les plus divers, arrivaient régulièrement chez nous. Certains parce qu'ils alimentaient une préoccupation ou un apprentissage en cours, d'autres parce qu'ils étaient, tout simplement,

de beaux ouvrages, ou parce qu'ils étaient susceptibles, un jour, de motiver, soutenir ou nourrir un intérêt particulier.

Compulser ces livres me fut naturel avant même de savoir lire. Maman m'en lisait quelques-uns (sur la Rome antique ou sur Jeanne d'Arc par exemple), tandis que je dévorais toutes les illustrations de certains autres, surtout sur les animaux. Ces livres impartiaux, qui ne visaient pas un public d'enfants, fournissaient tous les types d'informations. J'y rencontrais donc parfois des sujets durs, tels le repas des prédateurs, l'esclavage, la Révolution, les marées noires, Hiroshima, Auschwitz : mais comme personne, dans mon entourage, ne s'en alarmait ni ne cherchait à censurer ou à édulcorer ces thématiques réalistes, elles me frappaient, me préoccupaient, mais ne me traumatisaient nullement. Dès que je sus lire, ces livres me donnèrent accès à des mondes extraordinaires, à des connaissances aussi bien universelles que complètement singulières.



Certains livres, tels que *L'Atlas du corps humain*, et d'autres livres d'anatomie dans lesquels je rencontrais des univers aussi surprenants que celui des organes, des virus et des microbes, eurent une importance particulière dans ma découverte du monde, tout comme une incroyable collection sur les trésors de la géographie (des bayous de la Louisiane à la grande faille d'Afrique, en passant par le lac Natron), rédigée et illustrée par des explorateurs passionnés. Je fus saisi de fièvre en engloutissant le livre *Molécule la merveilleuse* et en découvrant la mécanique quantique, les différences entre gaz, liquides, solides et plasmas, le fonctionnement du savon, la composition de l'eau, de l'air, etc. Que de jubilations au fil des pages de livres passionnants sur la météorologie, sur "l'histoire ancienne d'inventions modernes", sur la construction des cathédrales, sur l'invention des métiers Jacquard, sur la vie des gorilles des montagnes, sur les passages de Paris, sur la vie nocturne des animaux, sur l'architecture au temps des pharaons, sur la fabrication des confiseries et des parfums, sur Alexandre le Grand, sur les frères Lumière, sur la cuisine ayurvédique, sur les temples indiens ou sur la vie et l'œuvre de d'Alembert (rencontré par le biais des outils, il m'offrira une bannière primordiale : "Savoir attendre et douter") !

Je me souviens de ma fascination en découvrant l'explication de phénomènes aussi familiers que l'effet Doppler (comme tous les enfants, j'avais imité le bruit du moteur d'une voiture s'approchant puis s'éloignant) ou en rencontrant, avec nostalgie, l'époque où les philosophes étaient à la fois artistes, scientifiques, historiens et politiques. Je fis la connaissance de Copernic et de Newton en étudiant l'astronomie, celle d'Archimède pendant l'étude de la mécanique, celle de Darwin entre les pages d'un livre sur les animaux préhistoriques.

L'informatique

Je ne puis achever ce tour d'horizon, forcément parcellaire, sans parler de mon penchant pour l'informatique. Très tôt, j'ai appris le maniement du *basic*,

avec mon oncle Jean. J'allais le retrouver, certains soirs, sur son lieu de travail. Il m'apprenait à programmer un énorme dinosaure dont les capacités, ridicules de nos jours, nous paraissaient extraordinaires. La logique, presque mécanique, selon laquelle cette machine gérait les causes et les effets me plaisait beaucoup. Au fil des années, j'ai continué à suivre le travail de Jean et la vertigineuse progression de l'informatique, mais, pour ma part, j'en limitais l'usage au traitement de texte pour les prospectus de l'ACCM Fusion. Et puis, un jour, j'ai pris la décision de faire entrer un premier ordinateur dans notre maison. Dès lors, je n'ai cessé d'approfondir, par petites touches, mes connaissances informatiques, d'une part, poussé par la nécessité de résoudre toujours plus de problématiques et, d'autre part, par curiosité et intérêt pour la chose.

Mon enthousiasme croissant gagna Werni. Nous devînmes d'inséparables explorateurs, visitant, de plus en plus courageusement, les entrailles matérielles et logicielles de nos machines, nous épaulant mutuellement, nous éperonnant parfois. C'est Werni qui m'offrit mon premier ordinateur portable, m'ouvrant la porte d'un monde qui allait devenir mon quotidien.

Lorsque Internet commença à prendre l'essor qu'on lui connaît aujourd'hui, nous fîmes partie de ceux qui pressentirent l'importance d'y être visibles. Le domaine était tout neuf, et personne, dans mon entourage, n'était susceptible de m'aider. Ce que je connaissais en informatique me donna le courage de me lancer dans l'aventure. Partant d'un simple article découpé dans un magazine spécialisé, je me frayais un chemin dans cette jungle inconnue, menant une exploration aussi solitaire qu'enrichissante, ayant parfois l'impression de mettre toute ma matière grise à la disposition d'une compréhension qui se réalisait à mon insu. Quelques semaines plus tard, les premiers sites de papa, Werni et notre ami Jacques étaient opérationnels.

Peu après, j'empoignai la décision de basculer tout le travail de papa sur nos ordinateurs. Eléonore se forma à mes côtés, sur le terrain, et l'entreprise familiale prit, dès ce jour, un nouveau visage, caractérisé par le parc informatique grandissant dont il fallait assurer la maintenance. Dans le domaine

de l'informatique, désormais quasi natif pour les plus jeunes générations, un apprentissage autodidacte est monnaie courante, et personne ne s'en étonne. Ce qui n'étonne pas dans un domaine aussi complexe ne devrait pas étonner dans les autres.

L'infini pour terminer

Certaines personnalités ont coloré ma vie à jamais. Je me souviens précisément des inflexions et de l'accent si typiques d'Haroun Tazieff. Maman l'écoutait à la radio, dans une série d'émissions consacrées aux volcans du monde. J'aimais tout d'abord sa voix. Je ne comprenais pas tout, mais sa manière amoureuse et vivante de raconter les volcans me permettait de les visualiser, d'en faire les personnages d'un conte épique que le vulcanologue nous révélait patiemment. C'est donc par la radio que les volcans firent, pour un temps, irruption dans ma jeune vie.

Lorsque la série d'émissions s'acheva, je fus un peu triste. Peu de temps après, quelques livres très spectaculairement illustrés arrivèrent à la maison. *Vingt ans sur les volcans du globe* d'Haroun Tazieff. Je fis la connaissance de son visage. Je détaillai chaque illustration. A ma demande, maman me lut les légendes sous les images, puis quelques passages du texte, jusqu'à ce que je le connaisse par cœur. Quand Delphine ou Nicole venaient, c'était à elles que je confiais la tâche de me les lire. Pour la première fois, je remarquais que la voix d'un auteur pouvait transparaître derrière celle de la personne qui lit.

Les photographies de paquets de soufre frais et fumant me fascinèrent bien davantage que celles des torrents de lave. Les paysages désolés après l'éruption m'émuvaient plus durablement que les volutes de fumée rose. Mais le plus frappant restait pour moi les petits bonshommes argentés, vêtus comme des cosmonautes, à l'abri derrière leur combinaison d'amiante, qui s'approchaient résolument du cratère éructant...

Haroun Tazieff passait régulièrement à la radio ou à la télévision. Je crois n'avoir raté aucune de ses émissions.

Autre personnage important qui choisit la radio pour entrer chez nous : Hubert Reeves. Lui aussi avait une voix et un accent tout à fait typiques. Il racontait les étoiles, et moi, je décollais. Curieusement, aucun des phénomènes qu'il décrivait ne m'était tout à fait étranger, bien que je ne comprenne pas tout. J'écoutais et mémorisais les noms merveilleux des protagonistes exotiques que mon nouvel ami présentait : supernova, galaxie, nébuleuse, univers, espace intersidéral, champ magnétique, années-lumière, Neptune, Uranus... Depuis cette époque, l'astronomie fait partie de ma vie, elle est l'une des destinations majeures de ma pensée.

Comme toujours, de très beaux livres traitant de ce sujet prirent place à notre table. Je les parcourus tous, principalement avide d'images, dans lesquelles je plongeais infiniment. Personne ne fixa d'âge minimum pour s'intéresser au sujet et personne n'en fixa la date de péremption.

Plus tard, je me suis mis à les lire, à les relire pour assimiler chacun des phénomènes exposés. Ici aussi, la place de l'homme, de l'astronome et, surtout, de l'astronaute, a toujours été primordiale à mes yeux. Sans oublier celle des machines ; fusées, navettes, satellites, stations orbitales, modules lunaires, etc., si courageusement humains dans la solitude astrale.

Chez un ami, je pus regarder dans un télescope, voir la Lune de près et les anneaux de Saturne, choc émotionnel. Un peu plus tard, je fis la connaissance, lors d'un dîner avec mes parents, d'Hubert Reeves en personne. Mais cette rencontre *in natura* ne m'apporta rien, certainement parce que ce grand homme n'envisageait pas de converser avec un enfant aussi jeune.

Il n'en demeure pas moins que par l'intermédiaire d'innombrables lectures, d'innombrables films, par la consultation de toutes sortes de documents, par l'assiduité de nombreuses visites au palais de la Découverte, je me suis bâti un territoire allié au milieu de l'astronomie, un poste avancé depuis lequel je contemple, aujourd'hui encore, la magnificence de l'univers, heureux et honoré de connaître une partie des lois qui le régissent. Les héros introduits par Hubert Reeves sont devenus mes amis.

Apprendre ne cesse jamais. Une connaissance vivante, acquise librement, ne s'éteint pas davantage qu'elle ne se fige. Je n'ai rien oublié de ce que j'ai appris avec tant de véhémence.

Je n'ai jamais eu besoin de "stage de remise à niveau", car, sans refuge derrière une qualification, mes compétences n'ont jamais cessé de s'actualiser et de s'affiner, sur le terrain.

Je suis heureux de n'avoir rencontré certains domaines qu'après avoir atteint la maturité nécessaire pour les appréhender – et véritablement les aimer – dans toute leur dimension. Parmi eux, les travaux du physicien et cosmologiste Stephen Hawking, rencontrés alors que je m'approchais de la trentaine, furent une illumination. Ses écrits, que je décortiquai scrupuleusement, me permirent non seulement d'acquérir une infinité de connaissances dans des matières qui me sont primordiales, mais, également, d'effectuer une grande avancée personnelle. Je ne saurais dire exactement pourquoi, mais ma vie a changé depuis la lecture d'*Une brève histoire du temps*.

APRÈS

... vous avoir raconté mon enfance et mon devenir, il me reste à vous livrer quelques réflexions.

C'est vers vingt-cinq ans que j'ai commencé à réfléchir à mon enfance. Parce que l'on m'a demandé de la raconter, et parce que j'ai accepté de répondre à toutes les questions que ce témoignage engendrait. On m'a invité à parler avec de futurs instituteurs, à participer à des congrès. On m'a invité à la radio, à la télévision, en France, à l'étranger. On m'a interviewé, on a fait des reportages sur moi, on m'a fait participer à des émissions. On m'a fait venir sur le plateau d'un de ces fameux talk-shows soi-disant voués à la controverse ; à cette fin, on a cherché à me confronter à de fervents défenseurs de l'école laïque et républicaine, et l'on m'a briefé en me remaquillant pendant la pub, comme un boxeur entre deux rounds.

On m'a demandé de faire des conférences, en France, en Suisse, en Espagne, en Allemagne, en Autriche, en Inde – et le grand intérêt qu'elles soulevaient amorcèrent ma réflexion profonde autour des quelques questions qui revenaient toujours.

Dès le début, j'ai travaillé à limiter le périmètre de ces conférences au simple témoignage. Critiquer l'école n'est pas mon fait, ni ma mission. Je désire être tout sauf l'ennemi scolaire numéro un. Contrairement à l'école et à ceux qui la font, je n'ai rien à défendre, rien à vendre : je ne suis ni l'émissaire d'une cause à laquelle vous gagner, ni le représentant d'une méthode dont j'aurais à vanter les mérites. Ce que j'ai vécu n'est applicable qu'à moi ; ma manière d'apprendre ne peut ni se généraliser ni se formaliser.

Il est encore très difficile, de nos jours, de remettre en question l'école, institution qui fait partie, dans le plus-ou-moins-inconscient-collectif, des droits fondamentaux de l'Enfant – puisque existe, curieusement, cette différence entre les droits de l'Homme et les droits de l'Enfant !

Pourtant, ce que j'ai vécu m'en donne une vision très différente. Je pose sur l'école un regard extérieur, un regard neutre, puisque je ne suis pas

d'avantage concerné par ce qui s'y passe que par ce qu'elle peut devenir. Je n'en suis ni juge ni partie. Il est d'ailleurs amusant que l'on me fasse parfois le "reproche" de ne pas connaître l'école "puisque tu n'y as jamais été", alors que, dans tout autre domaine, on demande justement aux experts d'être indépendants, objectifs et extérieurs.

Comment, sans donner l'impression de militer pour une quelconque cause, expliquer aux membres d'une société que le défaut d'information soigneusement entretenu autour des sujets sensibles ne leur donne pas les moyens d'un libre choix ? Le marketing permet, miraculeusement, de donner aux gens l'impression qu'ils ont librement choisi l'unique possibilité qu'on leur offre. Henry Ford disait : "Vous pouvez choisir votre modèle T dans toutes les couleurs, pourvu qu'elle soit noire !"

Pourtant, c'est bien ce qui est pratiqué au quotidien en ce qui concerne, par exemple, le sujet qui nous intéresse, l'éducation.

Propose-t-on sérieusement aux jeunes parents un choix plus varié qu'entre l'option "école publique" et l'option "école privée" ? N'entretient-on pas la croyance selon laquelle l'unique alternative à la scolarisation est l'illettrisme et le chômage ? Les journalistes dont l'audience publique est large affectent d'aimer la controverse, mais ils ne l'engendrent que si le résultat semble donner l'avantage à l'ordre établi. Cela leur permet de, toujours, conclure – comme la célèbre présentatrice du talk-show évoqué plus haut – par : "Il y a du bon et du mauvais de part et d'autre", ni pour ni contre, bien au contraire, dormez braves gens, tout est tranquille...

Les questions...

La compétence sociale/les autres enfants

La toute première question qui m'est posée est toujours :

"Mais le contact avec les autres enfants ne t'a-t-il pas cruellement manqué ?"

Dorénavant, je sais que cette question comporte un addendum, un sous-texte qui va suivre immédiatement, sous la forme d'un argument :

"L'instruction n'est pas le seul rôle de l'école : elle est surtout l'endroit où l'on apprend à vivre en société, l'endroit où l'on acquiert la compétence sociale indispensable à la vie quotidienne avec les autres."

Laissez-moi répondre par une question : pourquoi donc considérer comme primordial le contact avec *d'autres enfants* ? N'est-ce pas plutôt le contact avec d'autres personnes qui est capital ? Considérer les enfants comme faisant partie d'une catégorie distincte de celle des adultes conduit à les en séparer. On crée de la sorte un clivage, dont on garde les frontières avec vigilance. Il reste aux enfants à s'approcher de cette frontière par petites étapes, constituées comme les épreuves d'un jeu d'arcades où l'on obtient l'accès à certains lieux ou à certains outils après avoir réussi le passage au niveau suivant. Respecter les règles du jeu, déjouer les traquenards, apprendre à les reconnaître de loin, connaître les petites astuces, donner les réponses attendues au bon moment ; tout cela permet de gagner des points, de ne pas perdre ses bonus, de ne pas avoir à "redoubler" un niveau et d'arriver ponctuellement à l'épreuve finale.

Peut-on raisonnablement croire que la socialisation se fait en fréquentant des enfants du même âge, dans une classe hermétique, en partageant chaque jour un même programme défini en haut lieu ? Peut-on véritablement admettre que la date de naissance et la situation géographique des enfants soient les seuls critères selon lesquels les rassembler ?

J'ai vécu dans un contact et un partage permanents avec les autres : certains plus jeunes, d'autres plus vieux. L'enrichissement mutuel découlait

justement de cette diversité, de ce cosmopolitisme. Il y avait toujours quelque chose à apprendre de quelqu'un, tout comme il y avait toujours quelque chose à apporter à quelqu'un. J'ai pu choisir mes amis, tout comme ils m'ont choisi. Ce sont nos vies et nos chemins, nos intérêts et nos compétences qui nous ont amenés à nous rencontrer, et non la date et le lieu inscrits sur nos cartes d'identité. Nos amitiés se sont faites au jour le jour. Et lorsque certaines se sont défaites, elles n'ont pas tourné en guerre froide par la faute d'une fréquentation quotidienne, inévitable dans une classe.

Les "motivations" de mes parents

"Pour quelles raisons tes parents ont-ils décidé de ne pas envoyer leurs enfants à l'école ?"

Cet ouvrage m'offre le privilège de céder la parole à mes parents. Je suis très honoré qu'ils aient accepté de rédiger, chacun, une réponse à cette question. Je vous livre ces deux textes inédits, en commençant par celui de papa :

Combien de parents m'ont dit : "Avant d'aller à l'école, mes enfants ont beaucoup dessiné. – Et ensuite ? – Ah ben non ! Ils n'en avaient plus envie – ni le temps d'ailleurs !"

Ils disent cela, avec plus de résignation que de regrets, considérant que c'est normal : le seuil de l'école marque la frontière entre l'enfance et la condition d'élève.

Moi qui fais peindre les enfants – non pour développer des dons artistiques, mais pour qu'ils s'affranchissent de toute influence et découvrent leurs incommensurables capacités –, je suis particulièrement choqué d'apprendre qu'un jeu, vital pour l'enfant, est sacrifié, et que des parents puissent ne pas le regretter, ne pas en être bouleversés.

Je ne le leur reproche pas. Je ne le reproche surtout pas à ceux qui ont eu la sagesse de me confier leurs enfants afin que, dans le Jeu de peindre, ils ravivent, pas à pas, toutes ces aptitudes étouffées, et se régénèrent.

Sachant tout cela, sachant que l'enfant n'a pas besoin que des adultes lui enseignent le dessin et que, s'ils le font, cela détruit son jeu, je n'allais pas exposer mes enfants à un tel traitement.

Ce que trace l'enfant, dans le lieu protecteur créé pour le Jeu de peindre, n'est pas comme les dessins occasionnels faits pour récolter sourires et louanges. C'est une manifestation qui révèle la dimension de la personnalité, la puissance de son élan vital.

Non, il ne pouvait être question de le sacrifier à des apprentissages appauvrissants.

Mes enfants ont beaucoup peint. Le jeu avec la trace leur était une habitude. Ils ont peint dans le Closlieu, parmi d'autres – écoliers en quête de spontanéité, grandes personnes en voie de surmonter leurs préjugés stérilisants –, partageant avec eux des moments riches de plaisirs.

Ils ont aussi tracé en toutes circonstances, avec des crayons, des stylos et d'autres ustensiles. Ils ont dansé, vécu dans le monde des sons. Ils ont fait des rencontres. Chaque jour était plein de découvertes. Ils ont grandi. Ils ont développé des savoir-faire, parce que leurs parents n'ont jamais douté de leurs capacités et ont préservé leur originalité.

Nous ne nous sommes jamais posé la question si notre manière de vivre avec nos enfants était la bonne, ou si nous avions tort de ne pas faire comme ceux de notre entourage. Il se passait tant de choses enrichissantes pour chacun ! Le temps manquait pour réfléchir sur elles. Nous savions que la vie est un miracle qu'il ne faut pas interroger.

Nous n'avons ni douté ni trouvé qu'il était difficile de vivre ainsi que nous avions choisi de le faire.

Il est plus simple de ne pas encombrer sa vie du fardeau des enfants et de s'en décharger sur l'école. Le résultat est terrifiant : bruit, violence, instabilité, dégoût, inculture... une vie sans structures. Et leurs parents baissent les bras, avec pour seule justification qu'ils ont fait comme tout le monde.

... Comme presque tout le monde. André et Eléonore, nos enfants, ne sont ni violents ni désespérés. Ils n'ont de comptes à régler avec personne. Ils n'ont, pour

affirmer leur personnalité, à éliminer aucun concurrent. Les vrais créateurs ne se mesurent pas aux autres.

Pour nos enfants, lorsqu'ils étaient petits, comme plus de trente ans après, chaque moment de la vie est créatif. Le monde est vaste et plein de promesses.

Arno Stern, février 2008

Et voici le texte de maman :

J'étais institutrice à l'école maternelle.

Je n'obéissais pas à l'Institution, qui enjoint d'appliquer les recommandations venues du sommet de la hiérarchie ; je ne soumettais pas mes enfants aux règles de l'école, qui tentent de les faire entrer dans le moule d'un programme clairement énoncé : programme de consommation forcée.

Il ne reste qu'un terme : maternelle. Pour moi, être "maternelle" n'est plus une fonction mais un état ; un état de fusion, c'est-à-dire de compréhension profonde de la réalité propre de l'Enfance.

Pendant une courte période d'inexpérience absolue, j'avais tenté d'appliquer les consignes pédagogiques en vigueur : le thème de vie, obsédant ; les exercices graphiques qui préparent les enfants à l'écriture – pour ne parler que des principaux artifices employés dans le but de fédérer le groupe, de l'occuper, de le rendre docile plutôt que fécond. Mais, à l'évidence, les enfants s'ennuyaient autant que j'étais mal à l'aise. Je me sentais séparée de la réalité de chacun, importune et inutile.

Le remède me vint des livres d'Arno Stern.

Besoins profonds et capacités de l'enfant coïncident exactement. Pour atteindre à cette évidence, il n'est besoin que de laisser se produire ce que personne n'avait accepté de prendre en considération avant lui, "la Trace spontanée".

Arno Stern l'a reconnue, en a exploré tous les aspects, en a expliqué le sens et la valeur inestimable. Elle prend sa source dans la Mémoire organique de chacun,

elle évolue d'elle-même, comme tout processus naturel elle assure, si on ne l'entrave pas, un développement harmonieux de l'être global.

*Ce respect d'une faculté vitale, unificatrice, amène l'adulte à un autre regard sur l'enfant, l'entraîne à se mettre au service du génie propre de l'enfant (du latin *genialis* : relatif à la naissance).*

L'enfant conserve longtemps "le génie du fœtus". Le fœtus se construit dans sa perfection sans notre aide. Permettre à l'enfant de se maintenir dans la dynamique naturelle qui l'habite, sans l'entraver stupidement, est le seul rôle possible de l'adulte.

L'éducateur, tel que je le vois, permet à chacun de s'impliquer dans sa propre construction, de faire valoir ses imprévisibles et immenses ressources personnelles.

Aujourd'hui, on s'inquiète de l'effondrement de la biodiversité animale et végétale, résultant de la course au profit qui dévaste la planète ; mais il y a plus de trente ans, je m'inquiétais du rôle de l'école qui œuvrait inconsciemment pour le nivellement et l'uniformité des personnes, et cela dès la maternelle.

Si la même prodigieuse force vitale est en tous, chacun est différent, et il faut offrir à chacun l'occasion d'exercer sa particularité.

Ainsi disparaissent les programmes d'apprentissage, les suggestions inutiles, mais, aussi, les échecs qui figent les énergies.

Il reste à créer l'irréprochable organisation matérielle, à instaurer les règles sérieuses qui préservent la vraie liberté. Alors, le désir d'agir selon ses nécessités propres se manifeste puis s'installe en chacun, il devient une habitude. Au cœur de cette habitude, l'assurance, les capacités, les forces, l'audace de l'enfant grandissent sans aucune limite.

Dans ma classe, chaque jour, pendant la dernière heure de la matinée, mes enfants dessinaient dans une grande concentration – j'ai envie de dire dans un grand recueillement : rite immuable et combien fructueux.

Tous les après-midi, en ateliers rigoureusement organisés, ils peignaient, découpaient ou modélaient avec le même sérieux et le même engouement. Je ne peux tout exposer ici, mais seulement évoquer l'axe principal de ma pratique pour en donner un aperçu concret.

Année après année se produisait le même déchaînement d'enthousiasme, le même déferlement de forces vives, provoquant l'étonnement. L'école avait même pris l'habitude de me confier les cas difficiles. Les timides s'épanouissaient, les agités s'apaisaient, les apeurés se détendaient.

Les énergies foisonnantes se conjuguèrent et soudèrent le groupe.

A ce propos, je peux ajouter une anecdote amère – mais tellement significative ! Les enfants de ma classe arrivaient, à la rentrée scolaire suivante, en “grande section”, dans cette homogénéité enchantée qui faisait plaisir à l'institutrice. Cependant, elle ajoutait : “Mais alors, il me faut attendre jusqu'à Noël pour constituer mes trois groupes.” Oui ! l'usage était de partager les classes en excellents, moyens... et les autres, pour... pourquoi au fait ? Je vous laisse trouver la réponse ; moi je ne l'ai pas.

Il fallait donc trois mois à la maîtresse pour casser l'élan et l'appétit d'agir, donc d'apprendre, de ces enfants de cinq ans.

L'école, dans sa rigidité structurelle, est gaspilleuse de la précieuse énergie des commencements. “Le moment d'enfance” est le capital naturel, mais irremplaçable, sur lequel se fonde la vie de chacun – a-t-on le droit de l'ignorer sans fin ?

A la naissance d'André, j'ai quitté l'école pour répondre à une responsabilité plus urgente qui s'imposait : prendre soin du “moment d'enfance” de l'enfant que nous avions appelé à la vie.

J'aimais passionnément ce métier que j'avais dû réinventer, j'ai fait le choix personnel de le quitter pour ne pas me priver d'une fonction plus sacrée encore à mes yeux : celle de parent.

Il va sans dire qu'à l'horizon futur il n'y avait pas d'école. Nous savions où nous allions, nous savions que ni l'école instituée ni l'école à la maison ne sont nécessaires.

La suite est dans le livre d'André...

Michèle Stern, février 2008

L'indépendance/la crise d'adolescence

“Mais n'as-tu donc pas vécu la nécessaire prise d'indépendance face à tes parents, n'as-tu pas traversé le sain conflit au moment de «couper le cordon» ? Comme tout le monde, tu as connu ta crise d'adolescence, non ?!”

Tout le monde ? Qui donc a décidé que ce principe était universel ?

Oubliez ces notions en ce qui me concerne !

Aussi insolite que cela puisse vous paraître, il y a des notions qui me sont parfaitement étrangères ; qui ne font, en toute sincérité, pas partie de mon répertoire de références.

Par exemple, la jolie distribution du temps en catégories bien tranchées, facilement identifiables : travail/loisir, boulot/vacances, vie professionnelle/vie privée, apprentissage/récréation... nous est strictement étrangère.

Au même titre, le passage d'une période à l'autre (enfance/adolescence/âge adulte) n'a été ni segmenté ni “visible”.

Cette progression dans la continuité, sans rendez-vous, à un rythme soutenu mais individuel, est inhérente à tout processus naturel.

A l'inverse, l'articulation occidentale des âges autour de points-charnières bien définis, introuvable ailleurs dans la nature, est une affaire de conditionnement, aussi artificielle que commode, orchestrée très tôt par l'habitude de faire coïncider l'âge calendaire et l'âge scolaire.

Je n'ai connu aucune des crises auxquelles on s'attend de nos jours de la part d'un enfant qui grandit. Il faut dire que personne, dans mon entourage, ne les a jamais considérées comme nécessaires ou souhaitables. Personne ne s'est préparé à ce que je “fasse mon complexe d'Œdipe”, et personne ne s'est inquiété que je ne le fasse point.

Je n'ai pas eu à “prendre mon indépendance”, puisque je l'ai toujours eue !

Cela me rappelle une belle formule de mon ami Schimun : lorsqu'un homme se plaint à lui que, suite à un divorce, son ex-épouse “lui [ait] tout pris”, Schimun répond : “Ne lui avais-tu donc rien donné, pour qu'elle doive prendre tout ?”

Qui donne "tout" de soi ne peut en aucun cas se voir dépouiller, puisqu'il a tout donné. Il en va strictement de même en ce qui concerne l'indépendance.

Et il ne s'agit pas d'une simple maxime !

Le "passage" à la vie active...

"Comment s'est passé ton passage à la vie active ; à quel moment a-t-il eu lieu ? N'étais-tu pas démuni au moment d'entrer dans la vie professionnelle, ne te manquait-il pas l'expérience du travail, des autres, des horaires fixes, etc. ?"

Ma réponse à la question précédente s'applique également ici : je n'ai pas connu ces différenciations et ces passages, tout simplement parce que j'ai toujours été immergé dans la "vie active", la mienne et celle des autres ; non pas dans la capsule plus ou moins transparente de celui que l'on prépare "pour son bien", mais dans le bain immense, multicolore, inattendu, éruçant, intégralement cosmopolite de la réalité toute simple. Dans ce grand brassin, la rencontre (voire la confrontation) avec les autres n'est pas un sujet théorique, déraciné et simplifié, expliqué dans ses grandes lignes selon un calque fourni par une instance partie prenante, mais un élément aussi naturel que les autres, avec lequel on ne marchandait pas davantage qu'avec les horaires.

Je n'ai pas connu le terme des études et la nécessité du passage à la vie professionnelle. Je n'ai pas eu à franchir le seuil, parfois douloureux, qui sépare le savoir théorique – acquis sur les bancs de l'école – de sa mise en pratique sur le terrain : je n'ai jamais quitté le terrain.

Il est étrange, ici encore, que l'on "s'inquiète" pour moi ; n'est-ce pas les "autres" qui se retrouvent, un beau jour, en plein milieu de la vie réelle, sans transition, alors qu'ils n'ont connu, jusqu'ici, qu'un monde parallèle, aseptisé, qu'un programme quasi immatériel, le statut d'écolier* ?

* Extrait d'interview de Valérie Pécresse, ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, par Laure de Charette, *Vingt minutes*, éditions du 12/12/2007 : "D'après un récent sondage Ifop pour Acteurs publics-Le Monde, 59 % des Français estiment que l'université prépare mal à intégrer la vie active. La fac ne doit-elle pas impérativement se rapprocher du monde du travail ?

Comme vous l'avez lu précédemment, je me suis, un soir, trouvé sur une scène, jouant de la guitare comme chaque jour, mais cette fois en public. Je m'étais, bien évidemment, préparé à cet événement, dans le désir non de réussir un examen, mais de fournir une prestation aussi soignée que possible. Ce soir-là, particulier mais profondément naturel, prit sa place spontanée entre une cause et un effet, sans que j'aie ressenti, à l'époque, qu'il marquait un "passage à la vie professionnelle". Il s'agit d'un constat que je peux faire, *a posteriori*, d'un fait devenu incidemment remarquable.

Un apprentissage vivant s'enracine profondément dans le quotidien ; il ne connaît pas de tarif étudiant ou de version "pro", il n'a pas de date de mise en service ou de date de péremption, il est utilisable dès l'abord ; sa méthodologie ne connaît ni hiérarchie ni chronologie. Il ne passe pas à l'arrière-plan pendant la pause déjeuner ou à l'heure d'aller au cinéma, il s'affine, s'élargit, se spécifie sur le terrain ; il fait, dès le début, partie de nos jours et de nos nuits. L'esprit reste toujours attentif, toujours sur le qui-vive, trouvant de quoi alimenter l'apprentissage tout au long de la vie, dans chaque page de livre, dans chaque scène de film, rencontrant des analogies, construisant des métaphores et des concordances pour s'affirmer ("c'est comme", disent les enfants...), transformant, par quelques nuances d'attitude, les gestes les plus anodins en exercices ciblés, jetant perpétuellement des ponts entre les divers apprentissages en cours, se servant de certains pour aller vers d'autres, rebondissant, tissant une toile au motif toujours plus solide, toujours plus clair, toujours plus personnel.

Il est en effet essentiel que la nouvelle licence rende l'étudiant autonome et le confronte aux réalités de la vie. Pour cela, l'étudiant en licence devra faire un stage d'au moins un mois, obligatoire à terme, au sein d'une entreprise, d'une administration ou d'une association. Des bureaux d'aide à l'insertion professionnelle vont être créés et, à terme, les entreprises pourraient venir sur les campus proposer des offres de stage. La gratification du stage dépendra des négociations en cours."

Le "rapport qualité/prix"...

"Quels avantages l'a apporté la non-scolarisation ?"

Cette question récurrente, très typée "journalisme", souligne nettement une autre des attitudes qui nous sont étrangères : nous ne quantifions pas, nous n'établons pas, nous ne monnayons pas et, surtout, nous ne comparons pas les éléments qui composent notre vie. Nous ne les classons pas en deux colonnes distinctes portant, d'un côté, le titre "avantages" et, de l'autre côté, l'appellation "inconvenients".

Je suis sincèrement choqué par cette habitude myopement matérialiste qui consiste à toujours vouloir repérer les "avantages" d'un choix afin de calculer sa *rentabilité* par rapport à un autre. Les choix de vie se font-ils en fonction de leur rapport avantages/inconvenients ?!

Cette attitude, qui incite à accepter certains inconvenients s'ils sont "compensés" par un plus grand nombre d'avantages, ne tient pas compte du fait que la notion même d'*avantage* n'est pas universelle.

Chacun a, dans le drive-in idéologique, la possibilité de faire son choix entre des packages standardisés contenant un menu équilibré, composé d'inconvenients sélectionnés et de leur soi-disant pendant en avantages. On en ressort satisfait et convaincu que l'offre de la boutique, "c'est tout ce que j'aime". Nous n'avons pas grandi ainsi. Il m'est donc impossible de répondre à cette question et de quantifier ce que la non-scolarisation m'a apporté, puisque à aucun moment je ne cherche à me comparer aux autres.

"Le pour et le contre"/les diplômés

"Quels sont les points qui t'ont fait regretter ta non-scolarisation ?"

Cette question, sœur jumelle de la précédente, lui succède presque systématiquement.

Bien que ma précédente réponse expose le gros de mon ressenti, il y a certains points que j'aimerais préciser concernant les "inconvenients".

Avec les années, j'ai appris à cerner ce qui, dans la plupart des cas, motive cette question. En dehors du fameux désir de peser le pour et le contre, il y a ici le besoin de m'entendre parler des écueils auxquels j'aurais pu me heurter en cours de route.

Pour commencer, je tiens à souligner ceci : je ne me sens jamais en position de faiblesse par rapport aux "avantages" des autres, pas plus que je ne me sens investi, par le biais de mes "avantages", d'une quelconque supériorité sur ceux qui ne les ont pas.

Je n'ai rencontré aucun écueil. Aussi loin que porte mon souvenir, je ne trouve pas la moindre trace d'un événement négatif dont j'aurais pu attribuer la cause à ma non-scolarisation.

Je n'ai éprouvé aucune difficulté à "m'insérer dans la société". Je n'ai même jamais connu *du tout* la nécessité de m'y "insérer", puisque je n'en ai jamais été soustrait. Ne sont-ce pas les étudiants, cultivés hors-sol, que l'on greffe à la société, un beau matin ?

Contrairement à ce que chacun croyait pouvoir prédire, être vierge de tout diplôme ne m'a jamais handicapé. Aucun des métiers ou des postes auxquels j'ai aspiré ne m'a été refusé. Et ce, pour une raison toute simple : ma compétence dans les domaines concernés m'a toujours précédé pour m'ouvrir les portes. Ceci est la clef principale, dissimulée mais décisive, de la vraie vie professionnelle. Une de ces clefs que les gens de terrain connaissent et que nul d'entre eux ne contestera : *La compétence prévaut indéfectiblement sur la qualification.*

Mais voilà : bien que la plupart des membres de la société bien-pensante en aient fait, à titre personnel, maintes fois le constat, chacun professe avec conviction que "sans diplôme, point de salut".

Et pourtant. L'histoire regorge d'exemples fameux. De petits cuistots suffisamment sûrs d'eux pour dire "confiez-moi ce poste" et finir milliardaires...

Et pourtant. Quel chef d'entreprise, confronté à un problème grave, refusera d'adopter la solution proposée par une personne dont la compétence

est capable de résoudre le blocage, sous prétexte qu'elle n'a pas la qualification nécessaire ?

A ce jour, je n'ai encore jamais écrit de lettre de motivation, je n'ai encore brigué aucun poste. J'ai toujours très vite occupé des postes à responsabilité dans chacune des structures dont j'ai fait partie. Non pas par arrivisme, pas même par ambition. Mais parce que mon attitude, mon investissement, mon engagement sincère, l'ardeur et, surtout, LA COMPÉTENCE dont j'ai fait montre, m'y ont tout naturellement conduit. Je n'ai jamais dévié de ma voie, fait des concessions, flatté un supérieur, passé la main dans le dos à quiconque pour me faire "bien voir".

N'ayant jamais eu, dans mon enfance, à faire preuve de zèle pour obtenir une bonne note, je n'ai jamais fait appel à cette attitude dans ma vie professionnelle : je n'ai jamais soigné une tâche dans le but de me faire remarquer, mais par simple et naturel amour du travail bien fait – travail bien fait ? véritable et inutile pléonasmisme pour qui aime son travail.

Didier a lu mes écrits sur le forum Internet du magazine dont il était directeur. Il en a vu la popularité, il y a vu ma compétence et mon amour dans les deux domaines qui, justement, l'intéressaient : la guitare et l'écriture. Il m'a proposé de travailler avec lui. Quoi de plus simple ?

Le rêve des parents...

"Et si tu avais voulu devenir médecin, avocat, ingénieur ou architecte ?

Autre grand classique... A croire que si l'ambition de chaque parent se réalisait, la planète serait couverte de médecins, d'avocats, d'ingénieurs et d'architectes...

Le fait que ces quatre métiers soient, systématiquement, cités souligne deux points graves :

1) Ces quatre professions sont mises sur un piédestal. Cela entraîne, implicitement et irrémédiablement, la déconsidération plus ou moins accentuée des autres métiers.

2) Les personnes exerçant d'autres métiers se sentent, tout aussi irrémédiablement, en position d'infériorité face aux médecins, avocats, ingénieurs et architectes... Avoir "moins bien réussi ses études" ou avoir "fait de moins bonnes études", ou encore avoir "fait une moins bonne école" est, de nos jours, considéré comme un handicap.

Handicap sous l'estampille duquel une majorité de personnes aborde et passe sa vie entière. "Ah ! mon frère a fait de meilleures études que moi"...

Lorsque j'ai été invité sur le plateau du fameux talk-show télévisé (qui eut, d'ailleurs, tant de succès auprès des producteurs qu'on nous demanda, cas unique dans l'histoire de cette émission, d'en tourner immédiatement une seconde partie, destinée au lendemain...), j'ai vécu l'une des démonstrations les plus amusantes de cet état d'esprit. Comme toute émission live, la nôtre n'était pas tournée en direct. Tandis qu'on nous préparait, un coryphée tout à fait officiel "chauffait" la salle. Ce personnage, casqué, appareillé, soigneusement positionné hors champ, expliquait aux personnes du public "varié mais sélectionné" qu'il était leur chef d'orchestre : "Gardez toujours un œil sur moi : si je lève les pouces, c'est le moment d'applaudir. Si je les baisse, huez, protestez, sifflez... !"

Eh bien ! lorsque, en cours d'émission, j'expliquai que j'étais luthier, cet homme, après un bref regard vers sa hiérarchie, baissa les pouces, amorçant une vague enthousiaste de "boouuh" populaires – malgré l'aura presque mystique qui entoure, d'habitude, ce métier.

... Et pendant ce temps, les immenses multinationales de l'informatique font appel, pour "écrire" les logiciels dont ils font commerce, non pas à des ingénieurs diplômés, mais à de tout jeunes *script-kiddies*, même pas majeurs, mais tellement virtuoses que les ingénieurs en place, présents pour légitimer l'entreprise, avouent ne "pas suivre ce qui se passe". On fait des ponts d'or à ces jeunes gens, et qu'ils n'aient aucun diplôme, aucune formation, aucune qualification n'a aucune importance. Que penser d'une société qui forme davantage d'architectes que de maçons ?

Si j'avais voulu devenir médecin... je serais devenu médecin.

Deux voies (au moins) se seraient proposées à moi :

1) Les études classiques. N'importe qui peut, à tout moment, se lancer dans le cursus traditionnel : baccalauréat en candidat libre, et ainsi de suite. Je connais des personnes non scolarisées qui ont choisi ce processus. Avec succès bien évidemment, puisqu'il s'agit d'une décision d'adulte, motivée par un intérêt fort, prise en toute connaissance de cause, en toute lucidité quant à la teneur du parcours choisi.

2) Le choix d'une médecine non académique. Je pense que j'aurais, personnellement, choisi cette voie alternative. J'aurais fait une formation sérieuse, aussi longue que nécessaire. Et, dans ce domaine comme dans les autres, je n'aurais pas passé mes années d'apprentissage à engranger des connaissances sans réfléchir à leur contenu, je ne me serais jamais contenté d'un label pour accorder ma confiance à un savoir, j'aurais décortiqué les tenants et les aboutissants de chaque proposition jusqu'à pouvoir répondre de chaque choix. Et j'aurais, là aussi, atteint une compétence qui aurait primé sur toute qualification pour m'assurer la fidélité et le contentement des patients qui m'auraient choisi "parce que c'est moi", et non à cause de mes titres. Et je crois que j'aurais, là aussi, toujours été capable de me remettre en question, d'explorer des voies nouvelles, d'empêcher mon esprit de se figer dans ses acquis.

A ne pas mettre entre toutes les mains ?

Les trois questions qui vont suivre se placent sous la même bannière.

La phrase qui symbolise le mieux ce sujet est celle du représentant de l'Education nationale que l'on avait invité en même temps que moi à un talk-show, en Suisse, afin de nous "confronter". Au bout d'un combat agité qu'il avait entamé seul depuis le début de l'émission et dont il ne ressortait pas vainqueur (non par mérite personnel de ma part mais simplement parce que, contrairement à lui, je n'avais rien à défendre, rien à vendre), il plaça

l'"estocade finale", celle dont il savait qu'elle avait les plus fortes chances de lui donner la victoire populaire :

"Ce dont tu témoignes, est une remarquable histoire individuelle, et nous rencontrerons toujours quelques belles exceptions de ce genre. Mais n'oublions pas qu'elles sont réservées aux privilégiés et aux nantis : le devoir de l'école est de s'occuper de tous les autres !"

Ô monsieur... ne voyez-vous pas que vous apportez de l'eau à mon moulin ? Ne voyez-vous pas que je "plaide" pour une multitude "d'histoires individuelles" ? Ne voyez-vous pas que vous proposez, sous couvert d'égalité des chances, une unification passive ? Ne voyez-vous pas que vous êtes arrogant envers tous les autres ; ceux que vous présentez comme autant de défavorisés en mal d'agencement ?

Faire de ce que j'ai vécu une exception, le servir comme une aventure périlleuse réduit considérablement le risque que les téléspectateurs se mettent à y réfléchir.

Beaucoup de ceux qui entendent mon témoignage commencent par se réfugier derrière cette conviction que la "chose" leur est inaccessible ou, du moins, qu'elle est inaccessible à la masse – comme si la masse déterminait leur route.

"Tous les enfants ne sont pas capables d'apprendre comme toi, il y en a qu'il faut pousser ; et surtout, tous les parents ne sont pas capables de faire ce que les tiens ont fait : tes parents sont des gens cultivés et intelligents !"

J'ai constaté que c'est quand on "l'organise", selon un système où une note moyenne fait l'affaire, que l'enfant apprend le service minimum.

On parle alors de "motiver" l'enfant : il suffirait de le laisser jouer.

On s'évertue à attiser son intérêt pour les matières qu'il néglige, alors qu'il suffirait de le laisser se consacrer à celles qui l'intéressent. Et, finalement, c'est "pour son bien" qu'on fait appel au pire des chantages, au pire des marchandages que l'on puisse imaginer, le principe d'après lequel on dresse les animaux : punition par la mauvaise note, récompense par la bonne note.

Regardez un tout petit enfant. Regardez ses yeux qui boivent le monde. Croyez-vous qu'il a besoin d'être "poussé" ?

Quand il ne dort pas, sa survie dépend d'une seule activité : l'absorption. Il absorbe du liquide et des aliments pour nourrir son corps en construction ; des sensations, des images et des causalités pour alimenter son esprit en devenir. Dans ses premiers mois, il est généralement laissé en paix. Il rencontre et retient les choses selon un processus, une chronologie et un angle qui lui sont propres – ou induits par l'environnement qui, lui aussi, est spécifique à son histoire. Personne ne vient décider à sa place qu'il est temps de faire telle ou telle rencontre, personne ne se mêle d'imposer un programme et un calendrier à cette toile tridimensionnelle qui se tisse par tous les bouts à la fois.

Peu de temps après, il commence à reproduire, à sa manière, les actes qu'il observe. Le jeu est né. Il devient le principal vecteur d'apprentissage, permet l'inlassable répétition par laquelle les choses s'affinent et s'installent.

C'est ainsi que le petit enfant apprend à marcher. C'est ainsi qu'il apprend à parler sa langue maternelle. Il prononce ses premiers mots, il joue avec ses sons favoris, qui n'ont aucun point commun avec ceux d'un autre. Personne, encore, n'impose de *méthode unifiée d'apprentissage de la langue maternelle*.

Eh bien ! chaque enfant pourrait, de la même manière, rencontrer et assimiler tout le reste (un "reste" qui serait, bien évidemment, individuel et affranchi de tout étalonnage) si l'on ne venait le court-circuiter en plein vol pour lui imposer une méthodologie et un rythme aussi étrangers qu'arbitraires.

Comment la culture ou le "niveau intellectuel" des parents pourraient-ils être déterminants pour un enfant dont on respecte les nécessités et les élans, qui rencontre le monde à son rythme, qui apprend les choses au fur et à mesure de ses intérêts, qui n'est pas dérangé dans la véracité et l'autonomie de ses priorités (qu'elles soient durables ou éphémères), qui va, sans être freiné, vers ce qui l'attire ? Occupé à créer sa vie, il est évident qu'il ne reprend pas à son compte la culture de ses parents : il s'en crée une personnelle.

Ce qui rend mes parents exceptionnels, c'est le choix qu'ils ont fait et l'attitude qui en a découlé. Mais ce choix est à la portée de toute personne correctement informée et sincèrement décidée. Les qualités requises sont : amour, conviction, constance, ouverture d'esprit, respect et confiance.

"Je n'ai pas assez de connaissances pour éduquer mon enfant"

Cette crainte repose sur une erreur fondamentale : celle de croire que les parents d'un enfant non scolarisé remplacent les instituteurs, s'asseyent à une table avec lui et lui administrent des leçons.

Ce cas de figure s'appelle "scolarisation à domicile". Ou "l'école à la maison". Ce n'est absolument pas ce que j'ai connu. L'enfant ne reprend pas à son compte le savoir de ses parents. Il s'en crée un sur mesure. Inutile de s'agiter à tenter de réunir un buffet de possibilités d'apprentissage. L'exhaustivité de ce panel est inenvisageable. Le choix des ingrédients composant cet assortiment résulte de la subjectivité de celui qui l'établit. Mais surtout, chaque enfant libre ira cueillir les éléments de ses apprentissages là où ses pas, son instinct et ses recherches le conduiront, rendant parfaitement superflue toute organisation préalable.

Il n'est pas davantage nécessaire de se sentir prêt à répondre à toutes les questions que l'enfant pourrait poser : il posera précisément celles qui vous surprendront – en admettant qu'il en pose ! – et vous permettront beaucoup de découvertes et de recherches communes.

Il se trouve que votre culture et les réponses que vous connaissez font partie du stock domestique dans lequel l'enfant puise de manière implicite et silencieuse, tout comme il l'alimente de ses prospections personnelles.

"Mais il faut de l'argent pour cela !"

Faux...

Amour, conviction, constance, ouverture d'esprit, respect et confiance ne s'achètent pas. Le reste est une question de priorités et d'inventivité. Nous

n'avons jamais été une famille aisée. Notre priorité était d'être ensemble. Nous ne mettions pas la sécurité financière sur un autel préalable à tout développement, mais nous faisons de notre foyer un lieu de quiétude. Nous nous contentions de peu, mais ne renoncions pas au vrai. Et nos priorités pouvaient sembler étranges... Nous n'avions ni télévision ni besoin d'en changer ; nous usions notre Simca jusqu'à la corde sans ambitionner de la remplacer ; nous n'avions pas à financer de coûteuses vacances ou de dispendieuses "sorties" pour nous réunir ou pour nous reposer de ce qui ne nous fatiguait point ; nous ne ressentions pas le besoin de porter des vêtements à la dernière mode. En revanche, nous ne renoncions jamais à acheter des livres ou des disques, et ne faisons aucun compromis sur la qualité des aliments.

Papa et maman n'avaient pas besoin de nous couvrir de cadeaux monumentaux pour nous démontrer leur amour. Nous n'étions pas sensibles à la quantité des jouets, mais à leur qualité ; et, autonomes dans ce domaine également, nous ne laissons pas le marketing et les dernières inventions des fabricants guider nos désirs. Contrairement à ce qui arrive de plus en plus de nos jours, Noël ou les anniversaires n'étaient pas l'heure de l'indigestion et des dépenses, mais celle d'un certain recueillement et de la créativité. Nos parents n'ont jamais eu recours à la "liste au père Noël", si souvent détournée par des parents en mal d'idées, de disponibilité et de temps ; des parents qui, à force de ne pas fréquenter leurs enfants, en ignorent les penchants, les préoccupations et les désirs – autant que la manière de les surprendre. Nous découvrons avec émerveillement ce que nos parents avaient choisi ou confectionné, tandis que de nos jours, tant d'enfants modernes sont déçus de ne pas recevoir *tout* ce qu'ils ont demandé. D'ailleurs, et c'est bien symptomatique, les enfants modernes disent : "Tu m'achètes ?!" et non plus "Tu m'offres ?"...

Consommer des lots de consolation est coûteux.

Etre heureux, libres et unis est très économique.

Quelques idées fausses...

1) "Si tu n'allais pas à l'école, tu restais enfermé à la maison toute la journée avec tes parents ?!"

Curieuse association d'idées : pourquoi le fait de ne pas aller à l'école devrait-il impliquer celui de rester à la maison ?! N'existe-t-il donc pas d'autres possibilités que : soit seulement l'école, soit seulement la maison ?!

Autre association d'idées inadéquate : pourquoi le fait de ne pas aller à l'école devrait-il avoir pour conséquence d'être enfermé avec ses parents ?! N'existe-t-il donc, ici également, que deux possibilités : soit seulement les instituteurs, soit seulement les parents ?!

A vous qui depuis le début de ce livre avez pu observer mon enfance, il ne sera pas nécessaire d'expliquer l'incroyable diversité de lieux et de personnes dont était fait mon quotidien. Je crois que les enfants qui restent, la plus grande partie de leur temps, enfermés dans un même lieu avec les mêmes personnes... sont à chercher ailleurs...

2) "Tu ne faisais donc que jouer ? Tu n'apprenais pas ?"

Je ne répéterai jamais assez combien cette opposition est absurde à mes yeux et, surtout, inappropriée dans mon cas.

Jouer est l'outil d'apprentissage essentiel de tous les enfants, y compris des bébés animaux. Pour moi, apprentissage et jeu ne peuvent exister l'un sans l'autre. Fallait-il être aveugle pour inventer et rendre notoire cet antagonisme entre l'apprentissage, activité considérée comme sérieuse et prioritaire, et le jeu, activité dégradée au rang de récréation presque méprisable ?! (Qui n'a entendu, au moins une fois dans sa vie : "Quand tu auras fini de t'amuser, tu te mettras à apprendre, hein ??!")

Le plus grave est que ces notions s'installent très vite dans l'esprit de l'enfant ! Le jeu, apanage des petits, reçoit la portion congrue. Et les mêmes adultes qui entourent de précautions un enfant en train de faire ses devoirs s'étonnent du fait que, chez nous, personne ne m'aurait dérangé ou interrompu pendant que je jouais.

A ce sujet, je tiens à souligner l'extrême sérénité qui nous était offerte : comme nous n'avions pas à grappiller nos heures de jeu, nous ne redoutions pas de les interrompre – par exemple pour dormir ou pour manger. Nous savions que nous les reprendrions dès après le repas, ou dès le lendemain matin, sans en perdre le fil.

Ce sentiment de sécurité était accompagné d'une grande confiance. Nos parents ne cherchaient pas davantage à nous duper qu'à nous mystifier. Ils ne bêtifiaient pas, ils ne feintaient pas, ils ne marchandait pas ; le fameux "si tu fais ceci, tu auras cela" n'avait pas cours dans notre foyer. Nos parents n'étaient jamais des adversaires, ils n'étaient jamais arbitraires ou intrusifs, nous ne nous défiions jamais d'eux, nous n'appréhendions jamais leurs interventions. Lorsque l'un d'entre eux disait "non", nous savions que c'était pour une bonne raison, même si elle nous échappait peut-être. L'obéissance, ce vilain mot très prisé, n'était pas un acte de soumission, mais une conséquence naturelle de notre très grande confiance en nos parents.

3) *"Moi, je ne veux pas renoncer à ma carrière pour m'occuper de l'éducation de mes enfants."*

Ni maman ni papa ne se sont "occupés de notre éducation" ; en revanche, ni l'un ni l'autre n'aurait renoncé à assister à notre enfance, ni l'un ni l'autre n'aurait renoncé à en faire partie. Le cours de leurs carrières s'en est trouvé modifié, mais nullement interrompu, puisque, comme je l'ai dit plus haut, nous ne connaissons pas de clivage entre travail et loisir, entre vie privée et vie professionnelle, entre développement personnel et vie de famille, entre enfant et adulte, entre femme et homme. Notre arrivée a amorcé la construction d'une nouvelle constellation, d'une nouvelle vie, à laquelle, sans rien en retrancher, les nôtres s'ajoutaient.

Dès notre conception, et contrairement à ce que les aménagements de la société actuelle permettent, nos parents n'ont jamais envisagé de mener *la même vie qu'avant*. La société actuelle entretient ses membres dans le doute

qu'ils ont de leurs propres compétences ; elle les rassure en mettant à leur disposition un assortiment de dispositifs étalonnés permettant de confier chaque poste de responsabilité à des instances supérieures. La blouse blanche de ces instances promet leur expertise ; leur expertise encourage à refuser tout ce qu'enfanter possède d'inné et d'instinctif ; et ce refus amène à s'en remettre, avec soulagement, à ceux qui savent, mieux que les parents eux-mêmes, de quelle manière mener une grossesse ordonnée, un accouchement sécurisé ET une éducation efficace...

Les choix/la marginalisation

"Tes parents t'ont-ils laissé le choix ?"

Mes parents ont fait des choix. En fonction non des conventions, mais de leurs convictions. Et c'est bien ainsi. Il en allait de leur responsabilité.

Tous les parents font des choix pour leurs enfants. Celui des prénoms par exemple. Ou celui de ne pas élire domicile sur un champ de mines.

Et c'est bien ainsi. Tous ces choix composent les couleurs, les odeurs, les goûts spécifiques du foyer de l'enfant, ces choses qui, bien plus encore que la géographie, constituent ses origines, sa maison et son intimité, ses souvenirs d'enfance et ses préférences d'adulte.

Mes parents ont fait ces choix librement, et, comme ils ne les calibraient pas à l'aune de l'ordre établi, ils n'auraient pas été choqués que, le moment venu, nous en fassions d'autres, tout aussi personnels.

Il se trouve que je n'ai jamais souhaité aller à l'école, même pas "pour voir". Pourquoi ? Parce que j'étais heureux, parce que je ne manquais de rien, parce que je me sentais en plein dans la vie, dans la société grandeur nature, et parce que, parmi les goûts, les odeurs, les couleurs et les choix qui constituaient mon foyer, il y avait celui, pleinement naturel chez nous, de ne pas aller à l'école.

Et puis il y avait les autres enfants, qui devaient toujours interrompre leurs jeux avec nous pour aller faire leurs devoirs, ou qui s'écriaient

systématiquement, dès qu'ils apprenaient que je n'allais pas à l'école : "Oh ?! Tu as du bol !!!"

Cela, très rapidement, me fournit les éléments d'une opinion personnelle, me fit comprendre que cette position était enviable.

Et cela, au passage, répondra clairement à une autre question que l'on me pose souvent : "Ne te sentais-tu pas marginalisé par rapport aux autres enfants ?"

La moyenne

"As-tu l'impression d'en savoir plus ou d'en savoir moins que ceux qui ont été scolarisés ? N'as-tu jamais ressenti le besoin de savoir où tu en es par rapport à la moyenne ? Ne penses-tu pas avoir des lacunes ?"*

Ce que je disais précédemment au sujet des *avantages et des inconvénients* est entièrement applicable ici. Je ne me compare jamais aux autres.

Mes connaissances, en perpétuelle évolution, sont modelées par mes rencontres, mes préférences et l'exercice de mes fonctions. Je ne pars donc pas à la chasse aux lacunes pour le plaisir d'en dénicher quelques-unes. Elles sont, le cas échéant, mises au jour *également* par mes rencontres, mes préférences et l'exercice de mes fonctions. Elles sont : soit hors du champ de mes actions et de mes intérêts présents, soit au cœur des nécessités du terrain, et donc comblées sans mal. Elles ne sont pas des bêtes noires mais des espaces d'investigation révélés.

Ce que je sais correspond précisément, et sans lacune, à ce dont j'ai besoin dans mon quotidien.

Comment pourrais-je vouloir comparer cela aux spécificités des autres ?

Comment pourrais-je vouloir définir ma position dans la sacro-sainte "moyenne", alors que j'apprécie la diversité des individus ?

Et puis... qu'est la moyenne ?

La moyenne permet d'établir (et de quantifier) un compromis entre les lacunes et les choses sues par cœur*.

On a grugé ceux auxquels on a fait croire que "d'avoir la moyenne" suffisait. Par exemple, un 16 en rédaction auquel une orthographe lamentable retire deux points permet de passer un examen "haut la main". Mais ce principe, valable à l'école, ne l'est pas dans la réalité de la vie professionnelle.

A ceux qui se sentent en échec (orthographe, grammaire, mathématiques, langues étrangères, etc.), j'ai envie de dire : voyez qu'il ne s'agit pas du vôtre, mais de celui du système qui était censé vous *instruire*. Il vous l'avait promis en contrepartie du respect de ses règles.

N'est-ce pas l'échec d'une mission ? Comment croire en une institution qui n'arrive pas à assurer les bases de se dont elle se targue et de ce dont elle revendique l'exclusivité ?

Et pourtant... ce n'est, étrangement, jamais l'institution en elle-même que l'on remet en question, mais, de préférence, l'enfant récalcitrant, que l'on estampille volontiers au fer rouge du cancre, engendrant son statut, son attitude et ses complexes pour le restant de ses jours.

Il n'y a pas que la posture de l'enfant qui en est conditionnée, mais également celle de tout l'environnement. Les résultats scolaires et les diplômes sont comme les uniformes ou les galons : ils donnent une contenance homologuée à celui qui les porte (ou qui en est privé) et ils conditionnent l'attitude (respectueuse, collégiale, condescendante ou méprisante) de tous les autres.

Etre dans la moyenne signifie, également, être dans la norme ; à force de ne connaître qu'elle, on prend l'habitude d'y rester, de s'y sentir en sécurité.

Etre dans la norme garantit d'avoir une place prévue dans la société.

Je n'ai jamais été dédaigneux face à ceux qui croient en *la norme*, mais je n'ai jamais cherché à leur ressembler. Leur omniprésence n'influence pas le cours de mon cheminement, et nager à contre-courant ne me fait pas peur.

* Un "lissage des valeurs" selon Wikipédia.

* La scolarisation est-elle une garantie antilacune ?!

Lorsque je nage contre le courant, c'est par conviction, avec un but défini, et non par principe.

Lorsque je me suis présenté au service militaire, j'ai vécu une situation caractéristique qui m'a beaucoup amusé : il fallait définir mon niveau d'études. Il y avait cinq cases sur le formulaire que devait remplir la recrue chargée de m'interroger : "études supérieures", "études secondaires", "études primaires", "maternelle/CP", "illettré". Je n'entrais dans aucune.

"Mais enfin, se désespérait la recrue devant mon refus qu'elle coche la case «illettré», si vous n'avez fait ni d'études supérieures, ni d'études secondaires, ni d'études primaires, ni la maternelle ou le CP, vous ne pouvez être qu'illettré !

— Non, insistai-je, je ne suis pas illettré : je sais lire, je sais écrire, voyez vous-même, j'ai rempli ce formulaire.

— Mais mon pauvre Monsieur, me répondit le jeune homme, moi, je veux bien vous croire, mais... que voulez-vous, je n'ai pas de case pour vous !"

A généraliser d'urgence ?

"Tu es donc pour l'abolition de l'école ?! Mais qu'arriverait-il alors aux enfants dont les parents sont obligés de travailler pour vivre, ou sont alcooliques, drogués, délinquants ?!"

Il me faut, toujours à nouveau, souligner à quel point je ne défends aucune cause, à quel point je n'ai, sincèrement, rien à "vendre", aucune solution universelle à proposer. Bien au contraire, je ne crois qu'aux solutions individuelles ! Mais pour que ces dernières soient véritablement possibles et légitimes, encore faut-il que chacun dispose de *l'ensemble* des informations lui permettant d'agir et de choisir en toute liberté. Mon témoignage s'attelle à cette tâche. Uniquement.

Je n'oppose pas la non-scolarisation à la scolarisation, je ne les considère pas comme des partis adverses s'affrontant dans un combat aux points. Je ne propose pas de remplacer le dogme et le programme de la scolarisation par ceux de la non-scolarisation !

Je ne milite en aucun cas pour l'abolition de l'école. Je crois, effectivement, qu'il serait catastrophique, en l'état actuel des choses, de la supprimer. Je pense, effectivement, qu'il y a de nombreux parents qui ne pourraient, ne voudraient ou ne sauraient en aucun cas assumer cette nouvelle condition ; je pense, effectivement, que la situation actuelle de nombreuses personnes rendrait irréaliste, voire périlleuse, la non-scolarisation de leurs enfants.

Mais quid de tous ceux qui en ont la possibilité et, peut-être, le désir, mais qui l'ignorent ? C'est à eux que mon témoignage offre, je l'espère, l'inspiration pour une pensée nouvelle. Respecter ses convictions, faire, en toute conscience, des choix personnels, honorer son originalité, être l'artisan de son propre devenir : tout cela, bien davantage que l'endoctrinement des masses, contribue à la progression du monde et à l'apparition de nouveaux paradigmes.

Comment rappeler, à l'heure du suffrage universel, que *majorité* n'est pas synonyme de *pertinence* sans donner à penser que l'on a pris un abonnement à la brebis galeuse ?

Comment, sans avoir l'air d'un mécréant, oser avoir des doutes sur ce qui fait la fierté de toute une société ? Comment ne pas donner l'impression que l'on voit le monde à l'envers quand on est choqué par ce qui paraît normal à la majorité des autres ? Comment ne pas paraître subversif quand on trouve terriblement arrogante et irrespectueuse l'attitude qui consiste à vouloir appliquer (de force si nécessaire) à tous les humains l'interprétation occidentale des droits de l'Homme ?

Lorsque quelqu'un vous raconte le travail dévoué de bénévoles qui se consacrent corps et âme à la construction d'hôpitaux, au développement de l'agriculture régionale "afin de créer une économie locale viable", à la création d'écoles "pour permettre de scolariser les enfants dans des conditions à peu près normales", il vous est réellement difficile de répondre que vous vous méfiez de ces hôpitaux appliquant une médecine occidentale au détriment d'une médecine traditionnelle séculaire, que vous pensez que l'agriculture

intensive achèvera de ruiner la terre africaine, que vous estimez que l'économie vendue comme un idéal aux populations indigènes les dénature irrémédiablement, et que la scolarisation de ces peuplades, loin d'en faire d'heureux consommateurs, renforce leur dépendance aux étalons occidentaux... Il est ô combien délicat de dire que l'on ressent justement ces étalons comme des prédateurs qui parachèvent l'abdication de ces peuples en tant qu'individus, et que l'on perçoit cette emprise non comme louable et admirable, mais comme l'origine même des malheurs dont ils sont les victimes – victimes souvent “volontaires” par la grâce du marketing cité plus haut... A une époque où l'on se donne bonne conscience en condamnant les colonies, n'est-il pas contradictoire de pratiquer sans vergogne la colonisation de la planète entière par les paradigmes occidentaux ? N'est-il pas choquant que toujours le même défaut d'information rende aveugles ceux qui mènent une action humanitaire sincère ?

Nous vivons à l'heure du fast-food idéologique, des formules de vie “clefs en main”, des forfaits “études-métier-retraite” avec assurance incluse et des appartenances préfabriquées en packs assortis ; de la liberté sur catalogue et de la démocratie en trompe-l'œil.

Egarés par des préjugés et les lieux communs qu'on leur a vendus comme des idées claires, l'esprit encombré de convictions préfabriquées achetées chat en poche aux camelots missionnés par la société industrialisée, légitimés par la farandole unifiée qu'on leur a servie comme leur portion de culture générale, les membres de la société démocratique bien pensante, campés sur leur antiracisme conventionné, trouvent naturel le mépris de bon ton avec lequel ils rencontrent et piétinent la vie et les convictions de personnes différentes – auxquelles ils appliquent discrètement, d'un air entendu et complice, l'étiquette “parias”.

Je ne suis pas un “baba cool”, je n'appartiens à aucun mouvement, à aucune chapelle, à aucune association. Cela surprend aussi ceux qui se qualifient d’“alter”. Et j'en suis heureux. Car aucun d'entre eux, même parmi

les plus audacieux, ne parle jamais d'alternative à la scolarisation. Ils parlent, au mieux, d'en réformer le système.

Coda

Ce livre touche à sa fin. Comme je le disais au tout début, il s'agit d'un témoignage, et non d'une méthode, ou d'un recueil de recettes, ou d'un guide d'anticonformisme, ou d'une autobiographie.

Ce que j'ai vécu, les apprentissages que j'ai menés, la manière dont je les ai conduits, les moments auxquels ils se sont présentés, tout cela m'est absolument personnel. Il serait fondamentalement absurde de chercher à le généraliser ou à l'appliquer à autrui. Il serait également erroné de croire que ce livre raconte l'histoire d'une personne exceptionnelle, d'un individu “surdoué”. Tout enfant mis dans la situation qui fut la mienne vivra, à sa manière, une évolution aussi riche, aussi multiple et aussi singulière que celle que j'ai connue.

C'est ce que je souhaite offrir à mes enfants.

POUR ALLER PLUS LOIN

ÉDUCATION

Voir aussi la navigation par mots clés

www.actes-sud.fr/rayon/sciences-humaines-et-sociales-sciences

ACTES SUD
ÉDITEURS ASSOCIÉS

ÉRIC DE CHASSEY
POUR L'HISTOIRE DE L'ART

AVRIL 2011 / 11,5 x 21,7 / 144 PAGES

COLLECTION "LE PRÉAU"

Depuis peu, l'enseignement de l'histoire de l'art a été ajouté aux programmes de l'Education nationale. L'actuel directeur de la villa Médicis à Rome propose un état des lieux de cette discipline : comment mieux définir son champ d'application, ses objets, les façons de la transmettre.

JEAN-PHILIPPE DESBORDES
MON ENFANT N'EST PAS UN CŒUR DE CIBLE

NOVEMBRE 2007 / 12,5 x 19 / 224 PAGES

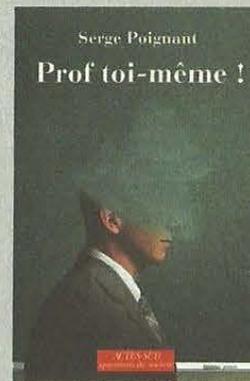
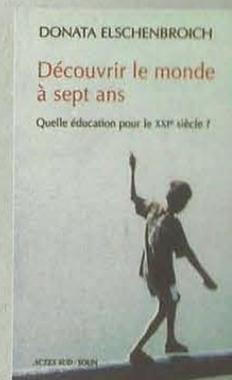
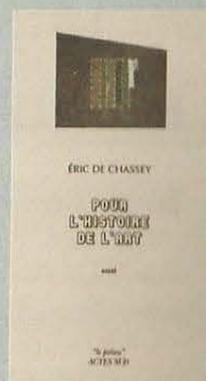
COLLECTION "QUESTIONS DE SOCIÉTÉ"

Le journaliste d'investigation et réalisateur Jean-Philippe Desbordes propose ici un document exceptionnel sur le monde du petit écran, car il est en même temps père – un père qui s'inquiète de l'impact de la télévision sur son enfant. A partir d'entretiens, d'expériences dans l'école de son fils, de sondages, de rencontres, d'analyses sociologiques, il parvient à un constat grave : les besoins du marketing, aujourd'hui, déterminent une large partie des programmes pour la jeunesse.

DONATA ELSCHENBROICH
DÉCOUVRIR LE MONDE À SEPT ANS

SEPTEMBRE 2003 / 14,5 x 24 / 240 PAGES

Face aux transformations qui bouleversent nos sociétés, Donata Elschenbroich, universitaire et pédagogue, propose une réflexion sur les savoirs essentiels qu'un enfant de sept ans doit maîtriser pour grandir et poursuivre son chemin dans le monde.



SERGE POIGNANT
PROF TOI-MÊME !

FÉVRIER 2008 / 12,5 x 19 / 192 PAGES

COLLECTION "QUESTIONS DE SOCIÉTÉ"

L'école est en crise : agression de professeurs, indiscipline généralisée, dégradations, vols...

Serge Poignant, éducateur de rue, a tenu le journal de bord d'une expérience singulière au sein d'une école parisienne. Une équipe composée d'un éducateur et de psychiatres est venue au secours des enseignants dépassés. Ce récit personnel nous livre les moments forts de cette incursion des psychologues dans l'univers scolaire.

A PARAITRE

SOPHIE RABHI
LA FERME DES ENFANTS

Une pédagogie de la bienveillance

NOVEMBRE 2011 / 14 x 19 / 200 PAGES ENVIRON

COLLECTION "DOMAINE DU POSSIBLE"

ARNO STERN
LE JEU DE PEINDRE

OCTOBRE 2011 / 14 x 19 / 144 PAGES

COLLECTION "DOMAINE DU POSSIBLE"

De l'enfant qui dessine, beaucoup a déjà été écrit. Arno Stern en propose pourtant une lecture aussi nouvelle qu'inhabituelle, forgée sur plus de soixante années de travail et d'observation. Toute son approche part d'un constat. Dès lors que l'enfant se met à dessiner, l'adulte, par souci d'accompagnement, tente d'en comprendre le sens, interroge, discerne des formes, suggère. Ainsi, sous le regard bienveillant du parent, dessiner devient pour l'enfant ce qu'en attendent les autres, la nécessité de produire une œuvre qui doit être belle, représentative, artistique. Ce n'est alors plus une expression spontanée, un plaisir d'exprimer. En créant un espace de quiétude et de jeu – Le Closlieu –, Arno Stern a rendu possible ce qu'il a appelé *la Formulation* : l'émergence et la réalisation d'une *trace* exempte du rôle de la communication. De l'enfant qui dessine sans contraintes et sans enseignement, Arno Stern apporte la preuve qu'il se livre à un jeu sans spectateurs où il se libère de toute influence pour accomplir des actes essentiels et affirmer sa personnalité.